

N° 146

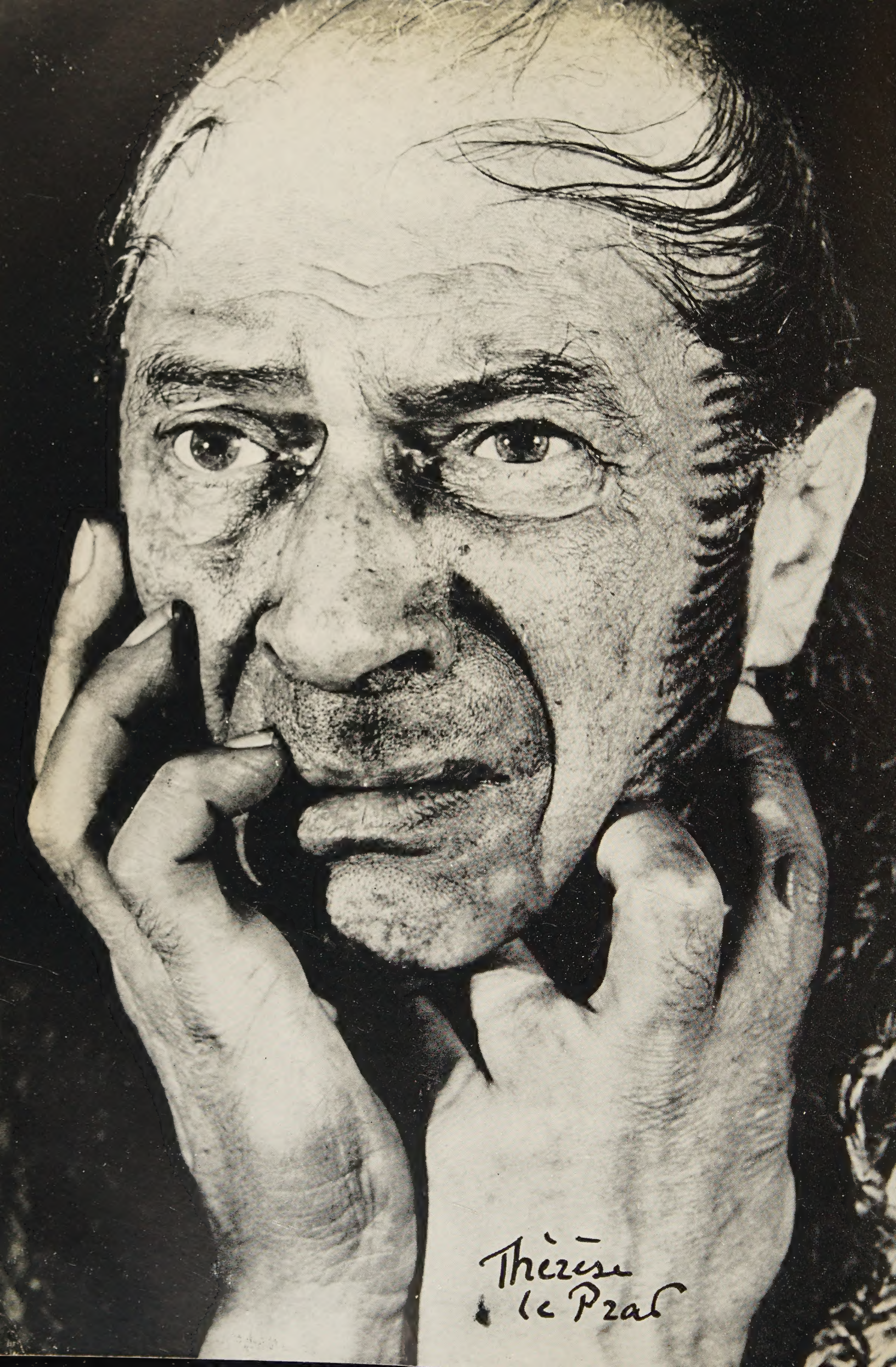
femina-théâtre

LES MISÉRABLES

Comédie Française - Salle Luxembourg

Pièce de Paul Achard, inspirée de Victor Hugo

Mise en scène de Jean Meyer


Thérèse
le Prat

Comédie Française

Pièce en vingt tableaux de Paul Achard

Inspirée de l'œuvre de Victor Hugo

Mise en scène de Jean Meyer

Décors et costumes de Mme Suzanne Lalique

LES MISÉRABLES

Distribution

Thénardier	**Aimé Clariond**
Javert	**Jean Meyer**
Théodule	**Robert Manuel**
M. Gillenormand	**Georges Chamarat**
Enjolras	**Paul-Emile Deiber**
Jean Valjean	**Jacques Eyser**
Le Président des Assises	**Raoul-Henry**
Le Commissaire de police	**Georges Vitray**
Basque	**Maurice Porterat**
Premier insurgé	**Louis Eymond**
Champmathieu	**Georges Baconnet**
L'Avocat général	**Marco-Béhar**
Un sergent	**Jean-Louis Le Goff**
Fantine	**Louise Conte**
La Thénardier	**Line Noro**
Mlle Gillenormand	**Denise Gence**
Cosette	**Claude Winter**
Eponine	**Annie Girardot**
Nicolette	**Catherine Samie**

Maria Fromet, *Sœur Simplice* - Nicole Chollet, *la Mère Hucheloup*
Janine Dehelly, *une Servante* - Germaine Duard

Cette pièce a été créée, à la Salle Luxembourg, le 9 janvier 1957

AIMÉ CLARIOND, dans le rôle de Thénardier :
Dire qu'il n'y a pas d'égalité même quand on est mort. »

(Portrait de Thérèse Le Prat)

“ Les Misérables ”...

Adaptateur de *La Célestine*, de Fernando de Rojas, qui fut un des plus éclatants succès au théâtre de ces quinze dernières années, translateur à la scène des *Liaisons dangereuses*, de Choderlos de Laclos, et de *Via Mala*, de John Knittel (que l'on peut applaudir actuellement à l'Apollo), Paul Achard a pu être défini par Guy Verdot, dans « *Franc-Tireur* », comme « notre grand spécialiste du découpage ».

Nul, mieux que lui, n'était qualifié pour « dramatiser » le roman-fleuve de Victor Hugo, *Les Misérables*, qui, depuis sa sortie en librairie, en 1862, n'a jamais cessé d'être lu dans le monde entier. Déjà, dès cette même année 1862, Charles Hugo (fils de Victor) et Paul Meurice avaient tenté l'aventure, sans rencontrer, il faut bien le dire, auprès du public parisien la réussite à laquelle ils pouvaient prétendre.

Aujourd'hui, grâce à Paul Achard, Jean Valjean, Cosette et Thénardier entrent à la Comédie-Française et s'y sentent aussitôt chez eux, en compagnie d'Hernani, de Doña Sol, de Ruy Blas, et autres héros sortis, tout vivants, de l'imagination hugolienne. Et pourtant l'entreprise n'était guère aisée...

... et la critique

JEAN GUIGNEBERT : C'est un exploit.

La performance, pour avoir déjà été plusieurs fois accomplie, n'en est pas moins considérable. Tirer d'un roman-fleuve comme *Les Misérables* la matière d'un spectacle qui dure un peu moins de trois heures, c'est tout de même un exploit. Il semble que Paul Achard s'en soit fort bien tiré.

(*Libération.*)

★

STEPHEN HECQUET : Un gros livre d'images.

L'adaptateur, et le metteur en scène, M. Jean Meyer, ont courageusement assumé le risque. Ayant choisi de tirer de l'œuvre de Hugo une pièce d'Epinal, MM. Meyer et Achard n'ont rechigné ni sur les moyens, ni sur les couleurs, ni sur les larmes. Un gros livre d'images,, joliment enluminé, déroule ses gravures sous les yeux des spectateurs, sur un rythme de western. On peut blâmer le découpage, mais on ne peut nier que la besogne ait été bien faite et qu'elle soit rondement menée.

Pour ma part, j'ai pris un grand plaisir au spectacle, et je suis prêt à parier que beaucoup le goûteront.

(*Aux Ecoutes.*)

★

GEORGES LERMINIER : Bon travail.

Le travail de Paul Achard, excellent en certaines de ses parties (le roman d'amour de Cosette et du baron Marius, bien « filé », prend le pas sur la fresque sociale), est bon dans l'ensemble.

(*Le Parisien Libéré.*)

★

MAX FAVALLELI : Victor Hugo n'est pas trahi.

... Cette imagerie, en dépit de sa sommarité, ne trahit pas la pensée de Victor Hugo. Et, en définitive, les vingt tableaux de cette adaptation forment un spectacle très capable de divertir le spectateur — même s'il n'est point un familier des *Misérables* — et l'inciteront sans doute à faire une exploration plus complète.

Animer un tel ensemble n'est pas tâche aisée. M. Jean Meyer y parvient en utilisant des éléments de décors, voire des décors assez architecturés. Sa mise en scène a toute la rapidité souhaitable...

(*Paris-Presse.*)

★

GUSTAVE JOLY : Un mélodrame de coupe classique.

Paul Achard, son metteur en scène Jean Meyer et son décorateur Suzanne Lalique, ont joué loyalement le jeu. Ils nous offrent un mélodrame de coupe classique qui, n'estompant aucun effet, ne recule point devant l'image d'Epinal et demeure ainsi fidèle aux traditions du vieux répertoire.

(*L'Aurore.*)

★

ROBERT KEMP : Aimé Clariond est merveilleux.

... Quant à Clariond, en Thénardier, il est merveilleux. Ce n'est point qu'il m'ait fait trembler. Il m'a fait rire de bon cœur. Thénardier devenait un personnage de Molière. Clair comme le jour, dans sa canaillerie éclatante. Et geignant, glapissant, les doigts en éventail, l'index crochu, la voix déchirante... Quand il suppliait son « bienfaiteur », — Valjean, Madeleine ou Fauchelevent, comme vous voudrez —, singeant les cabotins de son pays, l' « élève de Talma » se rapprochait du grand Potier. « Si je n'étais Talma, je voudrais être Potier ! », disait l'illustre interprète de *Manlius*. Clariond était grandiose, dans la fourberie et la supplication, comme Potier devait l'être. Songeais-je, à ce moment-là, au traquenard où le bon vieillard Fauchelevent allait perdre peut-être la vie, laissant Cosette dans la douleur et les périls ? Pas un instant. Je riais de cette scène admirable, de ce texte où éclate — à son insu, sûrement — le génie comique de Hugo. Quelques minutes supérieures. Et son apparition devant Marius, la main écarquillée sur le cœur, en homme de bien, en dénonciateur vertueux... Ah ! quel joli travail...

(*Le Monde.*)

Un titre apparemment réaliste, chargé de résonances sociales, et qui pourtant éclaire les lettres françaises d'une fulgurante poésie et les domine d'un rayonnement de légende. Quand Hugo commença cette immense fresque romanesque, en 1845, elle se devait appeler Les Misères. *Rien, ensuite, qu'une syllabe de plus, mais d'une musique nouvelle, grave et prenante, et le titre second de cette épopée du peuple et de Paris (reprise et achevée en 1860 et 1861, publiée en 1862) vola de bouche en bouche et de génération en génération. Jean Valjean, Fantine, Cosette, Javert, les Thénardier, Marius, Enjolras, Gavroche, et tant d'autres de cette autre « comédie humaine », formèrent une sorte de mythologie française dont s'enchantèrent des légions de lecteurs accourus de tous les horizons. Le bagnard au grand cœur devint quelque peu le Prométhée ou l'Œdipe d'une tragédie romanesque parée de vives couleurs romantiques et traversée d'un souffle ardent. Et le cinéma à son tour vint quérir, à plusieurs reprises, dans ce « roman-fleuve » la substance humaine et généreuse de belles images où le « suspense » même trouvait sa large place : car il y a tout, exactement tout, chez le père Hugo.*

A un siècle de distance, ces personnages gardent-ils la même vie intense, passionnée et passionnante ? Conservent-ils, transportés sur un plateau, leur dimension humaine en même temps que cette dimension mythique à eux tous conférée par le poète qui ajouta en prose une évocation torrentielle de huit volumes à sa Légende des Siècles *?... La question valait d'être posée. Et le public de la Comédie-Française y a répondu affirmativement par sa présence et sa chaleur.*

Cette transposition ne se présentait d'ailleurs point comme tâche aisée : l'adaptation théâtrale n'est pas le jeu facile que d'aucuns feignent d'imaginer. Il y fallait, lié étroitement à l'œuvre, mais répondant aux exigences de la scène moderne, un découpage au rythme rapide et soutenu, enchassant les épisodes, sommets de l'histoire. Mieux accordé aussi aux exigences du public d'aujourd'hui que l'ancienne version scénique de Charles Hugo et Paul Meurice. Et quel tact requis, en même temps que de l'ingéniosité, pour élaguer dans cette prodigieuse forêt, pour reconstruire un univers scénique avec les matériaux proposés par cet univers romanesque! Henri Guillemin, universitaire éminent et lucide exégète de Victor Hugo, parlant des Misérables, *les nomme, en effet,* « cet univers ou ce fourre-tout ». *Fourre-tout où les digressions entassent d'insolites, étourdissantes et fulgurantes beautés que la scène ne saurait accueillir.*

Paul Achard, profondément pénétré d'une œuvre qu'il admire et dont nul détail ne lui est étranger, a réussi la re-création *d'une intrigue scénique qui ordonne et équilibre les drames juxtaposés et imbriqués de la fresque hugolienne : drame social, aventure policière, épopée d'histoire, pièce d'amour, méditation humaine. D'un métier expert d'adaptateur qui n'abdique pas d'être dramaturge authentique et original, d'une science scénique qu'attestent par ailleurs la triomphale* Célestine, Les Liaisons Dangereuses *ou* Via Mala, *Paul Achard a servi* Les Misérables *avec autant de discernement que de respect, autant de hardiesse que de ferveur. Puis, au service de l'œuvre et de ses* deux *auteurs, Jean Meyer a mis les ressources de son ingéniosité et de sa virtuosité de metteur en scène, d'une maîtrise dont les victoires ne se comptent plus et dont celle-ci demeurera parmi les plus significatives et les plus heureuses.*

Hugo demeure, revit, survit. Hugo parle avec ses propres mots souvent conservés et transcrits. Il parle par les voix d'une Comédie-Française qui, malgré les bourrasques, reste une si grande maison. Il a cent cinquante-cinq ans et ses Misérables *en ont quatre-vingt-quinze. Mais le vieux lion — « superbe et généreux! » — n'a rien abdiqué de sa fougue, de son éloquence, de ses passions. Il parle. Ecoutons.*

PAUL BLANCHART.

PREMIÈRE PARTIE

Tableau premier

(*En 1823*)

MONSIEUR MADELEINE

M. MADELEINE. — Eh bien, qu'est-ce qu'il y a, Javert ?

JAVERT. — Monsieur le Maire, un acte coupable a été commis.

M. MADELEINE. — Quel acte ?

JAVERT. — Un agent inférieur de l'autorité, un inspecteur de police, a manqué de respect à un magistrat de la façon la plus grave.

M. MADELEINE. — Quel est cet inspecteur ?

JAVERT. — Moi.

M. MADELEINE. — Vous ?

JAVERT. — Moi.

M. MADELEINE. — Et quel est le magistrat qui aurait à se plaindre de cet agent ?

JAVERT. — Vous, monsieur le Maire. (*Sévère, les yeux baissés.*) Monsieur le Maire, je viens vous prier de vouloir bien provoquer près de l'autorité ma destitution : il y a six semaines, à la suite de la scène qui s'est passée entre nous au sujet de cette fille...

M. MADELEINE. — Quelle fille ?

JAVERT. — La fille Fantine, monsieur le Maire, que vous aviez mise à la porte de votre usine pour mauvaise conduite, que vous m'avez empêché d'envoyer en prison et que vous faites soigner maintenant dans votre hôpital...

M. MADELEINE. — Comment va-t-elle ?

JAVERT. — Elle en a pour quelques jours. Bref, à la suite de cet incident, j'étais furieux... Je vous ai dénoncé.

M. MADELEINE. — Dénoncé !

JAVERT. — A la Préfecture de police de Paris.

M. MADELEINE. — Comme maire ayant empiété sur la police ?

JAVERT. — Non. Comme ancien forçat. Je le croyais. Depuis longtemps, j'avais des idées : une ressemblance avec un forçat que j'ai connu, des renseignements que vous avez fait prendre, à Faverolles, qui est le pays de ce forçat, l'aventure du père Fauchelevent, ce vieux que vous avez sauvé, quand vous avez soulevé, tout seul, sa charrette embourbée, et puis votre jambe qui traîne un peu, comme celle des hommes qui ont porté le boulet... Est-ce que je sais, moi ? Des bêtises ! Mais je vous prenais pour un nommé Jean Valjean.

M. MADELEINE. — Un nommé ?... Comment dites-vous ce nom-là ?

JAVERT. — Jean Valjean ! Un forçat que j'avais vu il y a vingt ans, quand j'étais adjudant-garde-chiourme à Toulon. En sortant du bagne, où il était pour le vol d'un pain, ce Jean Valjean avait, à ce qu'il paraît, volé chez un évêque qui n'avait pas porté plainte, puis il avait commis un autre vol, à main armée, dans un chemin public, sur un petit Savoyard. Depuis huit ans, il s'était dérobé, on ne sait comment. Moi, je m'étais figuré... Enfin j'ai fait cette chose ! La colère m'a décidé, je vous ai dénoncé à la Préfecture.

M. MADELEINE. — Et que vous a-t-on répondu ?

JAVERT. — Que j'étais fou.

M. MADELEINE. — Eh bien ?

JAVERT. — Eh bien, on avait raison.

M. MADELEINE. — C'est heureux que vous le reconnaissiez !

JAVERT. — Il faut bien, puisque le véritable Jean Valjean est retrouvé.

M. MADELEINE. — Ah ?

JAVERT. — Voilà ce que c'est, monsieur le Maire : du côté d'Ailly, une espèce de bonhomme qu'on appelle le père Champmathieu a été arrêté pour un vol de pommes. On coffre le drôle à la prison d'Arras. Là, il tombe sur un ancien forçat nommé Brevet qu'on a nommé guichetier de chambrée, parce qu'il se conduit bien. Champmathieu n'est pas plus tôt débarqué que voilà Brevet qui s'écrie : « Eh, mais, je connais cet homme-là ! Il a été au bagne de Toulon. Il y a vingt ans, nous y étions ensemble ! » Le Champmathieu nie. Parbleu ! Vous comprenez... On me fouille cette affaire-là et on trouve que ce Champmathieu a été ouvrier émondeur d'arbres dans plusieurs endroits, notamment à Faverolles, rappellez-vous bien : Faverolles. Là, on perd sa trace ; longtemps après, on le revoit en Auvergne, puis par ici. Or, avant d'aller au bagne, qu'était Jean Valjean ? Emondeur. Où ? A Faverolles. Autre fait : la mère de Jean Valjean se nommait de son nom de famille : Mathieu. En sortant du bagne, il aura pris le nom de sa mère et se sera fait appeler Jean Mathieu. Il va en Auvergne, où Jean se prononce « Chan ». Il devient Champmathieu. Vous me suivez, n'est-ce pas ?

M. MADELEINE. — Je vous suis...

JAVERT. — C'est en ce moment-là même que j'envoyais ma dénonciation à Paris. On me répond que je perds la tête. Je persiste. J'écris à M. le Juge d'instruction. Il me convoque, on m'amène le Champmathieu, et...

M. MADELEINE. — Et ?

JAVERT. — Monsieur le Maire, la vérité est la vérité. J'en suis fâché, mais c'est cet homme-là qui est Jean Valjean. Moi aussi je l'ai reconnu.

M. MADELEINE. — Vous êtes sûr ?

JAVERT. — Sûr ! Et même, maintenant que j'ai vu Jean Valjean, je ne comprends pas comment j'ai pu croire autre chose. Je vous demande pardon, monsieur Madeleine.

M. MADELEINE. — Et que dit cet homme ?

JAVERT. — Il n'a pas l'air de comprendre. Il répète : « Je suis Champmathieu, je ne sors pas de là. » Il fait la brute. C'est bien mieux. Ah ! dame, monsieur le Maire, c'est que son affaire est mauvaise. Et puis, il y a l'histoire du petit Savoyard que j'espère bien qui reviendra. Champmathieu-Valjean passe demain aux Assises, à Arras. Je suis cité comme témoin. Je partirai par la diligence cette nuit.

M. MADELEINE. — C'est bien. (*D'un geste, il congédie Javert.*)

JAVERT, *insistant*. — Pardon, monsieur le Maire ?

M. MADELEINE. — Qu'est-ce encore ?

JAVERT. — Monsieur le Maire, je dois être destitué.

M. MADELEINE. — Javert, vous êtes un homme d'honneur. En outre, c'est là une offense qui me concerne seul. J'entends que vous gardiez votre place.

JAVERT. — Monsieur le Maire, je ne puis vous accorder cette faveur.

M. MADELEINE. — Je vous répète que la chose me regarde.

JAVERT. — Elle regarde mon devoir, monsieur le Maire. Monsieur Madeleine, je ne veux pas que vous me traitiez avec bonté, votre bonté m'a fait faire assez de mauvais sang ! La bonté qui consiste à donner raison à la fille publique contre le bourgeois, à l'agent de police contre le maire, à celui qui est en bas contre celui qui est en haut, c'est ce que j'appelle de la mauvaise bonté. C'est avec cette bonté-là que la société se désorganise. C'est bien facile d'être bon ; le malaisé, c'est d'être juste. (*Temps.*) Monsieur le Maire, je demande pour la dernière fois — et j'insiste — la destitution de l'inspecteur Javert.

M. MADELEINE. — Nous verrons. (*Il lui tend la main.*)

JAVERT. — Un maire ne donne pas la main à un mouchard. (*Il sort.*)

RIDEAU

Tableau II

(*1823*)

LA COUR D'ASSISES

LE PRÉSIDENT. — Accusé, dans votre intérêt, je vous interpelle une dernière fois. Oui ou non, êtes-vous le forçat libéré Jean Valjean ?

CHAMPMATHIEU, *ahuri*. — D'abord... heu...

L'AVOCAT GÉNÉRAL, *sévère*. — Accusé, il est manifeste que vous ne vous appelez pas Champmathieu, que vous êtes le forçat Jean Valjean, caché d'abord sous le nom de Jean Mathieu qui était le nom de sa mère. MM. les Jurés apprécieront.

CHAMPMATHIEU, *d'une voix forte*. — Vous êtes très méchant, vous ! Voilà ce que je voulais dire depuis trois heures. Il y a des mois que je suis en prison et qu'on me trimbale. Jean Valjean ? Jean Mathieu ? Je ne connais point ces personnes-là. Je m'appelle Champmathieu tout d'un trait. Vous êtes bien malins de me dire où je suis né. Moi, je l'ignore. Tout le monde n'a pas des maisons pour y venir au monde..., ce serait trop commode... J'ai été en Auvergne. Et après ? J'ai été à Faverolles ? Et après ? Est-ce qu'on ne peut pas avoir été en Auvergne et à Faverolles sans avoir été aux galères ? Vous m'ennuyez, à la fin, avec vos bêtises !...

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Monsieur le Président, en présence des dénégations confuses, mais fort habiles, de l'accusé qui voudrait bien se faire passer pour idiot — mais qui n'y parviendra pas, nous l'en prévenons —, nous requérons qu'il vous plaise et qu'il plaise à la Cour appeler de nouveau dans cette enceinte les condamnés Brevet, Chenildieu et Cochepaille, et les interpeller une dernière fois sur l'identité de l'accusé avec le forçat Jean Valjean, que l'inspecteur Javert a formellement reconnu tout à l'heure.

LE PRÉSIDENT. — Introduisez les condamnés Brevet, Chenildieu et Cochepaille.

(*Des gardes introduisent les condamnés : Brevet, soixante ans, porte la veste noire et grise des maisons centrales. Chenildieu et Cochepaille, la cinquantaine, portent la casaque rouge et le bonnet vert.*)

LE PRÉSIDENT. — Brevet, regardez bien cet homme et dites-nous, en votre âme et conscience, si vous persistez à le reconnaître pour votre ancien compagnon de bagne, Jean Valjean.

BREVET. — Oui, monsieur le Président. Il est entré à Toulon en 1796 et il est sorti en 1815. Je suis sorti l'an d'après.

LE PRÉSIDENT. — Et vous, Chenildieu ?

CHENILDIEU. — Pardine ! Si je le reconnais ! Nous avons été cinq ans attachés à la même chaîne.

LE PRÉSIDENT. — Et vous, Cochepaille ?

COCHEPAILLE. — C'est Jean Valjean, même qu'on l'appelait Jean-le-Cric, tant il était fort.

CHAMPMATHIEU. — Fameux !

LE PRÉSIDENT. — Accusé, vous avez entendu. Qu'avez-vous à dire ?

CHAMPMATHIEU. — Je dis : Fameux !

LE PRÉSIDENT. — Je vais clore les débats.

VOIX DE M. MADELEINE. — Brevet ! Chenildieu ! Cochepaille ! Regardez de ce côté-ci !

(*Derrière le tribunal, se dresse M. Madeleine sanglé dans sa redingote noire. Il s'avance vers le prétoire, jusqu'au milieu.*)

M. MADELEINE, *aux forçats.* — Vous ne me reconnaissez pas ? (*Les trois forçats restent interdits.*) Messieurs les Jurés, faites relâcher l'accusé. Monsieur le Président, faites-moi arrêter. L'homme que vous cherchez, ce n'est pas lui, c'est moi. Je suis Jean Valjean.

(*Silence de mort.*)

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Messieurs les Jurés, l'incident si étrange et si inattendu qui trouble l'audience en ce moment nous inspire un sentiment que nous n'avons pas besoin d'exprimer. Vous connaissez tous, au moins de réputation, l'honorable M. Madeleine, maire de Montreuil-sur-Mer, le grand bienfaiteur, le grand manufacturier, respecté et estimé de tous. S'il y a un médecin dans l'auditoire, nous le prions de bien vouloir assister M. Madeleine et le reconduire à sa demeure.

(*Pendant la confession qui va suivre, silence attristé et incrédule.*)

M. MADELEINE. — Je vous remercie, monsieur l'Avocat général, mais je ne suis pas fou. Vous allez voir. Vous étiez sur le point de commettre une grande erreur. Lâchez cet homme, je suis ce malheureux condamné. En le disant, j'accomplis un devoir, et Dieu qui est là-haut le sait et le regarde, et cela suffit. Croyez-moi : j'ai passé la nuit à revivre par la pensée ma vie, avant et après le bagne. J'avais voulu rentrer parmi les honnêtes gens. Il paraît que cela ne se peut pas. Tout ce que l'on dit de mon passé est vrai : oui, j'ai volé un pain pour nourrir des petits enfants. Oui, on a raison de vous dire que Jean Valjean était un misérable, un homme très méchant. Je l'étais devenu au bout de dix-neuf années, pendant lesquelles je n'avais pas pu verser une larme. Les galères font le galérien. Recueillez cela, si vous voulez. Avant le bagne, j'étais un pauvre paysan peu intelligent, une espèce d'idiot. Le bagne a changé tout cela. J'étais stupide, je suis devenu rusé ; j'étais bon, je suis devenu mauvais. J'étais bûche, je suis devenu tison... Plus tard, l'indulgence m'a sauvé, comme la sévérité m'avait perdu en faisant de moi un numéro : le numéro 24.601... Vous ne pouvez pas comprendre ce que je dis... M. l'Avocat général hoche la tête, il se dit : « M. Madeleine est devenu fou. » Je ne suis pas M. Madeleine. Je suis ce malheureux forçat libéré qui, le 4 octobre 1815, marchait sur la route de Digne et qui voyait se fermer devant lui toutes les portes. C'est que « libération » n'est pas délivrance. Libéré ne veut pas dire libre. On sort du bagne, mais non de la condamnation. C'est une liberté à laquelle on donne un passeport jaune. L'hôtelier, en vous voyant arriver, vous fait payer double. Celui qui vous fait travailler vous donne deux fois moins qu'à un autre. Les honnêtes gens volent celui qui a volé il y a vingt ans et qui a payé.

Si vous pouviez me voir, comme je me revois encore ! Depuis Toulon, j'avais marché pendant quatre jours sans trouver, même en payant, un toit, un morceau de pain. Partout, on m'a dit : « Va-t'en ! » En arrivant à Digne, j'ai été renvoyé de toutes les auberges. J'ai été à la prison pour y coucher. Le guichetier, en m'apercevant derrière son judas, ne m'a pas ouvert. J'ai été dans la niche d'un chien, ce chien m'a mordu et m'a chassé, comme s'il avait été un homme. J'allais m'étendre sur une pierre, quand une vieille femme s'approcha de moi et me dit : « Vous avez froid, vous avez faim, on aurait pu vous loger, par charité. » Je lui répondis : « J'ai frappé à toutes les portes. — Avez-vous frappé à celle-ci ? — Non. — Frappez-y. » Je traversai la place et allai frapper à la porte d'une petite maison basse, à côté de l'évêché. Une voix très douce me dit : « Entrez ! » J'ai vu un vieux prêtre. Je lui ai dit : « Je sors du bagne. Quatre jours que je marche depuis Toulon. Aujourd'hui j'ai fait douze lieues à pied. On me chasse de partout. Et j'ai bien faim... »

Et cet homme a dit à sa servante : « Vous mettrez un couvert de plus. » Cependant je lui répétais mon numéro, mon nom, il me répondit : « Inutile ! Avant que vous me le disiez, vous en aviez un que je savais : vous vous appeliez mon frère. » Je lui ai tout raconté : la casaque rouge, le boulet au pied, la planche pour dormir, le chaud, le froid, la chiourme, les coups, la double chaîne pour un rien, le cachot pour un mot ; même malade, au lit, la chaîne ! Les chiens sont plus heureux ! Et, en me souriant gravement, cet homme m'a dit : « Il y aura plus de joie au Ciel pour le visage en larmes d'un pécheur repentant que pour la robe blanche de cent justes. Si vous sortez de ce lieu douloureux avec des pensées de haine et de colère contre les hommes, vous êtes digne de pitié ; si vous en sortez avec des pensées de bienveillance, de douceur et de paix, alors vous valez mieux qu'aucun de nous. »

Eh bien, cet homme de Dieu, je l'ai volé, pendant qu'il dormait. Peut-être l'aurais-je tué s'il s'était réveillé, mais je crois que je n'en aurais pas eu la force : je le contemplais dans son sommeil, un sommeil de petit enfant. Il était comme une lumière... Pourtant, j'ai emporté ses couverts d'argent et je me suis enfui par la fenêtre. Quand les gendarmes m'ont ramené chez lui le lendemain matin, il a affirmé qu'il m'avait donné ces couverts, il a même ajouté dans mon baluchon deux beaux chandeliers d'argent, en disant : « Vous en aurez bien deux cents francs. Mais n'oubliez pas que vous m'avez promis d'employer cet argent à devenir honnête homme. » Je baissais la tête, il a ajouté : « Jean Valjean, mon frère, vous n'appartenez plus au mal, mais au bien. C'est votre âme que j'achète et je la donne à Dieu. » C'était l'évêque, Mgr Myriel. Il est mort aveugle et souriant. C'est son deuil que je porte et que je porterai toujours. J'ai obéi à ses désirs. J'ai fait ce que vous savez tous, dans le pays, ne recherchant pour moi aucun profit, aucun honneur, n'exigeant que du travail et des mœurs pures. (*Long silence.*) Je me suis efforcé d'être fidèle à la promesse que j'avais faite à Dieu, incarné dans un de ses fils les plus purs... Sans doute tout cela n'a servi à rien... ou n'a pas suffi. Votre main, messieurs, me retombe au collet, reprenez-moi. Monsieur le Président, faites-moi arrêter ! (*Silence.*) Quoi ? Vous ne me croyez pas ? Eh bien, ceux-là vont me croire et me reconnaître. (*Appelant.*) Brevet ! Te rappelles-tu ces bretelles à carreaux que tu portais au bagne ? Chenildieu, toi qui te surnommais toi-même « Je renie Dieu », montre ton épaule, elle est toute brûlée parce qu'un jour tu t'es couché sur un réchaud plein de braise, pour effacer les trois lettres T. F. P. (travaux forcés à perpétuité) qu'on y voit toujours cependant. Réponds : est-ce vrai ?

CHENILDIEU. — C'est vrai...

M. MADELEINE. — Et toi, Cochepaille, tu as près de la saignée du bras gauche une date gravée en lettres

bleues avec de la poudre brûlée. Cette date, c'est celle du débarquement de l'Empereur au golfe Juan : 1er mars 1815. Relève ta manche.

(*Cochepaille relève sa manche.*)

Vous voyez bien que je suis Jean Valjean. J'ai plusieurs choses à faire. M. l'Avocat général sait où je vais, il me fera arrêter quand il voudra... Vous me trouvez digne de pitié, n'est-ce pas ? Mon Dieu ! quand je pense à ce que j'ai été sur le point de faire, je me trouve digne d'envie. Cependant, j'aurais mieux aimé que tout ceci n'arrivât pas.

RIDEAU.

Tableau III

(*1823*)

JAVERT

Javert entre, suivi de deux inspecteurs.

JAVERT. — Et voilà ! C'est toujours la même chose! Ils tiennent le coupable à l'audience et ils ne l'arrêtent pas. Ce serait trop commode ! Un président d'Assises, deux assesseurs, un avocat général, vingt gendarmes dans le Palais, sans compter les inspecteurs en civil, et on laisse filer le client. Police, débrouille-toi !

TROISIÈME INSPECTEUR, *entrant en courant.* — Chef !

JAVERT. — Quoi ?

TROISIÈME INSPECTEUR. — Il est revenu à Montreuil !

JAVERT. — A Montreuil ? Comment le sais-tu ?

TROISIÈME INSPECTEUR. — Je l'ai vu descendre de son cabriolet.

JAVERT. — Et tu ne lui as pas mis la main dessus ?

TROISIÈME INSPECTEUR. — Je n'avais pas d'ordre écrit.

JAVERT. — Imbécile ! Je t'en aurais donné un après ! Où est-il maintenant ?

TROISIÈME INSPECTEUR. — Nous allons le savoir, il a un homme derrière lui.

JAVERT. — Nous le tenons. Fouillez sa maison. A la manufacture, n'oubliez pas un recoin, l'animal a plus d'un tour dans son sac. Toi, à la gendarmerie ! Deux gendarmes sur la route d'Arras, deux sur celle d'Abbeville, deux sur celle de Calais. Que l'on surveille les chemins de traverse. Ah ! la mairie ! Impossible d'y perquisitionner sans ordre exprès. Mais, s'il y est entré, qu'au moins il n'en ressorte pas, en tout cas pas tout seul.

QUATRIÈME INSPECTEUR, *entrant en courant.* — Chef !

JAVERT. — Quoi ?

QUATRIÈME INSPECTEUR. — Il est à l'hôpital !

JAVERT. — A l'hôpital ! Pourquoi pas à l'église !

QUATRIÈME INSPECTEUR. — Il a essayé de nous dépister, mais je suis sûr de l'y avoir vu entrer.

JAVERT. — Qu'a-t-il à faire, à l'hôpital ?... Ah ! suis-je bête ! La fille Fantine ! M. le Maire n'aura pas voulu l'abandonner comme ça ! Filons à l'hôpital ! Prends du monde et cernons la baraque. Il n'y a pas de temps à perdre... Souvenez-vous que je le veux vivant. (*Fausse sortie.*) Toutefois, s'il le fallait... feu à volonté !

(*Ils sortent.*)

RIDEAU.

Tableau IV

(*1823*)

LA CHAMBRE DE FANTINE A L'HOPITAL

Au lever du rideau, Fantine, dressée sur son lit, hurle dans son délire. Sœur Simplice la maintient et la calme.

FANTINE. — Mon enfant ! Cosette ! Je veux voir mon enfant !...

SŒUR SIMPLICE. — Vous la verrez bientôt. Calmez-vous.

FANTINE. — Bientôt. Bientôt ? C'est une surprise qu'on veut me faire ? Cosette ! Ma Cosette ! M. Madeleine est parti la chercher.

SŒUR SIMPLICE. — Oui, M. Madeleine est parti.

FANTINE. — Non ! Il n'est pas parti la chercher. C'est un homme cruel. Il voulait me mettre en prison. Il m'a chassée de son usine...

SŒUR SIMPLICE. — Chut... Mais non, il ne vous a pas chassée.

FANTINE. — Non, il ne m'a pas chassée... Non ! Le bon Dieu est bon, M. Madeleine est bon... C'est Javert qui voulait m'arrêter... C'est un homme méchant... Il m'a dit : « Fantine, tu as tes six mois de prison ! » Ah !... Ah !... (*Elle délire.*) C'est M. le Maire qui m'a fait relâcher... Je paierai vos dettes, qu'il m'a dit... J'irai chercher votre fille... Cosette !... Ma Cosette... Oui j'avais dû la mettre en nourrice... oui... chez les Thénardier... de braves gens... à Montfermeil... oui... de braves gens... Mais je ne pouvais plus payer... M. Madeleine paiera... Cosette !... Ma Cosette... J'avais coupé mes cheveux pour payer les mois... Cosette... Elle doit être grande à présent. Cela vous a huit ans... C'est une demoiselle... Je l'appelle Cosette, mais elle s'appelle Euphrasie... C'est ça : Euphrasie... Ce matin, je regardais la poussière et j'avais l'idée comme cela que je reverrais bientôt Cosette... Ah ! j'ai mal... Je souffre.

(*La porte s'ouvre. Entre M. Madeleine.*)

M. MADELEINE. — Ma Sœur...

SŒUR SIMPLICE. — Mon Dieu, monsieur le Maire, que vous est-il arrivé ?

(*M. Madeleine met un doigt sur ses lèvres.*)

FANTINE. — Monsieur Madeleine !... Je savais que vous étiez là... Et Cosette... qu'on m'apporte Cosette... Je l'entends ! Mon Dieu ! Je l'entends !... Je reconnais sa voix...

M. MADELEINE. — Cosette est belle. Cosette se porte bien, vous la verrez tout à l'heure, mais apaisez-vous. Vous parlez trop vivement, et puis vous sortez vos bras du lit et cela vous fait tousser.

FANTINE. — C'est assez joli, Montfermeil, n'est-ce pas ? Les Thénardier font-ils de bonnes affaires ? C'est une espèce de gargote que cette auberge-là... Comme nous allons être heureuses... Dans cinq ans, elle fera sa première communion... Elle aura un voile blanc, des bas à jour... (*Soudain, elle se dresse, muette. M. Madeleine se retourne. Javert est entré.*) Sauvez-moi, monsieur Madeleine !

M. MADELEINE. — Soyez tranquille, ce n'est pas pour vous qu'il vient. (*A Javert.*) Je sais ce que vous voulez.

JAVERT. — Allons, vite. (*M. Madeleine ne bouge pas. Javert s'avance.*) Ah çà, viendras-tu ? (*Il saisit M. Madeleine au collet.*)

FANTINE. — Monsieur le Maire !

JAVERT. — Il n'y a plus de M. le Maire, ici !

M. MADELEINE. — Javert...

JAVERT, *rogue.* — Appelle-moi monsieur l'Inspecteur.

M. MADELEINE, *à voix basse.* — Monsieur l'Inspecteur, je voudrais vous dire un mot en particulier.

JAVERT. — Tout haut ! Tout haut ! On me parle tout haut à moi !

M. MADELEINE. — C'est une prière que j'ai à vous faire.

JAVERT. — Je te dis de parler tout haut.

M. MADELEINE. — Mais cela ne doit être entendu que de vous seul.

JAVERT. — Qu'est-ce que cela me fait ? Je n'écoute pas.

M. MADELEINE. — Accordez-moi trois jours ! trois jours pour aller chercher l'enfant de cette malheureuse femme ! Je payerai ce qu'il faudra. Vous m'accompagnerez si vous voulez.

FANTINE. — Mon enfant ! Aller chercher mon enfant ! Elle n'est donc pas ici ! Ma sœur, répondez-moi... Où est Cosette ? Je veux mon enfant ! Monsieur Madeleine...

JAVERT. — Il n'y a pas de M. Madeleine ! Il y a un forçat appelé Jean Valjean ! Voilà ce qu'il y a.

(*Fantine se dresse égarée, regarde M. Madeleine, la religieuse, ouvre la bouche pour parler et retombe morte.*)

M. MADELEINE. — Vous avez tué cette femme !

JAVERT. — Finirons-nous ? Je ne suis pas ici pour entendre des raisons. La garde est en bas. En route, et tout de suite, sans quoi je te mets les poucettes.

M. Madeleine se dégage brusquement, arrache au lit sa tringle principale et l'empoigne. Javert recule vers la porte.)

M. MADELEINE. — Je ne vous conseille pas de me déranger en ce moment.

(*Javert s'adosse à la porte, son bâton à la main. M. Madeleine se penche sur Fantine, lui ferme les yeux.*)

M. MADELEINE. — Maintenant, je suis à vous.

(*Ils sortent. Sœur Simplice reste seule, elle s'agenouille et prie. Un temps. Brusquement, des coups de feu éclatent. On entend un bruit de pas précipités. La porte s'ouvre et Jean Valjean paraît haletant.*)

SŒUR SIMPLICE. — Monsieur Madeleine !...

M. MADELEINE. — On est à ma poursuite. Je vous supplie de me cacher. Plus tard, je vous expliquerai.

SŒUR SIMPLICE. — Mais, monsieur Madeleine...

M. MADELEINE. — Je me dois d'accomplir la promesse faite à la morte.

(*On entend un bruit de pas. Jean Valjean se plaque derrière la porte. Sœur Simplice se met vite à genoux. Javert entre et reste sur le seuil de la porte.*)

JAVERT, *se découvrant.* — Ma sœur, êtes-vous seule dans cette chambre ?

SŒUR SIMPLICE, *après un temps.* — Oui.

JAVERT. — Excusez-moi si j'insiste — je sais que vous n'avez jamais menti — mais c'est mon devoir. Vous n'avez pas revu un homme que je venais d'arrêter devant vous et qui vient de nous échapper ?

SŒUR SIMPLICE. — Non.

JAVERT. — Pardon.

(*Il sort. On aperçoit Jean Valjean collé au mur.*)

RIDEAU

Tableau V

(*1823*)

COSETTE

C'est la nuit. Un mince rayon de lumière découvre Cosette qui essaie de porter un seau presque aussi grand qu'elle. Un temps. Jean Valjean entre dans la lumière. Il porte un grand sac.

JEAN VALJEAN. — Mon enfant, c'est bien lourd pour vous ce que vous portez là.

COSETTE. — Oui, Monsieur.

JEAN VALJEAN. — Donnez. Je vais vous le porter. (*Il prend le seau de Cosette.*) C'est très lourd en effet. (*Un temps.*) Petite, quel âge as-tu ?

COSETTE. — Huit ans, Monsieur.

JEAN VALJEAN. — Et viens-tu de loin comme cela ?

COSETTE. — De la source qui est dans le bois.

JEAN VALJEAN. — Et est-ce loin où tu vas ?

COSETTE. — A un bon quart d'heure d'ici.

JEAN VALJEAN. — Tu n'as donc pas de mère ?

COSETTE. — Je ne sais pas... Je ne crois pas. Les autres en ont. Moi, je n'en ai pas. Je crois que je n'en ai jamais eu.

JEAN VALJEAN. — Comment t'appelles-tu ?

COSETTE. — Cosette.

(*Jean Valjean sursaute.*)

JEAN VALJEAN. — Petite, où demeures-tu ?

COSETTE. — A Montfermeil, si vous connaissez.

JEAN VALJEAN. — C'est là que nous allons ?

COSETTE. — Oui, Monsieur.

(*Un temps.*)

JEAN VALJEAN. — Qui est-ce donc qui t'a envoyée à cette heure chercher de l'eau dans le bois ?

COSETTE. — C'est Mme Thénardier.

JEAN VALJEAN. — Qu'est-ce qu'elle fait, ta madame Thénardier ?

COSETTE. — C'est ma bourgeoise. Elle tient l'auberge.

JEAN VALJEAN. — L'auberge ? Eh bien, je vais aller y loger cette nuit. Conduis-moi.

COSETTE. — Oui, Monsieur.

JEAN VALJEAN. — Est-ce qu'il n'y a pas de servante chez Mme Thénardier ?

COSETTE. — Non, Monsieur.

JEAN VALJEAN. — Est-ce que tu es seule ?

COSETTE. — Oui, Monsieur. (*Un temps.*) Monsieur ?

JEAN VALJEAN. — Quoi, mon enfant ?

COSETTE. — Voulez-vous me laisser reprendre le seau à présent ?

JEAN VALJEAN. — Pourquoi ?

COSETTE. — C'est que, si Madame voit qu'on me l'a porté, elle me battra.

RIDEAU.

Tableau VI

(*Noël 1823*)

L'AUBERGE DE MONTFERMEIL, CHEZ LES THENARDIER

UN COLPORTEUR. — Alors ! Et cette eau pour mon cheval ?

LA THÉNARDIER. — Cette gueuse se sera attardée. Vous allez voir quand elle va rentrer !

LE COLPORTEUR. — C'est que je n'ai pas envie de passer la nuit de Noël à Montfermeil !

PREMIER ROULIER, *à Thénardier.* — C'est bien peint votre enseigne. Qu'est-ce que ça représente ?

THÉNARDIER. — Vous ne savez pas lire : « Au Sergent de Waterloo ».

PREMIER ROULIER. — Qui c'était, ce sergent de Waterloo ?

THÉNARDIER. — On voit que vous n'êtes pas du pays. Le sergent de Waterloo, c'est moi : Thénardier. J'étais au 6e léger. J'ai couvert de mon corps et sauvé à travers la mitraille un général dangereusement blessé. Même qu'il m'a donné sa montre et sa chaîne.

LA THÉNARDIER. — Hum !

THÉNARDIER. — Qu'est-ce à dire, madame Thénardier ?

LA THÉNARDIER. — Rien.

THÉNARDIER. — Bon. (*Continuant.*) Le général m'a dit : « Vous m'avez sauvé la vie. Comment vous appelez-vous ? » J'ai répondu : « Thénardier. » Il a ajouté : « Je n'oublierai jamais ce nom. Et vous, retenez le mien. Je me nomme Pontmercy. »

DEUXIÈME ROULIER. — Et vous l'avez revu, ce Pontmercy ?

THÉNARDIER. — Jamais. Ça ne fait rien. Vous voyez que je ne cache pas mes opinions : Je suis libéral, classique et bonapartiste.

(*La porte s'ouvre. Cosette paraît suivie de Jean Valjean.*)

LA THÉNARDIER. — Ah ! c'est toi, petite gueuse ! Dieu merci, tu y as mis le temps ! Elle se sera amusée, la drôlesse !

COSETTE. — Madame, voilà un monsieur qui vient loger.

LA THÉNARDIER, *désignant Jean Valjean.* — Monsieur ?

JEAN VALJEAN, *se découvrant.* — Oui, Madame.

LA THÉNARDIER. — Asseyez-vous, bonhomme.

(*Thénardier fait signe à sa femme de renvoyer Jean Valjean qui lui paraît être dans la misère.*)

Ah ! çà, brave homme, je suis bien fâchée, mais c'est que je n'ai plus de place.

JEAN VALJEAN. — Mettez-moi où vous voudrez, au grenier, à l'écurie. Je payerai comme si j'avais une chambre.

LA THÉNARDIER. — Quarante sous ?

JEAN VALJEAN. — Quarante sous. Soit.

LA THÉNARDIER. — A la bonne heure !

DEUXIÈME ROULIER, *bas à la Thénardier.* — Quarante sous ! Mais ce n'est que vingt sous.

LA THÉNARDIER. — C'est quarante sous pour lui. Je ne loge pas les pauvres à moins.

(*Pendant ces répliques, le colporteur est sorti avec le seau d'eau et Cosette s'est blottie sous une table. Entrent Eponine et Azelma.*)

Ah ! vous voilà, vous autres ! (*Avec tendresse.*) Sont-elles fagotées ! Allez ! jouez sans faire de bruit.

(*Les deux petites filles jouent dans un coin, Cosette les regarde.*)

(*Sortie des deux rouliers.*)

JEAN VALJEAN, *désignant Cosette.* — Elle n'est donc pas à vous, cette enfant ?

LA THÉNARDIER. — Oh ! mon Dieu non, Monsieur ! C'est une petite pauvre que nous avons recueillie comme cela, par charité. Une espèce d'enfant imbécile. Elle doit avoir de l'eau dans la tête. Elle a la tête grosse comme vous voyez. Nous avons beau écrire à son pays, voilà six mois qu'on ne nous répond plus. Il faut croire que sa mère est morte.

JEAN VALJEAN. — Ah !

LA THÉNARDIER. — C'était une pas grand'chose que cette mère. Elle abandonnait son enfant.

COSETTE, *chantant à mi-voix.* — Ma mère est morte, ma mère est morte...

LA THÉNARDIER. — Que veut Monsieur pour son souper ?

JEAN VALJEAN. — Du pain et du fromage.

LA THÉNARDIER. — Décidément, c'est un gueux. (*A une de ses filles qui se pend à sa jupe.*) Mais laisse-moi donc ! Qu'est-ce que tu me veux ?

AZELMA. — Mère, regarde ! (*Elle désigne Cosette qui joue avec leur poupée.*)

LA THÉNARDIER. — Cosette !

(*Cosette éclate en sanglots.*)

JEAN VALJEAN. — Qu'est-ce donc ?

LA THÉNARDIER. — Vous ne voyez donc pas ?

JEAN VALJEAN. — Hé bien, quoi ?

LA THÉNARDIER. — Cette gueuse s'est permis de toucher à la poupée des enfants !

JEAN VALJEAN. — Eh bien, quand elle jouerait avec cette poupée ?

LA THÉNARDIER. — Elle y a touché avec ses mains sales. (*A Cosette qui pleure.*) Est-ce que tu vas te taire ?

(*Jean Valjean tire de son sac une immense poupée et la présente à Cosette.*)

JEAN VALJEAN. — Tiens, c'est pour toi.

LA THÉNARDIER, *bas à Thénardier.* — Qu'est-ce que ça veut dire ?

THÉNARDIER, *même jeu.* — Cette machine coûte au moins trente francs. Pas de bêtises ! A plat ventre devant l'homme !

LA THÉNARDIER, *d'une voix douce.* — Eh bien ! Cosette, est-ce que tu ne prends pas ta poupée ?

COSETTE. — Est-ce que je peux, Madame ?

LA THÉNARDIER. — Pardi ! Puisque Monsieur te la donne.

COSETTE. — Vrai, Monsieur ? C'est à moi, la dame ? (*Jean Valjean fait signe que oui. Cosette saisit brusquement la poupée.*) Je l'appellerai Catherine. (*Un temps.*) Madame, est-ce que c'est vrai ? Est-ce que je peux jouer ?

LA THÉNARDIER, *d'une voix terrible.* — Joue !

(*Cosette pose la poupée sur une chaise et la regarde immobile. Un temps.*)

JEAN VALJEAN. — Joue donc, Cosette.

COSETTE. — Oh ! je joue !...

LA THÉNARDIER, *bas, à Thénardier.* — Elle me mange le cœur avec sa poupée ! J'aimerais mieux épouser Louis XVIII que de la garder un jour de plus à la maison !

THÉNARDIER. — Comme tu y vas !

LA THÉNARDIER. — Encore un peu il lui dirait Votre Majesté comme à la duchesse de Berry ! Il est donc enragé, ce vieux mystérieux-là ?

THÉNARDIER. — Pourquoi ? Si ça l'amuse ! Toi, ça t'amuse que la petite travaille, lui, ça l'amuse qu'elle joue. Il est dans son droit. Le devoir de l'aubergiste c'est de vendre au premier venu du fricot, du repos, de la lumière, du feu, des draps sales, de la bonne, des puces et du sourire ; d'arrêter les passants, de vider les petites bourses et d'alléger honnêtement les grosses, d'abriter avec respect les familles en route, de râper l'homme, de plumer la femme, d'éplucher l'enfant ; de coter la fenêtre ouverte, la fenêtre fermée, le coin de la cheminée, le fauteuil, la chaise, le tabouret, l'escabeau, le lit de plume, le matelas et la botte de paille ; de savoir de combien l'ombre use le miroir et de tarifer cela, et, par les cinq cent mille diables, de faire tout payer au voyageur, jusqu'aux mouches que son chien mange ! Si ce vieux est un philanthrope, qu'est-ce que ça te fait ? Si c'est un imbécile, ça ne te regarde pas. De quoi te mêles-tu, puisqu'il a de l'argent.

LA THÉNARDIER. — Est-ce qu'il va passer la nuit comme ça ? (*A Jean Valjean.*) Est-ce que Monsieur ne va pas se reposer ?

JEAN VALJEAN. — Non, Madame, je m'en vais.

LA THÉNARDIER. — Monsieur nous quitte déjà ?

JEAN VALJEAN. — Oui, Madame.

LA THÉNARDIER. — Monsieur n'avait donc pas d'affaires à Montfermeil ?

JEAN VALJEAN. — Non. Je passe par ici. Voilà tout. Qu'est-ce que je vous dois ?

THÉNARDIER, *prévenant sa femme.* — Je vais faire la note de Monsieur. (*Il s'assied et écrit.*) Souper : 10 francs ; vin : 3 francs ; bougie : 5 francs ; feu : 4 francs ; service : 1 franc ; total : 23 francs.

LA THÉNARDIER, *lisant par-dessus l'épaule de Thénardier.* — Vingt-trois francs !

THÉNARDIER. — Peuh !

LA THÉNARDIER. — Il ne voudra pas payer.

THÉNARDIER. — Il paiera. Je dois bien quinze cents francs, moi ! Tu remettras la carte à l'homme. (*Il va fumer sa pipe au fond du décor.*)

LA THÉNARDIER, *à Cosette.* — Va te coucher, mon enfant. Va.

(*Cosette sort. La Thénardier présente la note à Jean Valjean qui la regarde sans réagir.*)

JEAN VALJEAN. — Madame, faites-vous de bonnes affaires dans ce Montfermeil ?

LA THÉNARDIER. — Oh ! Monsieur, les temps sont bien durs ! Et puis, nous avons tant de charges. Tenez, cette petite nous coûte les yeux de la tête.

JEAN VALJEAN. — Ah !

LA THÉNARDIER. — Voyez-vous, Monsieur, nous ne demandons pas la charité, mais nous ne pouvons pas la faire. Nous ne gagnons rien et nous avons gros à payer. Monsieur sait que le Gouvernement demande un argent terrible. Et puis j'ai mes filles, moi. Je n'ai pas besoin de nourrir l'enfant des autres.

JEAN VALJEAN. — Et si l'on vous en débarrassait ?

LA THÉNARDIER. — De qui ? de la Cosette ?

JEAN VALJEAN. — Oui.

LA THÉNARDIER. — Ah ! Monsieur ! prenez-la, gardez-la, emmenez-la, emportez-la, sucrez-la, truffez-la, buvez-la, mangez-la, et soyez béni de la bonne Sainte Vierge et de tous les saints du paradis !

JEAN VALJEAN. — C'est dit.

LA THÉNARDIER. — Vrai ? Vous l'emmenez ?

JEAN VALJEAN. — Je l'emmène.

LA THÉNARDIER. — Tout de suite ?

JEAN VALJEAN. — Tout de suite. Appelez l'enfant.

LA THÉNARDIER. — Bien, Monsieur.

JEAN VALJEAN. — En attendant, je vais toujours vous payer ma dépense. Combien est-ce ? (*Il regarde la carte et semble stupéfait.*) Vingt-trois francs ! (*A La Thénardier.*) Vingt-trois francs ?

LA THÉNARDIER. — Dame, oui, Monsieur ! c'est vingt-trois francs ?

JEAN VALJEAN, *après avoir déposé l'argent sur la table.* — Allez chercher la petite.

THÉNARDIER, *s'avançant, avec calme.* — Monsieur doit vingt-six sous.

LA THÉNARDIER. — Vingt-six sous !

THÉNARDIER. — Six sous pour le vin et vingt sous pour le souper. Quant à la petite, j'ai besoin d'en causer un peu avec Monsieur. Laisse-nous, ma femme. (*La Thénardier sort, interdite.*) Monsieur, tenez, je vais vous dire. C'est que je l'adore, moi, cette enfant.

JEAN VALJEAN. — Quelle enfant ?

THÉNARDIER. — Comme c'est drôle ! On s'attache. Qu'est-ce que c'est que tout cet argent-là ? Reprenez donc vos pièces de cent sous. (*Il repousse les vingt-trois francs d'un geste large.*) C'est une enfant que j'adore.

JEAN VALJEAN. — Qui ça ?

THÉNARDIER. — Hé, notre petite Cosette ! Ne voulez-vous pas nous l'emmener ? Eh bien ! je parle franchement, vrai comme vous êtes un honnête homme, je ne peux pas y consentir. Elle me ferait faute, cette enfant. J'ai vu ça tout petit. C'est vrai qu'elle nous coûte de l'argent, c'est vrai qu'elle a des défauts, c'est vrai que nous ne sommes pas riches, c'est vrai que j'ai payé plus de quatre cents francs en drogues rien que pour une de ses maladies ! Mais il faut bien faire quelque chose pour le bon Dieu. Ça n'a ni père ni mère ; je l'ai élevée. J'ai du pain pour elle et pour moi. J'y tiens, à cette enfant. Vous comprenez, on se prend d'affection ; je suis une bonne bête, moi ; je ne raisonne pas ; je l'aime, cette petite ; ma femme est vive, mais elle l'aime aussi. Voyez-vous, j'ai besoin que ça babille dans la maison. Après cela, je ne dis pas, vous êtes riche, vous avez l'air d'un bien brave homme, si c'était pour son bonheur ? Mais il faudrait savoir. On ne donne point son enfant comme ça à un passant. Vous comprenez ? Une supposition que je la laisserais aller et que je me sacrifierais, je voudrais savoir chez qui elle est, pour l'aller voir de temps en temps, qu'elle sache que son bon père nourricier est là, qui veille sur elle. Enfin, il y a des choses qui ne sont pas possibles. Je ne sais pas seulement votre nom. Il faudrait au moins voir quelque méchant chiffon de papier, un petit bout de passeport, quoi !

JEAN VALJEAN. — Monsieur Thénardier, on n'a pas de passeport pour venir à cinq lieues de Paris. Si j'emmène Cosette, je l'emmènerai, voilà tout. Vous ne saurez pas mon nom, vous ne saurez pas ma demeure, vous ne saurez pas où elle sera, et mon intention est qu'elle ne vous revoie de sa vie. Je casse le fil qu'elle a au pied, et elle s'en va. Cela vous convient-il ? Oui ou non ?

THÉNARDIER, *après un grand temps.* — Monsieur, il me faut quinze cents francs.

(*Jean Valjean tire de sa poche un vieux portefeuille, y prend trois billets de banque et les pose sur la table, sans les lâcher.*)

JEAN VALJEAN. — Faites venir Cosette.

(*Un temps. Thénardier va à la porte et l'ouvre.*)

THÉNARDIER. — Cosette, viens tout de suite.

(*Cosette paraît.*)

JEAN VALJEAN, *tirant de son sac un paquet de vêtements.* — Mon enfant, prends ceci et va t'habiller bien vite. (*Cosette prend le paquet et sort.*) D'ailleurs, je vais l'aider.

(*Il sort derrière elle, Thénardier prend les billets de banque et les montre à la Thénardier qui rentre.*)

LA THÉNARDIER. — Que ça ?

THÉNARDIER. — Au fait, tu as raison, je suis un imbécile. Cet homme est évidemment un million habillé en jaune. Il a d'abord donné vingt sous, puis cinq francs, puis cinquante francs, puis quinze cents francs, toujours aussi facilement. Il aurait donné quinze mille francs. Attends. Tu vas voir.

(*Jean Valjean paraît tenant Cosette par la main. Cosette est vêtue de noir et tient sa poupée dans ses bras.*)

JEAN VALJEAN. — Eh bien ! adieu.

THÉNARDIER. — Pardon, excuse, Monsieur, mais voici vos quinze cents francs...

JEAN VALJEAN. — Qu'est-ce que cela signifie ?

THÉNARDIER. — Monsieur, cela signifie que je reprends Cosette.

JEAN VALJEAN. — Vous re-pre-nez Cosette ?

(*Cosette se serre contre Jean Valjean.*)

THÉNARDIER. — Oui, Monsieur, j'ai réfléchi. Je ne puis rendre l'enfant qu'à une personne qui m'apporterait un écrit signé de la mère comme quoi je dois remettre l'enfant à cette personne-là. C'est clair.

(*Jean Valjean sort son portefeuille.*)

THÉNARDIER, *bas à la Thénardier.* — Il va me corrompre.

JEAN VALJEAN. — Vous avez raison. Lisez. (*Il tend un papier à Thénardier.*)

THÉNARDIER, *lisant.* — « Monsieur Thénardier, vous remettrez Cosette à la personne. On vous paiera toutes les petites choses. J'ai l'honneur de vous saluer avec considération. FANTINE. »

JEAN VALJEAN. — Vous connaissez cette signature ?

THÉNARDIER. — Elle est assez bien imitée.

JEAN VALJEAN. — Vous pouvez garder ce papier pour votre décharge.

THÉNARDIER. — C'est bon. Puisque vous êtes la personne. Mais il faut me payer « toutes les petites choses ». On me doit gros.

JEAN VALJEAN. — Monsieur Thénardier, en janvier, la mère comptait qu'elle vous devait cent vingt francs ; vous lui avez envoyé en février un mémoire de cinq cents francs ; vous avez reçu trois cents francs fin février et trois cents francs au commencement de mars. Il s'est écoulé depuis lors neuf mois à quinze francs, prix convenu. Cela fait cent trente-cinq francs. Vous aviez reçu cent francs de trop. Reste trente-cinq francs qu'on vous doit aujourd'hui 25 décembre 1823. Je viens de vous en donner quinze cents. (*Il se dirige vers la porte du fond avec Cosette.*)

THÉNARDIER, *brusquement, lui barrant le chemin.* — Monsieur-dont-je-ne-sais-pas-le-nom, je reprendrai Cosette ou vous me donnerez mille écus.

JEAN VALJEAN, *après avoir assujetti son bâton à son poignet.* — Viens ,Cosette.

(*Ils sortent.*)

THÉNARDIER. — La prochaine fois que j'irai à la chasse, je prendrai mon fusil.

RIDEAU.

Tableau VII

(*Janvier 1830*)

PARIS EN 1830

JAVERT, THENARDIER.

JAVERT. — Inspecteur Javert. Vos papiers !

THÉNARDIER. — Je n'en ai pas.

JAVERT. — Je m'en doutais. Vous êtes bien le sieur Thénardier ?

THÉNARDIER. — Il paraît.

JAVERT. — Vous logez à Paris, 52, boulevard de l'Hôpital, au lieudit la Masure Gorbeau.

THÉNARDIER. — Et après ? Qu'est-ce qu'on me reproche ?

JAVERT. — Rien pour le moment.

THÉNARDIER. — Alors ?

JAVERT. — C'est bien vous qui teniez une auberge à Montfermeil ?

THÉNARDIER. — Vous remontez au déluge. Il y a sept ans que j'ai vendu mon fonds.

JAVERT. — Votre femme, à l'époque, avait porté plainte pour vol d'enfant.

THÉNARDIER. — Vol d'enfant ! Première nouvelle !

JAVERT. — Non, pas première nouvelle ! La police avait enquêté chez vous. Cherchez bien. La mère s'appelait Fantine. Vous avez reçu quinze cents francs.

THÉNARDIER. — On est venu chercher la petite. Et après ?

JAVERT. — Qui l'a emmenée ?

THÉNARDIER. — Nous sommes en 1830 et vous me parlez de la nuit de Noël 1823. Comment voulez-vous que je me souvienne ?

JAVERT. — Faites un effort : la police vous en saura gré. Ce n'était pas un homme très fort, dans les cinquante-cinq ans ?

THÉNARDIER. — Celui qui est venu était tout petit... et maigre.

JAVERT. — Vous êtes sûr ?

THÉNARDIER. — Sûr. J'y suis maintenant. C'était le grand-père de la petite. Il m'a montré son passeport. Il se nommait Guillaume Lambert.

JAVERT. — Guillaume Lambert ? Vous êtes sûr ?

THÉNARDIER. — Puisque je vous le dis ! Je suis un honnête homme, moi. Je vis bourgeoisement avec ma femme, mes deux demoiselles et mon garçonnet. Fallait venir il y a sept ans. Pourquoi attendre tout ce temps ?

JAVERT. — L'homme passait pour mort, mais il est de nouveau signalé dans Paris. Alors, non ? Aucun souvenir ?

THÉNARDIER. — Aucun.

JAVERT. — Allons, filez, marchez droit et... ne faites pas de bruit. Compris ?

THÉNARDIER. — Compris. (*Il sort.*)

JAVERT, *seul.* — La première chose que craint le hibou, c'est qu'on lui apporte une chandelle... Allons, le Jean Valjean est bien mort et je suis un jobard. (*Il sort.*)

(*Derrière Javert, à quelque distance, entre Jean Valjean, donnant le bras à Cosette jeune fille. Marius les suit, feignant de lire un livre. Jean Valjean s'en aperçoit et fait demi-tour. Jeux de scène. Marius les suit. Ils sortent.*)

RIDEAU.

Tableau VIII

(*2 février 1830*)

CHEZ M. GILLENORMAND

Basque, entre, suivi de Nicolette.

BASQUE. — Vous vous appellerez Nicolette.

NICOLETTE. — Nicolette ?

BASQUE. — C'est l'usage. Ici, tous les valets se prénomment Basque, et toutes les servantes, Nicolette. C'est plus simple. Ainsi, mon vrai nom est Martin.

NICOLETTE. — Il y a longtemps que vous êtes ici ?

BASQUE. — Vingt ans. J'ai vu naître M. Marius.

NICOLETTE. — M. Marius ?

BASQUE. — Le petit-fils de Monsieur. La passion de Monsieur. Vous tombez à pic pour ses dix-neuf ans. Oui, aujourd'hui 2 février 1830, nous fêtons son anniversaire. Sa mère était la fille cadette de Monsieur, belle comme le jour, c'était sa préférée. Malheureusement, elle a fait des bêtises...

NICOLETTE. — Avec qui ?

BASQUE. — Peuh ! un soldat de fortune, qui a eu la croix d'honneur à Austerlitz ! Vous voyez ça !.. Heureusement nous lui avons enlevé l'enfant. M. Marius n'a vu son père que mort, il y a quinze jours. Quand il est revenu, je lui ai cousu un bout de crêpe à sa jaquette et il s'est replongé dans ses livres. Cependant, depuis ce temps-là, il n'est plus le même.

NICOLETTE. — Et la mère ?

BASQUE. — Elle est morte à trente ans. C'était une fleur. L'autre est un chardon.

NICOLETTE. — L'autre ?

BASQUE. — Sa sœur. Mlle Gillenormand l'aînée.

VOIX DE MLLE GILLENORMAND L'AINÉE. — Nicolette !

BASQUE. — C'est elle !

NICOLETTE. — J'y vais.

BASQUE. — Encore un mot. Prenez vos distances avec Monsieur.

NICOLETTE. — M. Marius ?

BASQUE. — Non, M. Gillenormand. Il voit clair, marche droit, boit sec, mange et dort comme vous et moi ; et il ronfle. Parfaitement. Quand il parle de son frère qui est mort à soixante-dix neuf ans, il dit : « Nous l'avons perdu jeune. » Monsieur lève volontiers sa canne et bat sa fille. Il vous battra à l'occasion, ou vous mordra. Il le peut : il a ses trente-deux dents et le reste.

NICOLETTE. — Ah ?

VOIX DE Mlle GILLENORMAND. — Nicolette !

BASQUE. — Cette fois, allez-y. Mlle l'aînée appelle toujours deux fois.

(*Entre Mlle Gillenormand l'aînée.*)

Mlle GILLENORMAND. — Vous n'entendez donc pas, Nicolette ?

NICOLETTE. — Pardon, Mademoiselle.

(*A ce moment, Théodule en uniforme d'officier de lanciers passe la tête par la porte du fond.*)

THÉODULE. — Bonjour, ma tante.

Mlle GILLENORMAND. — Bonjour, Théodule. (*Aux domestiques.*) Laissez-nous.

(*Basque et Nicolette sortent. Théodule embrasse Mlle Gillenormand.*)

Tu me piques avec tes moustaches. Tu nous restes au moins toute la semaine ?

THÉODULE. — Ma tante, je repars ce soir.

Mlle GILLENORMAND. — Pas possible !

THÉODULE. — Mathématiquement.

Mlle GILLENORMAND, *lui donnant une bourse.* — Tiens, voici pour ta peine.

THÉODULE. — Vous voulez dire pour mon plaisir. (*Il l'embrasse.*)

Mlle GILLENORMAND. — Assieds-toi. Je n'ai pas dit à mon père que je t'avais chargé de cette mission.

THÉODULE. — Drôle de mission ! Vous ne m'y reprendrez plus. Je n'aime pas à suivre les gens.

Mlle GILLENORMAND. — Marius ne te connaît presque pas.

THÉODULE. — Tout de même, M. Pontmercy est mon cousin.

Mlle GILLENORMAND. — Enfin cette fillette, tu l'as vue ?

THÉODULE. — J'en ai vu une, mais cela se passe en regards échangés de loin.

Mlle GILLENORMAND. — Où l'as-tu vue ?

THÉODULE. — Au jardin du Luxembourg. Tous les jours, sur le même banc, il y a un fort bonhomme aux cheveux blancs et une jeune fille vêtue de noir.

Mlle GILLENORMAND. — Jolie ?

THÉODULE. — Je ne m'en suis pas approchée. Marius non plus d'ailleurs.

Mlle GILLENORMAND. — Alors, que fait-il ?

THÉODULE. — Il passe et repasse et la dévore des yeux.

Mlle GILLENORMAND. — C'est tout ?

THÉODULE. — C'est tout.

Mlle GILLENORMAND. — Mais ce voyage ?

THÉODULE. — Ça, c'est une autre histoire. Il a pris la diligence et il est descendu à Vernon. A peine arrivé, il a acheté quelques fleurs et il s'est rendu...

Mlle GILLENORMAND. — Où ça ?

THÉODULE. — Au cimetière. Je l'ai vu, de mes yeux vu, effeuillant son bouquet sur une fosse. La fillette était une tombe. Après son départ, je me suis approché et j'ai lu cette inscription : « Colonel Baron Montmercy ».

Mlle GILLENORMAND. — Qu'est-ce que tu as fait ?

THÉODULE. — J'ai salué et je me suis retiré.

(*Entre M. Gillenormand, brandissant la redingote de Marius et un médaillon.*)

GILLENORMAND. — Victoire ! Nous allons pénétrer le mystère ! Nous allons savoir le fin du fin ! Nous allons palper les libertinages de notre sournois ! Nous voici à même le roman ! J'ai le portrait. Il vient de rentrer. Je le guettais. Ah ! la mâtine ne le ménage pas. Il vous a un air défait ! Il est si las qu'il s'est déshabillé aussitôt pour prendre un bain ! J'en ai profité pour recueillir les glorieuses dépouilles. (*Il contemple le médaillon avec volupté et aperçoit Théodule.*) Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? Qu'est-ce que c'est que ce costume ?

Mlle GILLENORMAND. — C'est votre arrière-neveu, père, le lieutenant de lanciers.

GILLENORMAND. — Je reçois le soir. Adieu, Monsieur.

(*Théodule sort, décontenancé.*)

GILLENORMAND. — Sont-ils bêtes de porter cela tendrement sur le cœur. Pourvu qu'elle soit belle ! Les jeunes gens ont si mauvais goût aujourd'hui. (*Il tire du médaillon un papier plié.*)

Mlle GILLENORMAND. — Laissez, père... Ce sont des secrets...

GILLENORMAND. — Des secrets ! J'espère bien ! (*Eclatant de rire en découvrant dans le médaillon le papier plié.*) Un billet doux ! Parbleu ! (*Il lit.*) « Pour mon fils. L'Empereur m'a fait baron sur le champ de bataille de Waterloo. Puisque la Restauration me conteste ce titre que j'ai payé de mon sang, mon fils le prendra et le portera. Il va sans dire qu'il en sera digne... » C'est l'écriture de ce sabreur. (*Il retourne le papier et lit.*) « A Waterloo, un sergent m'a ramassé parmi les morts et m'a sauvé la vie. Cet homme s'appelle Thénardier. Je n'ai jamais pu le retrouver. Si mon fils le rencontre, il lui fera tout le bien qu'il pourra. » (*Machinalement, il secoue la redingote. D'une poche tombe un petit paquet.*) Des cartes de visite : baron Marius Pontmercy.

Mlle GILLENORMAND, *après un temps.* — Joli !...

(*Marius entre, grave et triste. Gillenormand, tenant du bout des doigts une des cartes de visite, l'interpelle.*)

GILLENORMAND, *ricanant.* — Alors ! tu es baron, à présent ! Je te fais mon compliment. Qu'est-ce que cela veut dire ?

MARIUS. — Cela veut dire que je suis le fils de mon père.

GILLENORMAND. — Ton père, c'est moi !

MARIUS. — Non ! Mon père c'était un homme humble et héroïque qui a été grand dans la plus grande histoire que les hommes aient jamais faite, qui a vécu un quart de siècle au bivouac, le jour sous la mitraille, la nuit dans la neige, dans la boue, qui a pris des drapeaux, reçu vingt blessures, qui est mort dans l'oubli et dans l'abandon et qui n'a jamais eu qu'un tort, c'est de trop aimer deux ingrats, son pays et moi.

GILLENORMAND. — Monsieur !

MARIUS. — Vous m'avez prévenu trop tard qu'il était gravement malade et vous suppliait de m'envoyer à Vernon. Je suis parti trop tard, arrivé trop tard. Je l'ai trouvé étendu à terre, sans vie. Il avait dit : « Mon fils n'arrive pas, je vais au-devant de lui » et il est tombé. Moi que vous avez détourné de lui, je l'ai vu là pour la première fois. J'ai eu honte. Je me suis enfui. Rien n'est resté de lui. Vous avez fait vendre au fripier son uniforme et son épée. Vous avez laissé les voisins piller son jardin qu'il aimait tant, lui qui vivait entre les choses innocentes qu'il faisait et les choses grandes qu'il avait faites, lui qui passait son temps à espérer un œillet et à se souvenir de Wagram !

J'ai appris bien des choses, Monsieur : j'ai su que chaque dimanche, quand ma tante me conduisait à Saint-Sulpice, mon père se cachait derrière un pilier pour apercevoir son enfant, parce que vous lui aviez interdit de me voir, sous peine de me déshériter. Et lui, ce brigand, n'est-ce pas, ce traîneur de sabre, il endurait le pire des sacrifices pour que son fils soit un jour riche et heureux. Voilà le résultat : riche, je ne veux plus l'être par vous. Heureux, je ne l'ai jamais été. Et voilà quinze jours que je suis le plus malheureux des hommes. Soyez fier de votre ouvrage !

J'ai su aussi bien des choses sur la France. J'ai lu la collection du *Moniteur*, le *Mémorial de Sainte-Hélène*, j'ai dévoré les *Bulletins de la Grande Armée*; la première fois que j'y ai vu le nom de mon père, j'ai eu la fièvre pendant deux jours. Vous avez appelé le médecin. J'ai feuilleté les états de service du jeune capitaine. Il a suivi pas à pas celui que vous appelez Buonaparte. Il l'a accompagné à l'île d'Elbe, il était aux Cent Jours. A Waterloo, chef d'escadron de cuirassiers, il est venu jeter aux pieds de Napoléon, le drapeau de Lunebourg qu'il avait payé d'un grand coup de sabre à travers le visage. Il était couvert de sang. L'Empereur lui a crié : « Pontmercy, tu es colonel, tu es baron, tu es officier de la Légion d'honneur. » Et mon père a répondu : « Sire, je vous remercie pour ma veuve. » Et voilà l'homme que vous m'avez caché et à qui vous ne me permettiez d'écrire que deux fois par an : le 1er janvier et pour la Saint-Georges, des lettres de devoir que vous rédigiez et que ma tante me dictait. Prétendrez-vous qu'il n'a jamais répondu à ces lettres ? Il est vrai que moi, je n'ai jamais fouillé dans vos poches. Voilà pourquoi une nuit, transporté par ce que me révélait l'Histoire, j'ai ouvert les fenêtres et j'ai crié : « Vive l'Empereur ! » Vous avez cru que c'était quelque ivrogne qui passait ! C'était moi, fier et heureux d'être né d'un père qui a glorieusement servi la France et la République !

GILLENORMAND, *s'étranglant.* — La République ! Petit monstre ! Abominable enfant ! Je ne sais pas ce qu'était ton père. Je ne veux pas le savoir ! Mais ce que je sais, c'est qu'il n'y a jamais eu que des misérables parmi tous ces gens-là ! Des gueux, des assassins, des bonnets rouges, des voleurs ! Je dis tous ! je dis tous, entends-tu ? Tu es baron comme ma pantoufle ! C'étaient tous des bandits qui ont servi Robespierre, tous des brigands qui ont servi Bu-o-na-par-té, tous les traîtres qui ont trahi, trahi ! trahi ! leur roi légitime ! leur pays ! tous des lâches qui se sont sauvés, oui, qui ont fui devant les Prussiens et les Anglais, à Waterloo ! Voilà ce que je sais ! Si Monsieur votre père est là-dessous, je l'ignore, j'en suis fâché, tant pis ! Votre serviteur !

MARIUS. — A bas les Bourbons ! Et ce gros cochon de Louis XVIII !

(*M. Gillenormand, tremblant, se tourne vers le portrait de Louis XVIII qui se trouve au-dessus de la cheminée et le salue profondément.*)

GILLENORMAND, *à sa sœur.* — Un baron comme Monsieur et un bourgeois comme moi ne peuvent rester sous le même toit. (*Se dressant, le bras étendu.*) Va-t'en ! (*Marius sort. A Mlle Gillenormand.*) Vous enverrez tous les six mois soixante pistoles à ce buveur de sang et vous ne m'en parlerez jamais...

RIDEAU.

Tableau IX

(*Février 1830*)

LES ETUDIANTS

Lègle, un étudiant, aborde Marius.

LÈGLE. — Monsieur Marius Pontmercy ?

MARIUS. — Pardon ?

LÈGLE. — Vous êtes M. Marius Pontmercy ?

MARIUS. — Sans doute.

LÈGLE. — Je vous cherchais.

MARIUS. — Mais, Monsieur, je ne vous connais pas.

LÈGLE. — Moi non plus, je ne vous connais pas.

MARIUS. — Monsieur...

LÈGLE. — Vous n'étiez pas, avant-hier, à l'Ecole, au cours de droit civil.

MARIUS. — Cela est possible.

LÈGLE. — Cela est certain.

MARIUS. — Vous êtes étudiant ?

LÈGLE. — Oui, Monsieur, comme vous. Je suis de Meaux, et je m'appelle Lègle.

MARIUS. — L'Aigle ! Quel beau nom !

LÈGLE. — Jeune homme, avant-hier vous ne vous êtes pas présenté à l'Ecole, j'ai voulu vous éviter d'être rayé...

MARIUS. — Monsieur...

LÈGLE. — Et je l'ai été à votre place.

MARIUS. — Je suis désespéré...

LÈGLE. — Et moi ravi. J'étais sur la pente d'être avocat. Cette rature me sauve. C'est à vous que je le dois, monsieur Pontmercy. J'entends vous faire solennellement une visite de remerciement. Où demeurez-vous ?

MARIUS. — Dans ce fiacre.

LÈGLE. — Signe d'opulence, je vous félicite. Vous avez là un loyer de neuf mille francs par an.

MARIUS. — Je suis dans ce loyer depuis deux heures, et j'aspire à en sortir.

(*Courfeyrac entre.*)

COURFEYRAC. — Monsieur, venez chez moi.

LÈGLE. — J'aurais la priorité, Courfeyrac, mais je n'ai pas de chez moi.

COURFEYRAC. — Tais-toi, Bossuet.

MARIUS. — Bossuet ! Mais il me semblait que vous vous appeliez Laigle.

LÈGLE. — De Meaux. Par métaphore, Bossuet : l'Aigle de Meaux.

COURFEYRAC. — C'est bon. Adieu. J'ai une idée pour loger Monsieur s'il n'est pas trop dégoûté.

LÈGLE. — Monsieur, mes remerciements réitérés.

COURFEYRAC. — Déjeuneras-tu chez « Rousseau » ?

LÈGLE. — Non, mais je m'y mettrai à table. (*Il sort.*)

COURFEYRAC. — Monsieur, à vrai dire, je n'ai pas de place chez moi. Mais je vais vous trouver un toit. A propos, avez-vous une opinion politique ?

MARIUS. — Pourquoi ?

COURFEYRAC. — Qu'est-ce que vous êtes ?

MARIUS. — Démocrate-bonapartiste.

COURFEYRAC. — Nuance gris de souris rassurée. Je vous présenterai à nos amis. Qu'allez-vous devenir ?

MARIUS. — Je n'en sais rien.

COURFEYRAC. — Avez-vous de l'argent ?

MARIUS. — Quinze francs.

COURFEYRAC. — Voulez-vous que je vous en prête ?

MARIUS. — Jamais.

COURFEYRAC. — Avez-vous des habits ?

MARIUS. — Voilà. (*Il désigne ceux qu'il porte.*)

COURFEYRAC. — Avez-vous des bijoux ?

MARIUS. — Une montre.

COURFEYRAC. — D'argent ?

MARIUS. — D'or. La voici.

COURFEYRAC. — Je sais un marchand d'habits qui vous prendra votre redingote.

MARIUS. — C'est bien.

COURFEYRAC. — Vous n'aurez plus qu'un pantalon, un gilet, un chapeau et un habit.

MARIUS. — Et mes bottes.

COURFEYRAC. — Je sais un horloger qui vous achètera votre montre.

MARIUS. — C'est bon.

COURFEYRAC. — Non, ce n'est pas bon. Que ferez-vous après ?

MARIUS. — Tout ce qu'il faudra. Tout l'honnête, du moins.

COURFEYRAC. — Mais encore ?

MARIUS. — J'apprendrai l'anglais et l'allemand.

COURFEYRAC. — Et en attendant ?

MARIUS. — En attendant, je mangerai mes habits et ma montre.

COURFEYRAC. — Et pas d'autre but ?

MARIUS. — Monsieur, je poursuis un triple but : épouser une femme que j'aime et dont je ne connais que le nom...

COURFEYRAC. — Me ferez-vous l'honneur de me le confier ?

MARIUS. — On l'appelle Cosette. Je ne l'ai vue qu'au jardin du Luxembourg et à l'église Saint-Jacques du Haut-Pas.

COURFEYRAC. — C'est justement là que je vais vous loger.

MARIUS. — Dans l'église ?

COURFEYRAC. — Pas loin !

MARIUS. — Elle est toujours en compagnie d'un vieux monsieur, son père sans doute, qu'on m'a dit se nommer M. Ultime Fauchelevent.

COURFEYRAC. — Joli but. Quel est le deuxième ?

MARIUS. — Etre digne du nom que mon père m'a laissé.

COURFEYRAC. — Pas d'inquiétude là-dessus. Et le troisième ?

MARIUS. — Retrouver un homme.

COURFEYRAC. — Je vois tant de monde. Dites-moi son nom.

MARIUS. — Thénardier.

COURFEYRAC. — Thénardier ? Connais pas. (*Il l'emmène.*)

RIDEAU

Tableau X

(*Février 1831*)

L'ANTRE DE THENARDIER

La scène est divisée en deux parties inégales, la plus grande à gauche représente la chambre des Thénardier (porte au fond, fenêtre à gauche, lit contre la cloison) ; la plus petite, à droite, la chambre de Marius (porte au fond, à gauche, lit à droite, table à gauche contre la cloison).

Au lever du rideau, la partie gauche est vide. A droite, Marius écrit. On frappe.

MARIUS. — Qu'est-ce que c'est ?

EPONINE *entrouvrant la porte.* — Pardon, Monsieur...

MARIUS. — Que voulez-vous, Mademoiselle ?

EPONINE. — C'est une lettre pour vous, monsieur Marius.

MARIUS, *prend la lettre et lit.* — « Mon aimable voisin, jeune homme !

« J'ai appris vos bontés pour moi, que vous avez payé mon terme il y a trois mois. Je vous bénis, jeune homme. Ma fille aînée vous dira que nous sommes sans un morceau de pain depuis deux jours, quatre personnes et mon épouse malade. Si je ne suis point déçu dans ma pensée, je crois devoir espérer que votre cœur généreux s'humanisera à cet exposé et vous subjuguera le désir de m'être propice en daignant me prodiguer un léger bienfait.

« Je suis, avec la considération distinguée qu'on doit aux bienfaiteurs de l'humanité, JONDRETTE. »

« *P. S.* — Ma fille attendra vos ordres, cher monsieur Marius. »

EPONINE. — Tiens, vous avez un miroir !

MARIUS. — J'ignorais que vous vous appeliez Jondrette.

EPONINE. — Moi aussi.

MARIUS. — Hein ?

EPONINE. — Ah ! des livres !... (*Elle en prend un.*) Je sais lire, moi. (*Lisant.*) « ... Le général Bauduin reçoit l'ordre d'enlever avec les cinq bataillons de sa brigade le château de Hougomont qui est au milieu de la plaine de Waterloo... » Ah ! Waterloo ! Je connais ça. C'est une bataille dans les temps. Mon père y était. Mon père a servi dans les armées. Nous sommes joliment bonapartistes chez nous, allez ! C'est contre les Anglais, Waterloo... Et je sais écrire aussi. (*Elle prend une plume.*) Tenez, je vais écrire un mot pour voir. (*Elle écrit en épelant.*) « Les cognes sont là. » Il n'y a pas de fautes d'orthographe. Vous pouvez regarder. Nous avons reçu de l'éducation, ma sœur et moi. Mon père tenait une grande auberge, à Montfermeil, il y a huit ans de ça. Nous n'avons pas toujours été comme nous sommes. Mais le père avait des dettes... Avant d'être ici, l'autre hiver, nous demeurions sous les arches des ponts... Bah ! (*Elle fredonne.*)

J'ai faim mon père
Pas de fricot
J'ai froid ma mère
Pas de tricot
Grelotte,
Lolotte
Sanglote
Jacquot !

Allez-vous quelquefois au spectacle, monsieur Marius ! Moi, j'y vais. J'ai un petit frère qui est ami avec des artistes et qui me donne des fois des billets. Gavroche, qu'il s'appelle. (*Un temps.*) Savez-vous, monsieur Marius, que vous êtes très joli garçon ? Vous ne faites pas attention à moi, mais je vous connais. Je vous rencontre ici dans l'escalier.

MARIUS. — Vous vous appelez Jondrette ?

EPONINE. — Moi, je m'appelle Eponine. Jondrette, c'est un nom de mon père.

MARIUS. — Qu'est-ce qu'il fait, votre père ?

EPONINE. — Depuis tout le temps que vous êtes ici, vous n'avez jamais eu envie de savoir ce que faisait votre voisin ? Eh ben ! vous n'êtes pas curieux. Moi je sais que vous êtes avocat... Tiens, je viens encore de porter une lettre. C'est celle pour le vieux qui va à la messe avec sa fille à l'église Saint-Jacques du Haut-Pas.

MARIUS. — Hein ?

EPONINE. — Vous voyez qui je veux dire ?

MARIUS. — Heu !... Mais non ! Mais pas du tout.

EPONINE. — Il nous donnera peut-être de quoi déjeuner. Savez-vous ce que cela fera si nous déjeunons aujourd'hui ? Cela fera que nous aurons eu notre déjeuner d'avant-hier, notre dîner d'avant-hier, notre déjeuner d'hier, notre dîner d'hier, tout ça en une fois, ce matin.

MARIUS. — Tenez. (*Il lui donne une pièce de cinq francs.*)

EPONINE. — Bon, il y a du soleil ! Cinque francs ! Merci, Monsieur. C'est égal, je vas voir si mon vieux arrive... (*Elle sort.*)

(*Un temps. Marius va à la porte, l'ouvre, regarde à l'extérieur, puis revient à la table. Il écoute. Il réfléchit.*)

MARIUS. — Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ? Voyons un peu.

(*Il monte sur la table et colle son oreille au mur. Tout à coup, il aperçoit un trou dans le mur. Il essaie de voir. Il voit mal. Il descend, ouvre un tiroir, prend un couteau, remonte sur la table et agrandit le trou. Il regarde. A ce moment, la porte de la pièce à gauche s'ouvre, et Thénardier paraît, suivi de la Thénardier et d'Azelma qui va tout de suite s'asseoir dans un coin.*)

THÉNARDIER. — Canaille ! Canaille ! Dire qu'il n'y a pas d'égalité, même quand on est mort ! Voyez un peu le Père-Lachaise ! Les grands, ceux qui sont riches, sont en haut, dans l'allée des acacias qui est pavée. Ils peuvent y arriver en voiture. Les petits, les pauvres, les malheureux, quoi ! on les met dans le bas où il y a de la boue jusqu'aux genoux. On ne peut pas aller les voir sans enfoncer dans la terre... Oh ! je mangerais le monde !

LA THÉNARDIER. — Petit ami, calme-toi.

THÉNARDIER. — A bas ! Canaille ! Canaille ! Tout est canaille !

LA THÉNARDIER. — Ne te fais pas de mal, chéri.

(*Eponine entre en coup de vent, essoufflée, mais joyeuse.*)

EPONINE. — Il vient !

THÉNARDIER. — Qui ?

EPONINE. — Le monsieur !

THÉNARDIER. — Le philanthrope ?

EPONINE. — Oui.

THÉNARDIER. — De l'église Saint-Jacques ?

EPONINE. — Oui.

THÉNARDIER. — Le vieux ?

EPONINE. — Oui.

THÉNARDIER. — Tu es sûre ?

EPONINE. — Je viens de le voir.

THÉNARDIER. — Là, vrai, il vient ?

EPONINE. — Il vient en fiacre !

THÉNARDIER. — En fiacre ! C'est Rothschild ! Ma femme ! tu entends ! Voilà le philanthrope ! Eteins le feu.

(*La Thénardier ne bouge pas. Thénardier jette un broc d'eau sur les braises. A Eponine.*)

Toi ! dépaille la chaise.

(*Eponine ne bouge pas. Il empoigne la chaise et d'un coup de talon en fait une chaise dépaillée. Sa jambe passe au travers.*)

Il neige toujours ?

EPONINE. — De plus en plus.

THÉNARDIER, *à Azelma.* — Viens ici, fainéante ! Tu ne feras donc jamais rien ! Casse un carreau ! (*Elle ne comprend pas.*) Casse un carreau ! (*Elle hésite.*) M'entends-tu, je te dis de casser un carreau !

(*Azelma casse le carreau.*)

Bien.

LA THÉNARDIER. — Chéri, qu'est-ce que tu veux faire ?

THÉNARDIER. — Mets-toi au lit.

(*Azelma sanglote dans son coin.*)

Qu'est-ce que c'est ?

LA THÉNARDIER, *criant.* — Tu vois bien ! Ces bêtises que tu fais ! En cassant un carreau, elle s'est coupée !

THÉNARDIER. — Tant mieux ! C'était prévu.

LA THÉNARDIER. — Comment, tant mieux ?

THÉNARDIER. — Paix ! Je supprime la liberté de la presse. (*Il déchire sa chemise.*) Et la chemise aussi. Tout cela a bon air. Maintenant, nous pouvons recevoir le philanthrope !

EPONINE. — Tâte comme j'ai froid.

THÉNARDIER. — Bah ! J'ai bien plus froid que cela.

LA THÉNARDIER. — Tu as toujours tout mieux que les autres, toi ! Même le mal.

THÉNARDIER. — Assez !

LA THÉNARDIER, *à Azelma.* — Mon trésor, je t'en prie, ce ne sera rien, ne pleure pas, tu vas fâcher ton père.

THÉNARDIER. — Non, au contraire ! sanglote ! sanglote ! Cela fait bien. (*A Eponine.*) Ah çà, mais... il n'arrive pas ! Qu'est-ce qu'il fait donc, ton mufle de monsieur bienfaisant ? Gageons que cette vieille bête...

(*On frappe à la porte. Thénardier court ouvrir... et change de ton.*)

Entrez, Monsieur ! Daignez entrer, mon respectable bienfaiteur, ainsi que votre charmante demoiselle.

(*Jean Valjean et Cosette entrent. Marius sursaute et dit d'une voix étouffée.*)

MARIUS. — Cosette !... (*Puis il regarde à nouveau par le trou.*)

JEAN VALJEAN. — Monsieur, vous trouverez dans ce paquet des hardes neuves, des bas et des couvertures de laine.

THÉNARDIER. — Notre angélique bienfaiteur nous comble. (*Puis bas, à Eponine.*) Des nippes ! Pas d'argent. Tous les mêmes ! A propos, comment la lettre à cette vieille ganache était-elle signée ?

EPONINE. — Fabantou.

THÉNARDIER. — L'artiste dramatique, bon !

JEAN VALJEAN. — Je vois que vous êtes bien à plaindre, Monsieur...

THÉNARDIER. — Fabantou.

(*Marius sursaute.*)

JEAN VALJEAN. — Monsieur Fabantou, oui, c'est cela, je me rappelle.

THÉNARDIER. — Artiste dramatique, Monsieur, et qui a eu des succès. Elève de Talma, Monsieur ! Je suis élève de Talma. La fortune m'a souri, jadis. Hélas ! maintenant, c'est le tour du malheur. Voyez, mon bienfaiteur, pas de pain, pas de feu. Mes pauvres mômes n'ont pas de feu. Mon unique chaise dépaillée ! Un carreau cassé ! par le temps qu'il fait ! Mon épouse au lit ! malade !

JEAN VALJEAN. — Pauvre femme.

THÉNARDIER. — Mon enfant blessée. (*Comme Azelma ne pleure plus, il la pince brutalement.*) Pleure donc ! braille donc !

(*Azelma jette des hauts cris.*)

COSETTE. — Pauvre chère enfant !

THÉNARDIER. — Voyez, ma belle demoiselle, son poignet ensanglanté ! C'est un accident qui est arrivé en travaillant sous une mécanique pour gagner six sous par jour. On sera peut-être obligé de lui couper le bras !

JEAN VALJEAN, *alarmé.* — Vraiment ?

THÉNARDIER. — Hélas ! oui, mon bienfaiteur ! (*Bas à la Thénardier, très vite.*) Regarde donc cet homme-là ! (*Il revient à Jean Valjean.*) Voyez, Monsieur ! Je n'ai, moi, pour tout vêtement qu'une chemise de ma femme ! et toute déchirée ! Au cœur de l'hiver, je ne puis sortir faute d'un habit. Et pas un sou dans la maison ! Ma femme malade, pas un sou ! Ma fille dangereusement blessée, pas un sou ! Mon épouse a des étouffements. C'est son âge. Et puis le système nerveux s'en est mêlé. Il lui faudrait des secours, et à ma fille aussi ! Mais le médecin ! mais le pharmacien ! comment payer ? Pas un liard ! Je m'agenouillerais devant un décime, Monsieur ! Voilà où les arts en sont réduits ! Et savez-vous, ma charmante demoiselle, et vous, mon généreux protecteur, savez-vous, vous qui respirez la vertu et la bonté et qui parfumez cette église où ma pauvre fille, en venant faire sa prière, vous aperçoit tous les jours ?... Car j'élève mes filles dans la religion, Monsieur. Je n'ai pas voulu qu'elles prissent le théâtre. Ah ! les drôlesses ! Que je les voie broncher ! Demandez-leur. Il faut que ça marche droit. Elles ont un père. Ce ne sont pas de ces malheureuses qui commencent par n'avoir pas de famille et qui finissent par épouser le public. Crebleu ! Pas de ça dans la famille Fabantou ! J'entends les éduquer vertueusement, et que ça soit honnête et que ça soit gentil, et que ça croie en Dieu ! sacré nom ! Eh bien, Monsieur, mon digne Monsieur, savez-vous ce qui va se passer demain ? Demain, c'est le 4 février, le jour fatal, le dernier délai que m'a donné mon propriétaire ; si ce soir je ne l'ai pas payé, demain ma fille aînée, moi, mon épouse, avec sa fièvre, mon enfant, avec sa blessure, nous serons tous quatre chassés d'ici et jetés dehors, dans la rue, sur le boulevard, sans abri, sous la pluie, sous la

neige. Voilà, Monsieur. Je dois quatre termes, une année ! C'est-à-dire soixante francs !...

(*Jean Valjean tire de sa poche une pièce de cinq francs et la pose sur la table.*)

THÉNARDIER, *bas à la Thénardier.* — Que veut-il que je fasse avec ses cent sous ? Cela ne me paie pas ma chaise et mon carreau ! Faites donc des frais !

(*Jean Valjean a ôté son manteau et le dépose sur la chaise.*)

JEAN VALJEAN. — Monsieur Fabantou, je n'ai plus que ces cinq francs sur moi, mais je vais reconduire ma fille à la maison et je reviendrai ce soir ; n'est-ce pas ce soir que vous devez payer ?

THÉNARDIER. — Oui, mon respectable Monsieur. A huit heures je dois être chez mon propriétaire.

JEAN VALJEAN. — Je serai ici à six heures et je vous apporterai les soixante francs.

THÉNARDIER, *éperdu.* — Mon bienfaiteur ! (*Bas à la Thénardier.*) Regarde-le bien, ma femme !

JEAN VALJEAN, *gagnant la porte.* — A ce soir, mes amis.

THÉNARDIER. — Six heures ?

JEAN VALJEAN. — Six heures précises.

EPONINE. — Monsieur, vous oubliez votre manteau. (*Thénardier la foudroie du regard.*)

JEAN VALJEAN. — Je ne l'oublie pas, je le laisse.

THÉNARDIER. — O mon protecteur ! Je fonds en larmes !

(*Jean Valjean sort.*)

THÉNARDIER, *après avoir refermé la porte.* — Eh bien, l'as-tu reconnu ?

LA THÉNARDIER. — Non.

THÉNARDIER. — Ma femme, c'est le vieux cousu d'or qui a enlevé la petite.

LA THÉNARDIER. — Quoi, vraiment ? Tu es sûr ?

THÉNARDIER. — Sûr ! Il y a huit ans ! Mais je l'ai reconnu tout de suite ! Quoi, cela ne t'a pas sauté aux yeux ?

LA THÉNARDIER. — Non.

THÉNARDIER. — Je t'ai pourtant dit : fais attention. Et veux-tu que je te dise une chose ? La demoiselle...

LA THÉNARDIER. — Eh bien, quoi, la demoiselle ?

THÉNARDIER. — C'est elle !

LA THÉNARDIER. — Ça ?

THÉNARDIER. — Ça !

LA THÉNARDIER. — Quoi ! cette horrible belle demoiselle qui regardait mes filles d'un air de pitié, ce serait cette gueuse ! Oh ! je voudrais lui crever le ventre à coups de sabot !

THÉNARDIER. — Et veux-tu que je te dise encore une chose

LA THÉNARDIER. — Quoi ?

THÉNARDIER. — C'est que ma fortune est faite.

LA THÉNARDIER. — Hein ?

THÉNARDIER. — Tout est arrangé. Je verrai des gens pour ça, les gens qu'il faut. Il viendra ce soir à six heures. Il n'y a personne dans la maison. Le voisin ne rentre jamais avant onze heures. Les petites feront le guet. Tu nous aideras. Il s'exécutera.

LA THÉNARDIER. — Et s'il ne s'exécute pas ?

THÉNARDIER. — Nous l'exécuterons.

RIDEAU

Tableau XI

(*Février 1831*)

BUREAU DU COMMISSAIRE DE POLICE

LE COMMISSAIRE. — Quel obstiné vous faites, Javert ! Jean Valjean, Madeleine et Cie sont morts. Croyez-moi, classez l'affaire.

JAVERT. — Monsieur le Commissaire, la mort de Jean Valjean est supposée, mais non prouvée. En 1822, ou 23, il arriva une note de la police. Une petite fille de huit ans, que sa mère avait confiée à un aubergiste du pays, avait été volée par un inconnu ; cette petite fille répondait au nom de Cosette. Cela se passait à Montfermeil. Je m'y suis rendu : chou blanc ! L'aubergiste, un certain Thénardier, que j'ai retrouvé par la suite, n'a rien voulu dire.

Une autre fois, on me signale un mendiant d'une espèce particulière : on l'avait surnommé à Saint-Médard le mendiant qui fait l'aumône. Il vivait avec une petite fille d'une dizaine d'années et ne sortait presque jamais. Je le guette, j'attends, il se méfie et déménage. Je le suis, il file avec la gosse, et au moment où il allait traverser la Seine, je reconnais mon Jean Valjean. Je reprends ma poursuite et fais chercher du renfort. Je crois le coincer dans un cul-de-sac. J'arrive avec la troupe. Plus personne. Les deux oiseaux s'étaient envolés.

LE COMMISSAIRE. — Sur quoi donnaient les murs du cul-de-sac ?

JAVERT. — D'un côté sur une maison habitée, de l'autre sur le couvent du Petit-Picpus.

LE COMMISSAIRE. — Et vous n'avez pas enquêté dans le couvent ?

JAVERT. — Si, bien sûr. Il n'y avait là qu'un seul homme : un vieux jardinier, nommé Fauchelevent. Et, voyez comme le monde est petit, c'est notre Jean Valjean qui l'avait fait placer là après lui avoir sauvé la vie.

LE COMMISSAIRE. — Et, à part cela, rien ?

JAVERT. — Rien. Ah ! si encore, une chose. Récemment, j'ai appris qu'une des élèves du couvent, Mlle Euphrasie Fauchelevent, avait quitté la maison et qu'un grand fort bonhomme l'avait accompagnée. Or le père Fauchelevent était petit et n'avait pas d'enfant. De plus, la fille de cette Fantine qu'on appelait Cosette se prénommait en réalité Euphrasie. C'est l'étrangeté du prénom précisément qui m'avait frappé. Si cette Euphrasie est la Cosette de Montfermeil, le grand bonhomme est Jean Valjean. Et, si c'est Jean Valjean, il faut que je lui mette la main dessus.

LE COMMISSAIRE, *troublé.* — Evidemment... Evidemment...

JAVERT. — Un dernier fait, et d'importance. Il a été prouvé que Jean Valjean, après m'avoir échappé, a eu le temps de retirer de la banque Laffitte une somme de six cent mille francs.

LE COMMISSAIRE. — Au fond, vous avez peut-être raison. En tout cas vous ne risquez rien en cherchant.

JAVERT. — C'est ce que je me dis tous les jours.

LE COMMISSAIRE. — Nous en reparlerons. A tout à l'heure, Javert. (*Il sort.*)

(*Un temps. Entre Marius.*)

MARIUS. — Pardon !

JAVERT. — Que voulez-vous ?

MARIUS. — M. le commissaire de police ?

JAVERT. — Il est absent, je le remplace.

MARIUS. — C'est pour une affaire très secrète.

JAVERT. — Alors parlez.

MARIUS. — Et très pressée.

JAVERT. — Alors, parlez vite.

MARIUS. — Permettez-moi d'abord de me présenter : Marius Pontmercy, avocat.

JAVERT. — Après ?

MARIUS. — Un homme que je ne connais que de vue doit être attiré ce soir dans un guet-apens. J'habite la chambre à côté du repaire, j'ai tout entendu à travers la cloison. Le scélérat qui a imaginé le piège est un nommé Jondrette. Il aura des complices, probablement des rôdeurs de barrière. Il n'y a aucun moyen de prévenir l'homme menacé, attendu que je ne sais même pas son nom. Tout cela doit s'exécuter à six heures du soir au point le plus désert du boulevard de l'Hôpital, dans la maison du numéro 50-52.

JAVERT. — C'est donc dans la chambre au fond du corridor ?

MARIUS. — Précisément. Est-ce que vous connaissez cette maison ?

JAVERT. — Apparemment. (*Un temps.*) Impossible de nous cacher dans l'intérieur sans que les artistes s'en aperçoivent. Alors, ils en seraient quittes pour décommander le vaudeville. Ils sont si modestes ! Le public les gêne. Pas de ça, pas de ça. Je veux les entendre chanter et les faire danser. (*Fixant Marius.*) Avez-vous peur ?

MARIUS. — De qui ?

JAVERT. — De ces hommes ?

MARIUS, *rudement.* — Pas plus que de vous.

JAVERT. — Les locataires de cette maison-là ont des passe-partout pour rentrer la nuit chez eux. Vous avez le vôtre sur vous ?

MARIUS. — Oui.

JAVERT. — Donnez-le-moi.

MARIUS. — Si vous m'en croyez, vous viendrez en force.

JAVERT, *tirant de ses immenses poches deux pistolets d'acier.* — Prenez ceci. Rentrez chez vous. Cachez-vous dans votre chambre. Qu'on vous croie sorti. Laissez aller un peu. Quand vous jugerez la chose à point, vous tirerez un coup de pistolet en l'air. Pas trop tôt. Surtout pas trop tôt. Attendez qu'il y ait « commencement d'exécution », vous êtes avocat, vous savez ce que c'est.

MARIUS. — Soyez tranquille. (*Il va pour sortir.*)

JAVERT. — Adieu ! Si vous aviez besoin de moi d'ici là, venez ou envoyez ici. Vous feriez demander l'inspecteur Javert.

RIDEAU.

Tableau XII

(*Février* 1831, *le même soir*)

MEME DECOR QU'AU TABLEAU XI, L'ANTRE DE THENARDIER

Au lever du rideau, Marius est debout sur sa table, l'œil collé à la cloison. Les Thénardier et leurs filles achèvent leurs préparatifs.

THÉNARDIER. — Tu n'oublieras rien de ce que je t'ai dit ?

LA THÉNARDIER. — Sois tranquille.

THÉNARDIER. — La souricière est ouverte, les chats sont là. Mets ça dans le feu. (*Il lui tend un outil.*) As-tu suifé les gonds de la porte pour qu'ils ne fassent pas de bruit ?

LA THÉNARDIER. — Oui.

THÉNARDIER. — Quelle heure est-il ?

LA THÉNARDIER. — Six heures bientôt.

THÉNARDIER. — Diable ! Il faut que les petites aillent faire le guet. Es-tu sûre qu'il n'y a personne chez le voisin ?

LA THÉNARDIER. — Il n'est pas rentré de la journée.

THÉNARDIER. — Qu'est-ce que c'est que ce M. Marius ? Un avocat ! Il paraît qu'il s'est fait pauvre par amour. Un imbécile... C'est égal, il n'y a pas de mal à aller voir chez lui s'il y est. (*A Eponine.*) Prends la chandelle et vas-y.

(*Pendant qu'Eponine prend la chandelle, Marius descend silencieusement de la table et se blottit par terre sous son lit.*)

EPONINE, *en coulisse.* — P'pa ! Il est sorti, la clef est à sa porte.

THÉNARDIER. — Entre tout de même.

(*Eponine entre et tout de suite se mire dans la glace.*)

EPONINE, *fredonnant* :

Vous me quittez pour aller à la gloire,
Mon triste cœur suivra partout vos pas.

THÉNARDIER. — Eh bien, qu'est-ce que tu fais ?

EPONINE, *sortant de chez Marius.* — Voilà ! Voilà !

(*Elle fredonne et rentre chez les Thénardier. Marius reprend sa place sur la table.*)

THÉNARDIER, *à ses filles.* — Et, maintenant, allez faire le guet, ne perdez pas de vue une minute la porte de la maison.

EPONINE. — Faire faction nu-pieds dans la neige !

THÉNARDIER. — Demain vous aurez des bottines de soie couleur scarabée ! Allez !

(*Elles sortent.*)

LA THÉNARDIER. — Et Gavroche ?

THÉNARDIER. — Gavroche ! Laisse Gavroche tranquille. Il est bien où il est.

LA THÉNARDIER. — C'est ton fils tout de même.

THÉNARDIER. — Et après ? (*Un temps.*) Sais-tu ? Il faudrait ici deux chaises.

LA THÉNARDIER. — Pourquoi ?

THÉNARDIER. — Pour s'asseoir.

LA THÉNARDIER. — Je vais t'aller chercher celles du voisin. (*Elle va sortir.*)

THÉNARDIER. — Prends la chandelle.

LA THÉNARDIER. — Non, ça m'embarrasserait.

(*Elle sort si rapidement que Marius n'a pas le temps de descendre de sa table. Retenant son souffle, il se colle à la cloison. La Thénardier entre chez lui, prend une chaise sans le voir, sort et rentre chez elle. Thénardier met en place les chaises.*)

THÉNARDIER. — Maintenant, descends, et, quand le monsieur sera monté, renvoie le fiacre.

LA THÉNARDIER. — En le payant ?

THÉNARDIER, *lui donnant une pièce.* — Comme tout le monde. C'est avec son argent.

(*La Thénardier sort. Un temps. Thénardier inspecte les lieux. Marius sort un de ses pistolets et l'arme.*)

THÉNARDIER, *tressaillant.* — Qui est là ? (*Un temps.*) Suis-je bête ! C'est la cloison qui craque. (*Marius garde le pistolet à la main. On frappe à la porte.*) Entrez.

(*Jean Valjean paraît.*)

THÉNARDIER. — Entrez, mon bienfaiteur.

JEAN VALJEAN. — Monsieur Fabantou, voici pour votre loyer et vos premiers besoins. Nous verrons ensuite. (*Il dépose quatre louis sur la table.*)

THÉNARDIER. — Dieu vous le rende, mon généreux bienfaiteur.

JEAN VALJEAN. — Comment va la petite blessée ?

THÉNARDIER. — Mal. Sa sœur l'a menée à l'hôpital.

JEAN VALJEAN, *avisant la Thénardier qui vient de rentrer et garde la porte.* — Mme Fabantou me paraît mieux portante ?

THÉNARDIER. — Elle est mourante. Mais que voulez-vous, Monsieur ? Elle a tant de courage, cette femme-là ! Ce n'est pas une femme, c'est un bœuf.

LA THÉNARDIER. — Tu es toujours trop bon pour moi, monsieur Jondrette !

JEAN VALJEAN. — Jondrette ? Je croyais que vous vous appeliez Fabantou ?

THÉNARDIER. — Fabantou dit Jondrette. Sobriquet d'artiste !

(*A ce moment entre silencieusement un homme dont le visage est barbouillé de noir ; instinctivement, Jean Valjean se retourne.*)

JEAN VALJEAN. — Qu'est-ce que c'est que cet homme ?

THÉNARDIER. — C'est un voisin. Ne faites pas attention. Ah ! mon bienfaiteur, quelle chute ! Quelle dégradation quand on a été ce que nous étions. Hélas ! Il ne nous reste rien de notre temps de prospérité ! Rien qu'une seule chose, un tableau auquel je tiens, mais dont je me déferais pourtant, car il faut vivre !

(*Un second homme également barbouillé de noir est entré sans bruit.*)

Ne prenez pas garde. Ce sont des gens de la maison. Je disais donc qu'il me restait un tableau, un tableau précieux... Tenez, Monsieur, voyez. (*Il montre l'enseigne de Montfermeil.*)

JEAN VALJEAN. — Qu'est-ce que c'est que cela ?

THÉNARDIER. — Une peinture de maître, un tableau d'un grand prix, mon bienfaiteur ! J'y tiens comme je tiens à mes deux filles, il me rappelle des souvenirs ! Mais, je vous l'ai dit et je ne m'en dédis pas, je suis si malheureux que je m'en déferais...

(*Deux autres hommes barbouillés de noir entrent.*)

... C'est des amis. Ça voisine. C'est barbouillé parce que ça travaille dans le charbon. Ce sont des fumistes. Ne vous en occupez pas, mon bienfaiteur. Mais achetez-moi mon tableau. Ayez pitié de ma misère. Si vous ne m'achetez pas mon tableau, mon cher bienfaiteur, je suis sans ressources, je n'ai plus qu'à me jeter à même la rivière. J'ai descendu l'autre jour trois marches pour cela, du côté du pont d'Austerlitz. Je ne vous le vendrais pas cher. Combien l'estimez-vous ?

JEAN VALJEAN. — Mais... c'est quelque enseigne de cabaret. Cela vaut bien trois francs.

THÉNARDIER. — Je me contenterais de mille écus.

(*Jean Valjean se lève brusquement et s'adosse à la fenêtre. A ce moment deux autres hommes masqués de noir entrent... Thénardier se redresse et d'une voix tonnante.*)

Il ne s'agit pas de tout cela ! Me reconnaissez-vous ?

JEAN VALJEAN. — Non.

THÉNARDIER. — Je ne m'appelle pas Fabantou, je ne m'appelle pas Jondrette, je me nomme Thénardier ! Je suis l'aubergiste de Montfermeil ! Entendez-vous bien ? Thénardier ! Maintenant, me reconnaissez-vous ?

JEAN VALJEAN. — Pas davantage.

(*Marius qui allait tirer un coup de pistolet s'arrête en entendant le nom de Thénardier.*)

MARIUS. — Thénardier !

THÉNARDIER. — Ah ! je vous retrouve enfin, monsieur le philanthrope ! Monsieur le millionnaire râpé ! Monsieur le donneur de poupées ! Ah ! vous ne me reconnaissez pas ! Non, ce n'est pas vous qui êtes venu à Montfermeil, à mon auberge, il y a dix ans, la nuit de Noël 1823 ? Ce n'est pas vous qui avez emmené de chez moi l'enfant de Fantine ? L'Alouette ?

JEAN VALJEAN. — Je ne sais pas ce que vous voulez dire. Je suis un homme très pauvre, et rien moins qu'un millionnaire. Je ne vous connais pas. Vous me prenez pour un autre.

THÉNARDIER. — Vous pataugez, mon vieux ! Ah ! vous ne vous souvenez pas ? Vous ne voyez pas qui je suis !

JEAN VALJEAN. — Pardon, Monsieur, je vois que vous êtes un bandit.

(*La Thénardier fait un mouvement vers Jean Valjean.*)

THÉNARDIER. — Ne bouge pas, toi ! (*A Jean Valjean.*) Monsieur le millionnaire ! sachez ceci : j'ai été un homme établi, j'ai été patenté, j'ai été électeur, je suis un bourgeois, moi ! Et vous n'en êtes peut-être pas un, vous ! Je ne suis pas un homme dont on ne sait point le nom et qui vient enlever les enfants dans les maisons ! Je suis un ancien soldat français. Je devrais être décoré ! J'étais à Waterloo, moi ! et j'ai sauvé dans la bataille un général appelé le comte de Pontmercy. Je suis un soldat de Waterloo, mille noms de noms ! Et maintenant que j'ai eu la bonté de vous dire tout ça, finissons, il me faut de l'argent, il me faut beaucoup d'argent, il me faut énormément d'argent, ou je vous extermine, tonnerre de bon Dieu ! (*Changeant de ton.*) Qu'as-tu à dire avant qu'on te mette en brindesingue ?

(*Brusquement Jean Valjean ouvre la fenêtre et enjambe l'appui. Tous se ruent sur lui. Lutte épique.*)

MARIUS, *prêt à tirer.* — Mon père, pardonne-moi !

THÉNARDIER. — Ne lui faites pas de mal ! (*A la Thénardier.*) Toi, ne t'en mêle pas. Tu vas déchirer ton châle.

(*La lutte continue, muette, ils finissent par maîtriser Jean Valjean. Ils le ligotent au pied du lit.*)

Fouillez-le ! (*Ils le fouillent.*) Quoi ? Pas de portefeuille ?

PREMIER FUMISTE. — Ni de montre.

DEUXIÈME FUMISTE. — C'est égal ! C'est un vieux rude.

THÉNARDIER, *au deuxième fumiste.* — Babet, pourquoi en as-tu amené tant ? C'était inutile.

DEUXIÈME FUMISTE. — La saison est mauvaise. Il ne se fait pas d'affaires. Ils ont tous voulu en être.

THÉNARDIER. — Eloignez-vous un peu et laissez-moi causer avec Monsieur. (*A Jean Valjean.*) Monsieur, vous avez eu tort de vouloir sauter par la

fenêtre. Vous auriez pu vous casser une jambe. Maintenant, si vous le permettez, nous allons causer tranquillement. Il faut d'abord que je vous communique une remarque que j'ai faite, c'est que vous n'avez pas encore poussé le moindre cri. Mon Dieu ! vous auriez un peu crié au voleur que je ne l'aurais pas trouvé inconvenant. Il est tout simple qu'on fasse un peu de vacarme quand on se trouve avec des personnes qui ne vous inspirent pas suffisamment de confiance. Enfin, vous n'avez pas crié. Je vous en fais mon compliment et vais vous dire ce que j'en conclus : mon cher Monsieur, quand on crie, qui est-ce qui vient ? La police. Et après la police ? La justice. Vous n'avez pas crié, c'est que vous avez intérêt à cacher quelque chose. De notre côté, nous avons le même intérêt. Donc, nous pouvons nous entendre. Je ne veux pas vous ruiner. Il me faut simplement deux cent mille francs. Un homme bienfaisant comme vous peut bien donner deux cent mille francs à un père de famille qui n'est pas heureux. Vous me direz : je n'ai pas deux cent mille francs sur moi. Je n'exige pas cela. Ayez seulement la bonté d'écrire ce que je vais vous dicter. Je vous préviens que je n'admettrais pas que vous ne sachiez pas écrire. (*Un temps.*) Ecrivez.

JEAN VALJEAN. — Comment voulez-vous que j'écrive ; je suis attaché.

THÉNARDIER. — C'est vrai. Pardon. (*A un fumiste.*) Déliez le bras droit de Monsieur. Je dicte : « Ma fille... J'ai absolument besoin de toi. La personne qui te remettra ce billet est chargée de t'amener près de moi. Je t'attends. Viens avec confiance... » A présent, signez. Comment vous appelez-vous ?

JEAN VALJEAN. — Urbain Fabre.

(*Thénardier fouille Jean Valjean et lui prend son mouchoir.*)

THÉNARDIER. — U. F. C'est cela. Urbain Fabre. Eh bien ! signez : U. F. (*Jean Valjean signe.*) L'adresse, maintenant.

(*Jean Valjean, au moment d'écrire l'adresse, ayant rompu ses liens sans bruit, se dégage brusquement.*)

JEAN VALJEAN. — Vous êtes des malheureux, mais ma vie ne vaut pas la peine d'être tant défendue. Quant à vous imaginer que vous me feriez écrire ce que je ne veux pas écrire, que vous me feriez dire ce que je ne veux pas dire... (*Prenant dans le poêle le ciseau chauffé à blanc.*) Même avec ça ! (*Il pose le ciseau sur son bras gauche.*) Tenez ! (*Tous reculent. Il jette le ciseau.*) Misérables, n'ayez pas plus peur de moi que je n'ai peur de vous ! Faites de moi ce que vous voudrez.

THÉNARDIER. — Empoignez-le ! (*Ils se jettent sur lui.*) Il n'y a plus qu'une chose à faire !

LA THÉNARDIER. — L'escarper.

THÉNARDIER. — C'est cela.

(*Lutte. Les Thénardier, aidés des hommes à la face noircie, cherchent à maîtriser Jean Valjean. Marius, égaré, va presser la gâchette de son pistolet quand ses yeux tombent brusquement sur le papier écrit par Eponine : « Les cognes sont là. » Dans un éclair, il s'en saisit, en fait une boule et la projette chez les Thénardier par l'orifice qui lui servait pour voir.*)

LA THÉNARDIER, *apercevant le papier.* — Quelque chose qui tombe !

THÉNARDIER. — Qu'est-ce que c'est ? (*Il déplie le papier et lit.*) « Les cognes sont là ! » Par où cela est-il venu ?

LA THÉNARDIER. — Pardié ! Par où veux-tu que cela soit entré ? Par la fenêtre.

DEUXIÈME FUMISTE. — Je l'ai vu passer.

THÉNARDIER. — C'est l'écriture d'Eponine! Diable! Vite! l'échelle! Laissons le lard dans la souricière et fichons le camp !

LA THÉNARDIER. — Sans couper le cou à l'homme ?

THÉNARDIER. — Nous n'avons pas le temps.

PREMIER FUMISTE. — Par où ?

THÉNARDIER. — Par la fenêtre. Puisque Ponine a jeté ce papier par la fenêtre, c'est que la maison n'est pas cernée de ce côté-là. Viens, la bourgeoise.

PREMIER FUMISTE, *le saisissant au collet.* — Non pas, dis donc, vieux farceur ! Après nous !

TOUS. — Après nous !

THÉNARDIER. — Vous êtes des enfants, nous perdons du temps, les cognes sont sur nos talons.

DEUXIÈME FUMISTE. — Eh bien ! Tirons au sort à qui passera le premier.

THÉNARDIER. — Etes-vous fous ? Tirer au sort ! Au doigt mouillé, n'est-ce pas ? A la courte paille ! Ecrire nos noms ! Les mettre dans un bonnet !...

(*Javert entre, très calme, le chapeau à la main.*)

JAVERT. — Voulez-vous mon chapeau ? (*Un temps. Il se couvre.*) Vous êtes sept, nous sommes quinze. Ne nous colletons pas comme des Auvergnats. Soyons gentils.

PREMIER FUMISTE, *bas à Thénardier.* — C'est Javert. J'ose pas tirer sur cet homme-là. Oses-tu, toi ?

THÉNARDIER. — Parbleu !

PREMIER FUMISTE. — Eh bien ! tire.

(*Thénardier prend le pistolet et ajuste Javert.*)

JAVERT. — Ne tire pas, va ! Ton coup va rater.

(*Thénardier presse la détente. Le coup rate.*)

Quand je te le disais !

THÉNARDIER. — Tu es l'empereur des diables. Je me rends.

JAVERT, *aux bandits.* — Et vous ?

LES FUMISTES. — Nous aussi.

JAVERT, *à ses agents, en coulisse.* — Entrez maintenant ! (*Les agents entrent.*) Les poucettes à tous.

(*En un instant tous ont les menottes.*)

LA THÉNARDIER. — Les lâches !... Mes filles !

JAVERT. — Elles sont à l'ombre. Déliez Monsieur et que personne ne sorte ! (*Aux fumistes.*) Gardez vos masques. (*Il les passe en revue.*) Bonjour, Bigrenaille. Bonjour, Brujon. Bonjour, Deux-Milliards. Bonjour Gueulemer. Bonjour, Babet. Salut, Claquesous. (*A Thénardier.*) Je t'avais pourtant dit de te tenir tranquille. Faites approcher ce monsieur que ces messieurs avaient attaché.

(*Jean Valjean a disparu, les agents regardent autour d'eux.*)

Eh bien, où est-il donc ?

(*Les agents ahuris se regardent.*)

Dommage ! Ce devait être le meilleur !... On devrait toujours commencer par arrêter les victimes !

RIDEAU

DEUXIÈME PARTIE

Tableau XIII

(*3 juin 1832*)

LE CLUB DE L'A. B. C.

Une lampe-suspension dont la lueur est rabattue sur une table autour de laquelle plusieurs étudiants fument des pipes. Brouillard de tabac assez épais pour qu'on ne distingue rien des murs à demi obscurs. Enjolras, Combeferre, Feuilly l'ouvrier, Prouvaire, Lègle, Grantaire, Bahorel, Joly.

ENJOLAS. — Il y a une nuance, Combeferre ! La liberté, moi, je la veux. Toi, tu la souhaites.

LÈGLE. — Pourvu que, dans ton programme, on ne guillotine pas les poètes comme en 93, je trouve qu'on n'a pas trop d'un logicien et d'un philosophe pour mener à bien une révolution.

COMBEFERRE. — Entre la logique de la Révolution et sa philosophie, il y a cette différence que sa logique peut conduire à la guerre, tandis que sa philosophie ne peut conduire qu'à la paix. Révolution, oui, mais civilisation. Progrès !

LÈGLE, *à Combeferre.* — La Révolution est plus respirable avec toi qu'avec Enjolras.

ENJOLRAS. — Crois-tu que la clarté puisse se faire sans qu'on allume le feu ?

COMBEFERRE. — Un incendie peut faire une aurore, mais pourquoi ne pas attendre le lever du jour ?

ENJOLRAS. — A condition que le jour se lève. A nous de le faire se lever.

COMBEFERRE. — Je ne veux pas d'une clarté troublée par de la fumée ni d'un progrès acheté par de la violence. Sans parler du danger de précipiter d'un seul coup un peuple dans la vérité.

ENJOLRAS. — Tu veux t'en tenir à la halte ?

COMBEFERRE. — La halte ?

ENJOLRAS. — Oui : la halte. La Révolution de 1830 s'est arrêtée à mi-côte. Pourquoi ? Qui arrête les révolutions à mi-côte ? La bourgeoisie. Pourquoi ? Parce que la bourgeoisie, c'est l'appétit arrivé à satisfaction. On a voulu faire de la bourgeoisie une classe. La bourgeoisie n'est pas une classe, c'est simplement la portion contentée du peuple. Le bourgeois, c'est l'homme qui a maintenant le temps de s'asseoir : une chaise n'est pas une caste. Et la bourgeoisie a trouvé le bonhomme qui représente la halte : Louis-Philippe. Elle en a fait un demi-roi qui occupe un demi-trône. Eh bien, la halte a assez duré. Il faut repartir. Et vite !

COMBEFERRE. — Sans attendre l'occasion ?

ENJOLRAS. — La Révolution n'attend pas !

COMBEFERRE. — Crois-tu donc que le bonheur de l'humanité dépende du sort d'une bataille de rue ?

ENJOLRAS. — Oui. Parce qu'il faut agir, d'abord, s'occuper du droit, d'abord ! Le bonheur viendra ensuite.

COMBEFERRE. — Le bonheur est une question sociale ; elle est liée à celle du travail, des salaires, de la répartition des jouissances.

ENJOLRAS. — Tout cela se résume en un mot : égalité.

COMBEFERRE. — Non : équité. La première égalité, c'est l'équité.

ENJOLRAS. — L'équité sert de paravent aux inégalités individuelles qui provoquent les privilèges.

COMBEFERRE. — En revanche, le communisme et la loi agraire qui croient résoudre le problème ne font que le retourner. Le partage égal abolit l'émulation et, par conséquent, le travail. C'est une répartition faite par le boucher, qui tue ce qu'il partage.

ENJOLRAS. — Veux-tu ou ne veux-tu pas démocratiser la propriété ?

COMBEFERRE. — Oui, mais pas en l'abolissant : en l'universalisant. Je veux bien mourir pour cet idéal, mais pas mourir trop tôt. Notre mort serait inutile.

ENJOLRAS. — Si nos aînés avaient raisonné comme toi, nous serions encore sous l'ancien régime.

COMBEFERRE. — Les révolutions prématurées peuvent conduire à la dictature. Robespierre a donné Bonaparte, qu'on a appelé « Robespierre à cheval ».

(*Courfeyrac vient d'entrer, poussant devant lui Marius, proprement, mais pauvrement vêtu.*)

MARIUS. — Parce qu'en combattant non seulement un tyran, mais tous ceux de l'Europe, il apportait la liberté à tous les peuples.

BAHOREL. — Marius est un démocrate-bonapartiste.

COURFEYRAC. — C'est pire : Marius est amoureux.

PROUVAIRE. — Rime riche avec malheureux.

ENJOLVAS. — On ne peut servir à la fois une femme et une idée.

LÈGLE. — Sauf si la femme a la même idée.

COURFEYRAC, *à Enjolras.* — Tu ne sembles pas savoir qu'il existe sur la terre un certain animal appelé la Femme.

ENJOLRAS. — Je n'ai qu'une seule passion : le droit.

MARIUS. — Pourtant, tu as eu une mère !

ENJOLRAS. — Je n'ai qu'une mère : la Liberté. Elle seule mérite qu'on se batte pour elle.

MARIUS. — Le champ de bataille dont tu rêves, c'est la rue.

ENJOLRAS. — Tu le juges indigne du sabre de ton père ?

MARIUS. — L'épée dont tu parles si légèrement, Enjolras, n'était pas faite pour aller finir dans la guerre des ruisseaux et des carrefours. Et, pourtant, je te jure que je hais le despotisme et que j'aime le peuple autant que toi.

ENJOLRAS. — Alors, aide-nous à replacer la pourpre sur sa tête et non sur la tête d'un homme, fût-il un héros de légende ! Vaincre à Austerlitz, c'est grand. Prendre la Bastille, c'est immense.

COMBEFERRE. — Enjolras a raison.

(*Entre Gavroche.*)

GAVROCHE. — Vous devriez fermer vos portes, Messieurs, quand vous devisez sur un pareil sujet.

COMBEFERRE. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

GAVROCHE, *se présentant.* — Ça ? C'est Gavroche !

BAHOREL. — Alors ?

GAVROCHE. — Alors ?... Le général Lamarque est mort !

TOUS. — Hein ?

ENJOLRAS. — Comment le sais-tu ?

GAVROCHE. — Par mon service de renseignements personnel. Paraît que son dernier mot a été : « Patrie. »

ENJOLRAS, *pour Marius.* — Le dernier mot de Bonaparte a été « Armée ». C'est toute la différence.

GAVROCHE. — On l'enterre dans deux jours.

ENJOLRAS. — Mes amis, Paris est comme une pièce de canon : une étincelle suffit pour le faire partir.

COMBEFERRE. — Quel est ton plan ?

ENJOLRAS. — Se rendre en masse aux funérailles.

LÈGLE. — Les terrassiers sont en grève, ils se joindront à nous.

ENJOLRAS. — Nous bousculerons la garde et nous emporterons le cercueil nous-mêmes jusqu'au Panthéon.

BAHOREL. — La troupe réagira.

COMBEFERRE. — Bugeaud et Lobau mettront dix mille hommes.

LÈGLE. — Vingt mille ! Trente mille ! Et après ?

ENJOLRAS. — Nous serons cent mille !

COMBEFERRE. — Moins armés.

ENJOLRAS. — Plus farouches.

GAVROCHE. — Et plus jeunes !

RIDEAU.

Tableau XIV

(*4 juin 1832*)

CHEZ M. GILLENORMAND

GILLENORMAND, *regardant le feu.* — Il ne fait pas chaud.

Mlle GILLENORMAND. — Pourquoi ne mettez-vous pas votre robe de chambre ?

GILLENORMAND. — Parce que cela donne l'air vieux.

Mlle GILLENORMAND. — Père, Théodule doit venir ce soir vous présenter ses respects.

GILLENORMAND. — Qui ça, Théodule ?

Mlle GILLENORMAND. — Votre petit-neveu.

GILLENORMAND, *indifférent.* — Ah !...

(*Silence.*)

Mlle GILLENORMAND. — Vous qui fûtes grand-père jusqu'au bout des ongles...

GILLENORMAND, *l'interrompant sèchement.* — Je ne suis pas grand-oncle du tout. Et puis qui vous a dit que j'étais grand-père à ce point ?...

Mlle GILLENORMAND, *timidement.* — Je vois que vous lui en voulez toujours.

GILLENORMAND. — A qui ?

Mlle GILLENORMAND. — A ce pauvre Marius.

GILLENORMAND. — Il me semble que j'avais prié Mlle Gillenormand de ne jamais m'en parler !

(*Il se met à lire un journal.*)

(*Mlle Gillenormand introduit furtivement Théodule.*)

Mlle GILLENORMAND, *à Théodule.* — Approuve tout. Hum ! C'est votre petit-neveu.

GILLENORMAND, *sans le regarder.* — Ah ! c'est vous; c'est bien, asseyez-vous. (*Un long temps. Gillenormand est plongé dans la lecture de son journal. Puis subitement :*) Le général Lamarque est mort ! La belle affaire ! Dirait-on pas que la France a perdu une province ! Et les étudiants se rassemblent ! Ce tas de morveux ! Ça se convoque sur la place du Panthéon ! Vertu de ma mie ! Des galopins qui étaient hier en nourrice ! Si on leur pressait le nez, il en sortirait du lait ! Et ça délibère demain à midi ! Où va-t-on ? Où va-t-on ? Il est clair qu'on va à l'abîme. Voyez un peu où mène le jacobinisme. Je parie tout ce qu'on voudra, un million contre un fichtre, qu'il n'y aura là que des repris de justice et des forçats libérés. Les républicains et les galériens, ça ne fait qu'un nez et qu'un mouchoir. Carnot disait : « Où veux-tu que j'aille, traître ? » Fouché répondait : « Où tu voudras, imbécile ! » Voilà ce que c'est que les républicains.

THÉODULE. — C'est juste.

GILLENORMAND. — Quand on pense que ce drôle a eu la scélératesse de se faire carbonaro ! Pourquoi as-tu quitté ma maison ? Pour t'aller faire républicain. Pfft ! D'abord le peuple n'en veut pas, de ta république. Entends-tu, crétin ! S'amouracher du père Duchesne, faire les yeux doux à la guillotine, chanter des romances et jouer de la guitare sous le balcon de 93, c'est à cracher sur tous ces jeunes gens-là, tant ils sont bêtes ! C'est républicain, c'est romantique. Qu'est-ce que c'est que ça, romantique ? Faites-moi l'amitié de me dire ce que c'est que ça ! Il y a un an, ça vous allait à *Hernani.* Je vous demande un peu, *Hernani !* des antithèses, des abominations qui ne sont même pas écrites en français ! Et puis on a des canons dans la cour du Louvre. Tels sont les brigandages de ce temps-ci.

THÉODULE. — Vous avez raison, mon oncle.

GILLENORMAND. — Des canons dans la cour du Muséum ! Pour quoi faire ? Canon, que me veux-tu ?...

THÉODULE. — C'est évident.

GILLENORMAND. — Citoyens, je vous déclare que votre progrès est une folie, que votre humanité est un rêve, que votre révolution est un crime, que votre république est un monstre, que votre jeune France pucelle sort du lupanar, et je vous le soutiens à tous, qui que vous soyez, fussiez-vous publicistes, fussiez-vous économistes, fussiez-vous légistes, fussiez-vous plus connaisseurs en liberté, en égalité et en fraternité que le couperet de la guillotine ! Je vous signifie cela, mes bonshommes !

THÉODULE. — Parbleu ! voila qui est admirablement vrai.

GILLENORMAND, *après l'avoir fixé dans les yeux.* — Vous êtes un imbécile. (*A Mlle Gillenormand.*) Reconduisez Monsieur.

(*Théodule, abasourdi, se lève, salue militairement et sort, accompagné par Mlle Gillenormand. Un temps. On frappe à la porte. Silence. On frappe à nouveau.*)

GILLENORMAND. — Entrez !

BASQUE, *entrant.* — Monsieur peut-il recevoir M. Marius ?

GILLENORMAND, *tremblant.* — M. Marius quoi ?

BASQUE. — Je ne sais pas. C'est Nicolette qui vient de me dire : « Il y a là un jeune homme, dites que c'est M. Marius. »

GILLENORMAND, *à voix basse.* — Faites entrer.

(*Basque sort, puis introduit Marius.*)

GILLENORMAND, *brusquement.* — Qu'est-ce que vous venez faire ici ?

MARIUS, *embarrassé.* — Monsieur...

GILLENORMAND. — Alors pourquoi venez-vous ? (*Sous-entendu : si vous ne venez pas m'embrasser.*)

MARIUS, *glacé par cet accueil.* — Monsieur...

GILLENORMAND, *sévère.* — Venez-vous me demander pardon ? Avez-vous reconnu vos torts ?

MARIUS, *pensant à son père.* — Non, Monsieur.

GILLENORMAND, *douloureusement irrité.* — Et alors, qu'est-ce que vous me voulez ?

MARIUS, *courbant la tête, joignant les mains.* — Monsieur, ayez pitié de moi.

GILLENORMAND, *remué, mais plastronnant.* — Pitié de vous, Monsieur ! C'est l'adolescent qui demande pitié au vieillard de quatre-vingt-douze ans ! Vous entrez dans la vie, j'en sors. Vous êtes joli garçon ; moi, je crache en plein été sur mes tisons. Vous avez vos trente-deux dents ; je viens d'en perdre quatre, en quatre ans je n'en ai plus que vingt-huit ! Vous avez la gaieté, la santé, une forêt de cheveux noirs ; moi, je perds mes cils, mes sourcils, je perds mes jambes, je perds la mémoire, je confonds Barras et Barabbas ! Vous êtes amoureux, ça va sans dire ; moi, je ne suis aimé de personne au monde ! Et vous me demandez de la pitié ! Si c'est ainsi que vous plaisantez au Palais, messieurs les robes noires, je ne m'étonne plus que vous vous soyez fait avocat... Comme Robespierre ! Ah çà ! ah çà ! qu'est-ce que vous me voulez ?

MARIUS. — Monsieur, je sais que ma présence vous déplaît, mais je viens seulement pour vous demander une chose, et puis je vais m'en aller tout de suite.

GILLENORMAND, *tendre, mais bourru.* — Vous êtes un sot ! Qui est-ce qui vous dit de vous en aller ? (*Colère.*) Comment ? Vous avez quitté ma maison pour aller je ne sais où faire le muscadin ; vous avez fait des dettes sans même me dire de les payer, vous vous gargarisez de sottises avec vos étudiants, vos révolutionnaires de pacotille et, au bout de deux ans, vous venez chez moi et vous n'avez pas autre chose à me dire que cela ! Finissons ! Que venez-vous me demander ? Parlez.

MARIUS, *à bout d'audace.* — Monsieur, je viens vous demander la permission de me marier.

GILLENORMAND, *criant.* — Basque ! (*Basque, qui écoutait à la porte, paraît aussitôt.*) Faites venir ma fille.

(*Mlle Gillenormand paraît.*)

GILLENORMAND. — Rien. C'est M. Marius. Dites-lui bonjour. Monsieur veut se marier. Voilà. Allez-vous-en ! (*Mlle Gillenormand disparaît comme une ombre.*) Vous marier ! A vingt et un ans ! Ainsi vous voulez vous marier ! A qui ? Peut-on sans indiscrétion demander à qui ? Mais, dites-moi, vous avez donc un état ? Fortune faite ? Combien gagnez-vous dans votre métier d'avocat ?

MARIUS. — Rien.

GILLENORMAND. — Rien ? Vous n'avez pour vivre que les soixante pistoles que je vous fais ?

MARIUS. — Je ne les ai jamais acceptées.

GILLENORMAND. — Vous les avez offertes à la cause de la Liberté, sans doute ? A la République !

MARIUS. — Monsieur...

GILLENORMAND. — Taisez-vous. Alors je comprends. C'est que la fille est riche ?

MARIUS. — Comme moi.

GILLENORMAND. — Quoi ? Pas de dot ? Ni espérances ? Non ? Toute nue, alors, toute nue ! Qu'est-ce que c'est que le père ?

MARIUS. — Je ne sais pas.

GILLENORMAND. — Comment s'appelle-t-il ?

MARIUS. — Fauchelevent.

GILLENORMAND. — Fauche quoi ?

MARIUS. — Le vent. Fauchelevent.

GILLENORMAND. — Pffschit !

MARIUS. — Monsieur !

GILLENORMAND. — C'est cela, pas un sou dans le ménage, Mme la baronne de Pontmercy ira acheter deux sous de persil chez la fruitière !

MARIUS. — Monsieur, je vous en supplie, au nom du Ciel, permettez-moi de l'épouser.

(*Gillenormand pousse un éclat de rire strident et lugubre à travers lequel il parle.*)

GILLENORMAND. — Ah ! Ah ! Ah ! Pardine ! Vous vous êtes dit : « Je vais aller trouver cette vieille ganache ! Quel dommage que je n'aie pas mes vingt-cinq ans ; comme je vous lui flanquerais une bonne sommation respectueuse ! » Mais vous n'avez pas l'âge légal, alors vous avez pensé : « Vieux crétin, tu seras trop heureux de me voir, j'ai envie d'épouser mam'zelle n'importe qui, fille de monsieur n'importe quoi, je n'ai pas de souliers, elle n'a pas de chemise, ça va, j'ai envie de faire un plongeon dans la misère avec une femme au cou, il faut que tu y consentes ! Et le vieux fossile consentira. Va, mon garçon, attache-toi ton pavé, coule avec, épouse ta Pousselevent, ta Coupelevent. Jamais, Monsieur, jamais ! »

MARIUS, *dans un élan.* — Mon père !

GILLENORMAND, *bougon, mais attendri.* — Jamais ! (*Plus fort.*) Jamais. (*Marius, chancelant, gagne la porte. Au moment où il va sortir, Gillenormand court, le rattrape, l'empoigne au collet et le jette dans un fauteuil.*) Conte-moi ça !... (*Un temps.*) Allons, voyons, parle, conte-moi tes amourettes, jabote, dis-moi tout ! Sapistri ! que les jeunes gens sont bêtes !

MARIUS, *épanoui.* — Mon père !

GILLENORMAND, *béat.* — Oui, c'est ça ! Appelle-moi ton père. Et tu verras...

MARIUS. — Eh bien, mon père...

GILLENORMAND. — Ah çà, tu n'as donc vraiment pas le sou ? Tu es mis comme un voleur. (*Il lui donne une bourse.*) Tiens, voilà cent louis. Achète-toi un chapeau.

MARIUS. — Mon père, mon bon père, si vous saviez ! Je l'aime. Vous ne vous figurez pas, la première fois que je l'ai vue, c'était au Luxembourg. Au commencement, je n'y faisais pas grande attention, et puis je ne sais pas comment cela s'est fait,

j'en suis devenu amoureux. Enfin, je la vois maintenant tous les jours, son père ne le sait pas. C'est un curieux homme, l'air à la fois très bon et très farouche. Il m'en impose et me fait peur. Lorsqu'il lui dit seulement : « Cosette, rentre, ne prends pas froid », sa voix se fait tendre et grave en même temps. Père, imaginez qu'ils vont partir. C'est dans le jardin que nous nous voyons le soir. Son père veut l'emmener en Angleterre. Pourquoi ? Elle ne le sait pas. Son père s'est toujours entouré de mystère. Et puis je le crois très jaloux. Alors je me suis dit : « Je vais aller voir mon grand-père et lui conter la chose. Je deviendrais fou d'abord, je mourrais, je ferais une maladie, je me jetterais à l'eau. Il faut absolument que je l'épouse. Enfin, voilà toute la vérité, je ne crois pas que j'aie oublié quelque chose. »

GILLENORMAND. — C'est de ton âge. Je t'aime mieux amoureux que jacobin. Je t'aime mieux épris d'un cotillon, sapristi ! de vingt cotillons, que de M. de Robespierre. Pour ma part, je me rends cette justice qu'en fait de sans-culottes, je n'ai jamais aimé que les femmes. Les jolies filles sont les jolies filles, que diable ! Il n'y a pas d'objection à ça. Quant à la petite, elle te reçoit en cachette du papa, c'est dans l'ordre. Sais-tu ce qu'on fait ? On ne prend pas la chose avec férocité, on ne conclut pas au mariage, on a du bon sens. Glissez, mortels, n'épousez pas. Amuse-toi, morbleu ! rien de mieux. C'est ainsi que l'affaire doit se passer. Tu me comprends ? (*Après un temps.*) Bêta ! fais-en ta maîtresse.

(*Marius se lève, indigné.*)

MARIUS. — Il y a deux ans, vous avez outragé mon père ; aujourd'hui vous outragez ma femme. Je ne vous demande plus rien, Monsieur. Adieu.

(*Il sort. Gillenormand abasourdi se lève et court à la porte.*)

GILLENORMAND. — Au secours ! Au secours !

(*Paraissent Mlle Gillenormand et Basque.*)

Courez après lui ! Rattrapez-le ! Qu'est-ce que je lui ai fait ? Mon Dieu ! Mon Dieu ! Cette fois, il ne reviendra plus ! Marius ! Marius ! Marius ! Marius !

RIDEAU

Tableau XV

(*5 juin 1832*)

AVANT L'EMEUTE

Javert entre, suivi de deux inspecteurs.

JAVERT. — Dernières instructions : surveiller les rassemblements, interpeller les passants, les fouiller, au besoin arrêter les suspects. Il y aura de tout parmi les braillards : des ouvriers, des étudiants, des réfugiés, des repris de justice et des gamins, de la graine de barricade, quoi ! Contentez-vous d'observer. N'intervenez qu'à la dernière extrémité. Réquisitionnez la troupe si besoin est, et, s'il faut tirer, laissez-la tirer. Observez, observez, ce n'est pas pour rien que vous êtes en pékins. Pour le cortège, rien à craindre jusqu'à la Bastille. Mais attention ! C'est au pont d'Austerlitz que La Fayette doit parler. Adieux définitifs au général Lamarque. (*On entend le* Chant du Départ, *au loin.*) Attention, les voilà... Ils chantent... C'est toujours comme ça que ça commence... Mais Dieu sait comment cela finit.

(*Ils sortent. Le chant se rapproche. Le rideau noir s'ouvre et laisse apparaître le célèbre tableau de Delacroix : « La Liberté sur les barricades. »*)

RIDEAU

Tableau XVI

(5-6 *juin* 1832)

LA BARRICADE

L'intérieur du café de Corinthe, où se trouvent Lègle, Courfeyrac, Grantaire et Joly. Au comptoir, la mère Hucheloup.

GAVROCHE, *entrant en courant.* — Ça y est, ça y est ! Ça tourne au vinaigre ! Commencez la barricade !

COURFEYRAC. — La barricade ? Où ça ?

GAVROCHE. — Ici ! C'est l'idéal.

LÈGLE, *à Grantaire.* — Grantaire, secoue-toi. Et aide-moi à sortir tout ça !

GRANTAIRE, *ivre.* — Donnez-moi une autre bouteille.

LÈGLE, *sortant les meubles avec Joly et les servantes.* — Non, tu as ton compte.

GAVROCHE, *voyant entrer Enjolras, suivi d'étudiants et d'insurgés, tous armés.* — Salut, citoyens !

ENJOLRAS. — Toutes les nappes pour faire de la charpie ! Toute l'argenterie pour fondre des balles !

Mme HUCHELOUP. — Vous allez faire des balles avec mes fourchettes ?

GAVROCHE. — Naturellement, ignorante !

ENJOLRAS. — A l'ouvrage, tout le monde ! Vous, la barricade ! Mettez-y tout ce que vous trouverez ! Vous, là, allez à la cave et ramenez des tonneaux.

GAVROCHE. — Vides, des tonneaux vides !

ENJOLRAS, *l'ôtant de son passage.* — Au large !

(*Remue-ménage pour dresser la barricade dans la rue, devant le café.*)

Grantaire, ôte-toi de mon chemin. Va-t'en cuver ton vin hors d'ici. C'est la place de l'ivresse et non de l'ivrognerie.

GRANTAIRE, *la voix pâteuse.* — Tu sais que je crois en toi !

ENJOLRAS. — Tu es incapable de croire, de penser, de vouloir, de vivre ! Tu es incapable de mourir.

GRANTAIRE, *prophétique.* — Tu verras !

(*Il disparait et va dormir dans un coin. Javert entre, nu-tête, un fusil en bandoulière.*)

ENJOLRAS. — Activez, vous autres !

GAVROCHE, *pendant que la barricade apparaît au fond, devant le café.* — Hardi ! Encore des pavés, encore des tonneaux ! Encore des poutres, des casseroles, des omnibus, de tout ! Bouchez-moi ce trou-là. C'est un ouvrage d'enfants, votre barricade ! Il faut que ça monte, il faut que ça monte ! Mettez-y tout, flanquez-y tout, fichez-y tout. Cassez la maison !

ENJOLRAS. — Tais-toi, mouche du coche !

GAVROCHE. — Alors, donne-moi un fusil. Je veux un fusil.

ENJOLRAS. — Un fusil ? A toi ?

GAVROCHE. — Pourquoi pas ? J'en ai bien eu un en 1830 quand j'ai réglé son compte à Charles X. Un fusil ! s. v. p. !

ENJOLRAS. — Quand il y en aura pour tous les hommes, on en donnera aux enfants.

GAVROCHE. — Si tu es tué avant moi, je te prends le tien !

ENJOLRAS. — Gamin !

GAVROCHE. — Blanc-bec ! (*On entend le tocsin.*) C'est Saint-Merry qui chante. La messe est commencée par là-bas.

(*Bruits lointains de tambour, de clairons, de coups de feu. Chacun s'affaire. On distribue les cartouches, on charge les armes.*)

COMBEFERRE. — Chacun trente cartouches, pour commencer !

GAVROCHE, *montrant Javert.* — Vous voyez bien ce grand-là ? Eh bien, c'est un mouchard.

(*Enjolras fait signe à quatre gaillards qui ceinturent Javert.*)

ENJOLRAS. — Qui êtes-vous ? Un mouchard ?

JAVERT. — Je suis agent de l'autorité.

ENJOLRAS. — Vous vous appelez ?

JAVERT. — Javert.

ENJOLRAS. — Bon. Attachez-le.

(*On attache Javert à un pilier. Tous s'attroupent autour de lui.*)

GAVROCHE. — C'est la souris qui a pris le chat.

ENJOLRAS. — Vous serez fusillé deux minutes avant que la barricade soit prise.

JAVERT, *méprisant.* — Pourquoi pas tout de suite ?

ENJOLRAS. — Nous ménageons la poudre.

JAVERT. — Alors finissez-moi d'un coup de couteau.

ENJOLRAS. — Mouchard, nous sommes des juges et non des assassins. (*A Gavroche.*) Toi, va à ton affaire. Fais ce que je t'ai dit.

GAVROCHE. — J'y vas. A propos, vous me donnerez son fusil. Je vous laisse le musicien, mais je veux la clarinette.

(*Il sort et, à quatre pattes, disparaît derrière la barricade.*)

VOIX DE GAVROCHE, *chantant, sur l'air de* Au Clair de la lune :

Mon nez est en larmes
Mon ami Bugeaud
Prêt'-moi tes gendarmes
Pour leur dire un mot
J'aperçois la garde
Qui marque le pas
Moi je la regarde
Mais enn' me voit pas.

ENJOLRAS. — Attention !

PREMIER INSURGÉ. — Il nous avertit !

(*Ils courent tous à la barricade.*)

UNE VOIX. — Qui vive ?

ENJOLRAS. — Révolution française !

LA VOIX. — Feu !

(*Fusillade.*)

GAVROCHE, *revenant en courant.* — Attention ! Les voilà !

(*Coups de feu.*)

VOIX D'UN OFFICIER, *en coulisse.* — Bas les armes !

ENJOLRAS. — Feu !

(*Des hommes tombent de part et d'autre. Enjolras escalade la barricade.*)

ENJOLRAS, *brandissant une torche.* — En arrière, ou je fais sauter la barricade.

LA VOIX DU SERGENT. — Sauter la barricade ! Et toi avec !

ENJOLRAS. — Et moi avec !

(*Deux soldats ajustent Lègle et Gavroche. Marius surgit et les abat à coups de pistolet.*)

LÈGLE. — Tu es venu à propos.

MARIUS. — Où est le chef ?

LÈGLE. — C'est toi.

(*Bruit de troupe battant en retraite. Des deux côtés, on ramasse les blessés.*)

ENJOLRAS, *rentrant.* — Tout le monde est là ?

LÈGLE. — Il manque Prouvaire. Ils l'ont pris. Mais nous avons leur agent. Tiens-tu à la mort de ce mouchard ?

ENJOLRAS. — Oui, mais moins qu'à la vie de Prouvaire.

LÈGLE. — Eh bien, je vais attacher un mouchoir à mon fusil et leur offrir leur homme pour le nôtre. Un poète vaut bien un mouchard !

(*On entend un cliquetis d'armes.*)

VOIX DE L'OFFICIER, *en coulisse.* — En joue !

ENJOLRAS. — Ecoute !

VOIX DE PROUVAIRE, *en coulisse.* — Vive la France ! Vive l'avenir !

VOIX DE L'OFFICIER, *en coulisse.* — Feu !

(*Détonations.*)

MARIUS. — Prouvaire !... Ils l'ont tué !

ENJOLRAS, *à Javert.* — Tes amis viennent de te fusiller.

(*Eponine, vêtue en garçon et blessée, tombe près de Marius.*)

EPONINE, *faiblement.* — Monsieur Marius... Vous ne me reconnaissez pas ? Eponine. J'ai dans ma poche une lettre pour vous. Depuis hier. La jeune fille m'avait dit de la mettre à la poste. Je ne l'ai pas mise à la poste. Je l'ai gardée. Je ne voulais pas que vous l'ayez. Mais vous m'en voudriez peut-être quand nous allons nous revoir, tout à l'heure... On se revoit, n'est-ce pas ?... Prenez votre lettre... dans la poche de mon pantalon... Là... Maintenant, pour ma peine, promettez-moi...

MARIUS. — Quoi ?

EPONINE. — Promettez d'abord, je vous dirai quoi ensuite.

MARIUS. — Je vous promets.

EPONINE. — Promettez-moi de me donner un baiser sur le front quand je serai morte. Je le sentirai. Et puis, tenez, monsieur Marius, je crois que j'étais un peu amoureuse de vous... (*Elle meurt.*)

(*Marius l'embrasse sur le front, puis il écrit quelques lignes sur une feuille de son calepin, puis appelant Gavroche :*)

MARIUS. — Gavroche ! Prends cette lettre, sors de la barricade et va la remettre à M[lle] Cosette, chez M. Fauchelevent, rue de l'Homme-Armé, n° 7.

GAVROCHE. — C'est bon. J'y cours. (*Bas.*) et je reviens. (*Il sort en courant.*)

(*Tous reviennent dans le café.*)

ENJOLRAS. — Ils sont partis, mais pas pour longtemps.

PREMIER INSURGÉ, *brandissant un panier de bouteilles.* — Voilà ce que j'ai trouvé derrière les fagots. C'est du cacheté. Il y en a une bonne trentaine.

ENJOLRAS. — Pose ça là. Et que personne n'y touche !

PREMIER INSURGÉ. — On pourrait boire un coup, en profitant de l'accalmie.

LÈGLE. — Ils sont allés chercher du renfort.

L'INSURGÉ. — Dans une heure, on crèvera de soif.

ENJOLRAS. — Dans une heure, nous serons morts. Du moins ceux qui veulent rester.

TOUS. — Tous !

ENJOLRAS. — Non ! La République n'est pas assez riche en hommes pour faire des dépenses inutiles. La gloriole est un gaspillage. Pour quelques-uns, le devoir est de s'en aller.

PREMIER INSURGÉ. — S'en aller, c'est facile à dire, la barricade est cernée !

ENJOLRAS. — Du côté des Halles, une issue reste libre. Elle ne le sera pas longtemps. Il n'y a pas un instant à perdre. Par la rue des Prêcheurs, on peut gagner le marché des Innocents.

(*Bruit du canon.*)

COURFEYRAC. — Cette fois, c'est du canon.

LÈGLE. — Ça vient de loin.

ENJOLRAS. — C'est un avertissement.

(*Gavroche rentre.*)

MARIUS. — Je ne t'avais pas dit de revenir.

GAVROCHE. — Citoyen, mission remplie.

LÈGLE, *rapportant plusieurs capotes de soldats.* — Voici des défroques que ne porteront plus leurs propriétaires !

ENJOLRAS. — Avec cet uniforme sur le dos, on se mêle aux rangs et l'on s'échappe. En voici toujours pour quatre.

MARIUS. — Sortez des rangs, ceux qui ont des mères, des sœurs, des femmes, des enfants... des fiancées...

(*Personne ne bouge.*)

ENJOLRAS. — Je l'ordonne !

(*Cinq hommes sortent des rangs.*)

MARIUS. — Ils sont cinq et il n'y a que quatre uniformes.

(*Jean Valjean apparaît en uniforme de garde national et jette une cinquième capote, la sienne, à terre.*)

LÈGLE. — Quel est cet homme ?

PREMIER INSURGÉ. — Un homme qui sauve les autres.

MARIUS. — Je le connais.

ENJOLRAS. — Citoyen, soyez le vienvenu... Vous savez qu'on va mourir.

JAVERT, *avisant Jean Valjean.* — Tiens, tiens, une vieille connaissance !

ENJOLRAS, *à l'extérieur.* — Feu !

(*Une rafale.*)

LÈGLE. — Succès !

ENJOLRAS. — Encore cinq minutes de ce succès et nous n'aurons plus une cartouche.

(*Gavroche attrape un panier et va vers la barricade.*)

MARIUS, *bondissant sur lui.* — Où vas-tu ?

GAVROCHE, *lui échappant.* — Je vais aux fraises, ou plutôt aux pruneaux.

(*Rafale de balles.*)

VOIX DE GAVROCHE, *chantant :*

On est laid à Nanterre
C'est la faute à Voltaire
Et bête à Palaiseau
C'est la faute à Rousseau.

(*Coups de feu.*)

VOIX DE GAVROCHE, *chantant :*

Je suis tombé par terre
C'est la faute à Voltaire
Le nez dans le ruisseau
C'est la faute...

(*Un coup de feu. Silence. Marius court à la barricade.*)

ENJOLRAS, *à Javert.* — Je ne t'oublie pas. Le dernier qui sortira d'ici cassera la tête à cet espion.

JEAN VALJEAN. — Vous êtes le commandant ?

ENJOLRAS. — Oui.

VALJEAN. — Je vous demande la faveur de brûler la cervelle à cet homme.

ENJOLRAS. — Accordé. Prenez le mouchard (*Il lui jette un pistolet.*)

MARIUS, *entrant, portant dans ses bras Gavroche mort, qu'il dépose à terre.* — Alerte !

(*Il sort et rejoint les autres à la barricade. Jean Valjean s'approche de Javert et ouvre son couteau.*)

JAVERT. — Un surin ! Tu as raison, cela te convient mieux.

VALJEAN, *coupant les liens de Javert.* — Vous êtes libre.

JAVERT. — Prends garde.

VALJEAN. — Allez !

JAVERT. — Vous m'ennuyez. Tuez-moi plutôt.

VALJEAN. — Allez-vous en !

(*Javert sort. Valjean tire un coup de pistolet en l'air pour faire croire qu'il a tué Javert. Marius entre avec Enjolras.*)

VALJEAN. — C'est fait.

MARIUS. — Enjolras, comment s'appelait l'homme qu'on vient d'exécuter ?

ENJOLRAS. — Javert... Vendons-nous cher !

(*Ils retournent tous à la barricade. Les insurgés tombent ou sont faits prisonniers. Jean Valjean entraîne Marius blessé et sort avec lui. La troupe occupe la barricade et envahit le café. Un soldat amène Enjolras désarmé.*)

LE SERGENT. — C'est le chef ! C'est lui qui a tué l'officier ! Fusillons-le sur place !

(*Le peloton d'exécution se range.*)

UN OFFICIER, *intervenant.* — Attendez ! (*A Enjolras.*) Est-ce bien vous qui avez tué l'officier de la garde ?

ENJOLRAS. — Oui.

L'OFFICIER. — Voulez-vous qu'on vous bande les yeux ?

ENJOLRAS. — Non !

GRANTAIRE, *se dressant.* — Vive la République ! J'en suis... Faites-en deux d'un coup ! (*Se plaçant à côté d'Enjolras.*) Tu permets ?

(*Enjolras lui serre la main.*)

L'OFFICIER. — En joue !

GRANTAIRE. — Vive la République !

L'OFFICIER. — Feu !...

(*Feu de peloton. Enjolras et Grantaire s'écroulent.*)

RIDEAU.

Tableau XVII

(5-6 *juin* 1832)

PRES DE L'EGOUT

Jean Valjean entre, portant sur son dos Marius, inerte, qu'il dépose à terre. Il lit un billet qu'il a pris dans la poche de Marius.

JEAN VALJEAN, *lisant.* — « Je m'appelle Marius Pontmercy. Portez mon cadavre chez mon grand-père, M. Gillenormand, rue des Filles-du-Calvaire, au Marais. »

L'OFFICIER, *entrant, suivi du sergent, un falot à*

la main. — Nettoyez toute la maison, fouillez tous les coins, voyez s'il n'y a pas des fuyards. (*Apercevant le corps de Marius.*) Et celui-là, est-il mort ?

JAVERT, *sortant de l'ombre.* — Ces deux-là sont mes prisonniers.

L'OFFICIER. — « Vos » prisonniers ? Qui êtes-vous ?

JAVERT. — Javert, inspecteur de police.

L'OFFICIER. — Je regrette, mais tout ce qui n'est pas tué ici, m'appartient.

JAVERT. — Quelles sont vos instructions, lieutenant ?

L'OFFICIER. — Prendre la barricade et m'emparer de tous ses occupants.

JAVERT. — Et moi j'ai un ordre de mission.

(*Il tire de sa poche son ordre de mission, que l'officier lit, à la lueur du falot tenu par le sergent.*)

L'OFFICIER. — Bon. Après tout, puisque vous les emmenez quand même.

(*Il sort. Javert reste seul avec Valjean et Marius, blessé.*)

JAVERT. — Il est mort ?

VALJEAN. — Pas encore.

JAVERT. — Qu'est-ce que c'est que cet homme ?

VALJEAN. — Il demeure au Marais, rue des Filles-du-Calvaire, chez son grand-père. Laissez-moi le porter là-bas et, ensuite, vous pourrez m'arrêter. Je demeure rue de l'Homme-Armé, sous le nom de Fauchelevent... Si vous voulez m'accompagner, je ne chercherai pas à m'échapper.

(*Javert ne répond pas. Il semble se livrer en lui un combat. Finalement il s'éloigne. Valjean regarde à droite et à gauche. Comme il va se décider à partir, Thénardier paraît.*)

THÉNARDIER. — Part à deux. (*Silence de Valjean.*) Tu n'as pas tué cet homme-là sans regarder ce qu'il avait dans les poches. Donne-moi la moitié. Et moi je te donne une grosse pierre, elles ne manquent pas par ici.

VALJEAN. — Une pierre ? Pour quoi faire ?

THÉNARDIER. — Je pense que tu vas jeter le pantre à la rivière. (*Silence.*) Combien avait-il sur lui ?

(*Valjean se fouille et lui donne quelques pièces.*)

THÉNARDIER. — Tu l'as tué pour pas cher. Tu gâches le métier. Mais c'est ton affaire. Seulement moi je ne peux pas partager une si petite somme. Je garde tout. (*Il empoche l'argent. Valjean va s'éloigner.*) Tu n'iras pas loin. C'est plein de patrouilles. Seul un oiseau peut se tirer de là. Mais, comme je suis brave homme, je vais t'aider à t'en sortir.

VALJEAN. — Comment ?

THÉNARDIER. — L'égout.

VALJEAN. — L'égout ?

THÉNARDIER. — Oui, l'égout. Il y a une bouche d'égout à deux pas. Suis-moi. Je te guide. Je connais les égouts sur le bout des doigts. C'est par là que je me suis évadé. Tu peux ressortir près de la Seine et, là, je te quitte et tu vas te faire pendre ailleurs. (*Méfiant.*) C'est bien tout ce que vous avez dans les poches, à vous deux ? (*Il les fouille.*) Il me semble que je t'ai déjà vu. (*Il arrache un lambeau du pan de l'habit de Marius et met le morceau d'habit dans sa poche.*) Gardons ce petit souvenir. Ça peut toujours servir.

RIDEAU.

Tableau XVIII

(*Septembre ou octobre* 1832)

CHEZ M. GILLENORMAND

Gillenormand entre, soutenant Marius et suivi de Mlle Gillenormand.

GILLENORMAND. — Oui, c'est entendu, tu l'auras, ta Cosette...

MARIUS. — Mais, mon père, à présent que je me porte bien, il me semble que je pourrais la voir.

GILLENORMAND. — Prévu, tu la verras demain.

MARIUS. — Mon père !

GILLENORMAND. — Quoi ?

MARIUS. — Pourquoi pas aujourd'hui ?

GILLENORMAND. — Va pour aujourd'hui. Tu m'as dit deux fois « mon père », ça vaut bien ça. Je vais m'en occuper, on te l'amènera. Prévu, te dis-je. Ceci a déjà été mis en vers. C'est le dénouement de l'élégie du *Jeune Malade* d'André Chénier qui a été égorgé par les scélér... (*Marius fronce le sourcil.*) Par les « géants » de 93. (*Il bafouille.*) Egorgé n'est pas le mot. Le fait est que les grands génies révolutionnaires, qui n'étaient pas méchants, cela est incontestable, qui étaient des héros, pardi ! trouvaient qu'André Chénier les gênait un peu, et qu'ils l'ont fait guillot... — c'est-à-dire que ces grands hommes, le sept thermidor, dans l'intérêt du salut public, ont prié André Chénier de vouloir bien aller... (*Brusquement à Basque qui entre.*) Par les cent mille javottes du diable, ces brigands l'ont assassiné !

BASQUE, *ahuri.* — Qui, Monsieur ?

GILLENORMAND. — André Chénier !

BASQUE. — Oui Monsieur. Je venais dire à Monsieur que... (*Il lui parle à l'oreille.*)

GILLENORMAND. — Eh bien, qu'attends-tu ? Fais entrer. (*Basque sort. A Marius.*) Qu'est-ce que je t'avais dit : j'ai tout prévu. Surtout, ne bouge pas.

(*La porte s'ouvre. Paraissent Jean Valjean et Cosette.*)

MARIUS. — Cosette !

COSETTE. — Marius !

GILLENORMAND. — Adorable ! (*A Jean Valjean, solennel.*) Monsieur Fauchelevent. (*A part.*) Fauchelevent !... Monsieur Fauchelevent, j'ai l'honneur de vous demander pour mon petit-fils, M. le baron Marius Pontmercy, la main de Mademoiselle. (*Jean Valjean s'incline.*) C'est dit. (*A Marius et à Cosette.*) Permission de vous adorer. (*A Mlle Gillenormand.*) Allons, un peu de brouhaha, que diable ! que ces enfants puissent jaser à leur aise. (*A Marius et à Cosette.*) Tutoyez-vous. Ne vous gênez pas. (*A Mlle Gillenormand.*) Mademoiselle Gillenormand aînée, je t'avais bien dit que cela t'arriverait : regarde le bonheur des autres. (*A Jean Valjean.*) Qu'elle est jolie ! qu'elle est jolie ! C'est un Greuze. Adorez-vous, mes enfants ! Seulement, voilà que j'y pense ! Plus de la moitié de ce que j'ai est en viager ; tant que je vivrai, cela ira encore, mais après ma mort... dans une vingtaine d'années d'ici, ah ! mes pauvres enfants, vous n'aurez pas le sou ! Vos belles mains blanches, madame la Baronne, feront au diable l'honneur de le tirer par la queue.

JEAN VALJEAN, *tranquillement.* — Mlle Euphrasie Fauchelevent a six cent mille francs.

GILLENORMAND, *effaré.* — Qu'est-ce que c'est que Mlle Euphrasie en question ?

COSETTE. — C'est moi.

GILLENORMAND. — Six cent mille francs !

JEAN VALJEAN. — Moins quatorze ou quinze mille francs peut-être.

Mlle GILLENORMAND. — Cinq cent quatre-vingt-quatre mille francs !

GILLENORMAND. — Cela arrange bien les choses, n'est-ce pas ?

Mlle GILLENORMAND. — Cinq cent quatre-vingt-quatre mille francs !... Cinq cent quatre-vingt-quatre !... Autant dire six cent mille, quoi !

MARIUS, *à Cosette*. — Comprends-tu quelque chose à tout cela ?

COSETTE, *à Marius*. — Non, mais il me semble que le bon Dieu nous regarde.

GILLENORMAND. — L'amour, c'est bien ; mais il faut cela avec. Un palais et son cœur. Son cœur et les grandes eaux de Versailles. Un mariage doit être royal et chimérique.

MARIUS. — Mon père...

GILLENORMAND. — Monsieur préfère peut-être retourner se faire tuer sur une barricade rue de la Chan... rue de la Chan...

MARIUS. — Rue de la Chanvrerie. (*Brusquement à Jean Valjean.*) Vous connaissez bien cette rue-là, Monsieur ?

JEAN VALJEAN. — Quelle rue ?

MARIUS. — La rue de la Chanvrerie ?

JEAN VALJEAN. — Je n'en ai aucune idée.

MARIUS. — Décidément, j'aurai rêvé.

COSETTE. — Pourquoi ?

MARIUS. — Il y avait près de la barricade quelqu'un qui ressemblait à M. Fauchelevent.

COSETTE. — Eh bien ?

MARIUS. — Mais M. Fauchelevent dit qu'il n'y était pas.

COSETTE. — Pourquoi le cacherait-il ? Pourquoi veux-tu savoir ?

MARIUS. — C'est que je cherche. Je cherche l'homme qui m'a sauvé. Depuis deux mois mon grand-père a tout mis en œuvre pour le découvrir. C'est que cet homme a été sublime. (*A Jean Valjean.*) Savez-vous ce qu'il a fait, Monsieur ? Il lui a fallu se jeter au milieu du combat, m'y ramasser, ouvrir l'égout, m'y traîner, m'y porter plus d'une lieue et demie dans d'affreuses galeries souterraines, courbé, ployé, dans les ténèbres, dans le cloaque, plus d'une heure et demie avec un cadavre sur le dos ! Et dans quel but ? Dans l'unique but de sauver ce cadavre. Et son existence, il ne l'a pas risquée une fois, mais vingt ! Et aucune récompense à attendre. Qu'étais-je ? Un insurgé. Qu'étais-je ? Un vaincu. Oh ! si les six cent mille francs de Cosette étaient à moi...

JEAN VALJEAN, *froidement*. — Ils sont à vous.

MARIUS. — Eh bien, je les donnerais pour retrouver cet homme.

RIDEAU.

Tableau XIX

(*Quelques semaines plus tard*)

CHEZ M. GILLENORMAND

Basque entre avec Jean Valjean, le bras en écharpe.

JEAN VALJEAN. — Votre maître est-il là ?

BASQUE. — Comment va le bras de Monsieur ? Il y a si longtemps que nous n'avons pas vu Monsieur ! Depuis la veille du mariage ! Trois grandes semaines !

JEAN VALJEAN. — Votre maître est-il là ?

BASQUE. — Monsieur le Baron ? Je vais voir. Je vais lui dire que M. Fauchelevent est là.

JEAN VALJEAN. — Non. Dites-lui que quelqu'un demande à lui parler en particulier ; ne lui dites pas que c'est moi...

BASQUE. — Ah !

JEAN VALJEAN. — Je veux lui faire une surprise.

BASQUE. — Ah ! (*Il sort.*)

(*Marius entre au bout d'un instant.*)

MARIUS. — C'est vous, père ! Cet imbécile de Basque qui avait un air mystérieux ! Que je suis content de vous voir ! Comment va votre main ? Et votre santé ? Mieux, n'est-ce pas ? On peut enfin vous approcher ? Asseyez-vous, vous semblez encore bien fatigué. Vous n'oubliez pas que vous avez votre chambre ici. Nous ne voulons plus de la rue de l'Homme-Armé. Nous n'en voulons plus du tout, ou vous aurez affaire à Cosette. Elle vous aime tant ! Et puis vous avez conquis mon grand-père. Savez-vous le whist ? Vous comblerez mon grand-père si vous savez le whist. C'est vous qui mènerez promener Cosette mes jours de Palais, vous lui donnerez le bras, vous savez, comme au Luxembourg autrefois. Nous sommes absolument décidés à être heureux. Et vous en serez, de notre bonheur, entendez-vous, père ? Ah çà, maintenant, vous ne bougez plus d'ici !

JEAN VALJEAN. — Monsieur, j'ai une chose à vous dire. Je suis un ancien forçat. (*Sortant son bras de l'écharpe.*) Je n'ai rien à la main. Je n'y ai jamais rien eu. Il convenait que je fusse absent de votre mariage. J'ai supposé cette blessure pour ne point faire un faux, pour être dispensé de signer.

MARIUS. — Qu'est-ce que cela veut dire ?

JEAN VALJEAN. — Cela veut dire que j'ai été aux galères.

MARIUS. — Vous me rendez fou !

JEAN VALJEAN. — Monsieur Pontmercy, j'ai été dix-neuf ans aux galères. Pour vol. Puis j'ai été condamné à perpétuité. Pour vol. Pour récidive. A l'heure qu'il est, je suis en rupture de ban.

MARIUS. — Dites tout, dites tout ! Vous êtes le père de Cosette !

JEAN VALJEAN. — Je ne suis rien à Cosette, rassurez-vous. Je ne m'appelle pas Fauchelevent, je m'appelle Jean Valjean.

MARIUS. — Qui me prouve ?...

JEAN VALJEAN. — Moi. Puisque je le dis.

MARIUS. — Je vous crois.

JEAN VALJEAN. — Aujourd'hui, Cosette quitte ma vie. Elle est Mme Pontmercy. Sa providence a changé. Et elle gagne au change. Tout est bien. Quant aux six cent mille francs, vous ne m'en parlez pas, mais je vais au-devant de votre pensée, c'est un dépôt qu'un homme, nommé M. Madeleine, avait mis entre mes mains pour servir à l'établissement de Cosette. M. Madeleine est mort. Je rends le dépôt. On n'a plus rien à me demander. Je complète la restitution en disant mon vrai nom ! Jean Valjean.

MARIUS. — Mais enfin, pourquoi me dites-vous tout cela ? Qu'est-ce qui vous y force ? Vous n'êtes ni dénoncé, ni poursuivi, ni traqué ? A quel propos faites-vous cet aveu ? Pour quel motif ?

JEAN VALJEAN. — Pour quel motif ? Eh bien, oui !

Le motif est étrange : c'est par honnêteté. Aujourd'hui, je ne sais pas pourquoi, il fallait que je parle. Vous avez raison, je suis un imbécile, pourquoi ne pas rester tout simplement ? Nous vivrions en famille. En famille ! (*Il se redresse soudain farouche.*) Non ! Je ne suis d'aucune famille, moi. Je ne suis pas de la vôtre. Je ne suis pas de celle des hommes. Monsieur Pontmercy, ce n'est pas assez d'être heureux, il faut être content. Je suis un honnête homme. C'est en me dégradant à vos yeux que je m'élève aux miens. Je suis un galérien qui obéit à sa conscience. J'ai pris des engagements envers moi-même ! je les tiens. Pour vivre, autrefois, j'ai volé un pain ; aujourd'hui, pour vivre, je ne veux pas voler un nom.

MARIUS. — Pour vivre ! Vous n'avez pas besoin de ce nom pour vivre.

JEAN VALJEAN. — Oh !... je m'entends. A présent, Je suis soulagé. (*Il gagne la porte.*) Je traîne un peu la jambe. Vous comprenez maintenant pourquoi : le boulet au pied. (*Il redescend brusquement vers Marius.*) Monsieur, figurez-vous ceci : je n'ai rien dit, je suis resté M. Fauchelevent, j'ai pris ma place chez vous, je suis des vôtres, vous me croyez votre semblable ; un beau jour, je suis là, vous êtes là, nous causons, nous rions, tout à coup vous entendez une voix crier ce nom ! Jean Valjean ! et voilà que cette main épouvantable, la police, sort de l'ombre et m'arrache mon masque brutalement ! Qu'en dites-vous ? (*Marius se tait.*) Vous voyez bien que j'ai raison de ne pas me taire.

MARIUS. — Mon grand-père a des amis ; je vous aurai votre grâce.

JEAN VALJEAN. — On me croit mort, cela suffit. La mort, c'est la même chose que la grâce.

COSETTE, *entrant en coup de vent.* — Père ! Enfin vous ! Comme cela a été long, ces jours, sans pouvoir vous embrasser ! Mais c'est fini maintenant, n'est-ce pas ? Tout de même, vous êtes bien pâle. Embrassez-moi.

MARIUS. — Cosette !... Nous avons à parler.

COSETTE. — Père : défendez-moi contre mon mari. Je veux rester. Je suis très jolie aujourd'hui; regarde-moi, Marius.

MARIUS. — Cosette, nous avons quelque chose à terminer.

COSETTE. — Père, vous dînez avec nous ?

JEAN VALJEAN. — J'ai dîné.

COSETTE. — A cette heure-ci, ce n'est pas vrai !

JEAN VALJEAN. — Vous savez, Madame, je suis particulier, j'ai mes lubies.

COSETTE. — Madame ! « Vous » savez... Qu'est-ce que cela veut dire ?

JEAN VALJEAN. — Vous avez voulu être madame, Vous l'êtes.

COSETTE. — Pas pour vous, père.

JEAN VALJEAN. — Ne m'appelez plus père.

COSETTE. — Comment ?

JEAN VALJEAN. — Appelez-moi... M. Jean.

COSETTE. — Qu'est-ce que je vous ai fait ? Il y a eu quelque chose ?

JEAN VALJEAN. — Non !...

COSETTE. — Vous m'en voulez donc de ce que je suis heureuse ?

JEAN VALJEAN, *ému.* — Non...

COSETTE. — Alors ?... Je n'y comprends rien. Vous me faites beaucoup de peine. On a des lubies, mais on ne fait pas de chagrin à sa petite Cosette.

MARIUS. — Cosette, je t'en prie, laisse-nous.

COSETTE. — C'est bon, Monsieur, on s'en va ! Mais vous allez voir que vous allez vous ennuyer sans moi. Je m'en vais. C'est bien fait. (*Elle sort.*)

MARIUS. — Soyez tranquille, je garderai votre secret pour moi seul. (*Un temps.*) Il est impossible que je ne vous dise pas un mot du dépôt que vous avez si honnêtement remis. C'est là un acte de probité. Il est juste qu'une récompense vous soit donnée. Fixez la somme vous-même.

JEAN VALJEAN. — Je vous remercie. (*Un temps.*) Tout est à peu près fini. Il me reste une dernière chose...

MARIUS. — Laquelle ?

JEAN VALJEAN. — Croyez-vous, Monsieur, que je ne doive plus voir Cosette ?

MARIUS. — Je crois que cela serait mieux.

(*Jean Valjean, après un temps, se dirige vers la porte, puis brusquement revient à Marius.*)

JEAN VALJEAN. — Monsieur, si je n'avais pas tenu à voir Cosette, je ne vous aurais pas fait l'aveu que je vous ai fait. Si vous ne le trouvez pas mauvais, je viendrai de temps en temps voir Cosette. Je ne viendrai pas souvent. Je ne resterai pas longtemps. Aussi rarement qu'il vous plaira. Mettez-vous à ma place. Je n'ai plus que cela. Et puis il faut prendre garde. Si je ne venais plus du tout, on trouverait cela singulier. Par exemple : ce que je puis faire, c'est de venir le soir, quand il commence à faire nuit.

MARIUS. — Vous viendrez tous les soirs et Cosette vous attendra.

JEAN VALJEAN. — Vous êtes bon, Monsieur.

NOIR

Tableau XIX *bis*

(*Quelques mois plus tard, début 1833*)

CHEZ M. GILLENORMAND

COSETTE. — Enfin, Marius, explique-toi. Pourquoi ce mystère ? Nous avons vu M. Jean tous les jours, puis tous les deux jours, puis deux fois par semaine, et, depuis dix jours, nous sommes sans nouvelles... Pourquoi ? Je sais bien qu'il a toujours été un peu bizarre. Je sais bien qu'il lui arrivait souvent de disparaître pendant plusieurs jours, mais, cette fois, je ne sais pourquoi, je suis inquiète. Il était si faible l'autre jour, veux-tu que nous courions jusque chez lui ?

MARIUS. — Non, Cosette.

COSETTE. — Pourquoi ?

MARIUS. — Parce qu'il le défend et qu'il faut lui obéir.

COSETTE. — Tu ne caches rien à ta femme, Marius ?

MARIUS, *avec reproche.* — Cosette !

(*Entrée de Basque.*)

BASQUE. — On vient d'apporter cette lettre pour M. le Baron.

MARIUS. — Merci. (*Il prend la lettre. Basque sort. Marius lit.*) « Monsieur le Baron, si l'Etre Suprême m'en avait donné les talents, j'aurais pu être le baron Thénard, membre de l'Institut. » (*Il réfléchit.*) Thénard ? (*Il comprend.*) Thénard... Cosette, laisse-moi, il faut que je reçoive cet homme. (*Cosette sort. Marius sonne, ouvre un tiroir et prend des billets de banque qu'il fourre*

dans sa poche. Basque entre.) Basque, où est l'homme qui a apporté cette lettre ?

BASQUE. — Il est là, Monsieur. Je l'ai fait attendre dans la petite pièce.

MARIUS. — Faites-le entrer.

(*Basque sort et revient très vite. Il annonce.*)

BASQUE. — Monsieur Thénard.

(*Thénardier entre, camouflé. Basque se retire.*)

MARIUS. — Que me voulez-vous ?

THÉNARDIER. — Il me semble impossible que je n'aie pas déjà eu l'honneur de voir Monsieur le Baron dans le monde. Je crois bien l'avoir particulièrement rencontré, il y a quelques années, chez Mme la princesse Bagration et dans les salons de sa seigneurie le vicomte Dambray, pair de France.

MARIUS. — Je ne connais ni Mme Bagration, ni M. Dambray.

THÉNARDIER. — Alors ce sera chez Chateaubriand que j'aurai vu Monsieur. Je connais beaucoup Chateaubriand. Il est très affable. Il me dit quelquefois : « Thénard, mon ami... est-ce que vous ne buvez pas un verre avec moi ? »

MARIUS. — Je n'ai jamais eu l'honneur d'être reçu chez M. de Chateaubriand. Abrégeons. Que me voulez-vous ?

THÉNARDIER. — Monsieur le Baron, je suis un ancien diplomate fatigué. La vieille civilisation m'a mis sur les dents. Je veux essayer des sauvages.

MARIUS. — Après ?

THÉNARDIER. — Je voudrais m'établir en Amérique. Nous sommes trois, mon épouse et ma demoiselle. Le voyage est long et cher. Il me faut un peu d'argent.

MARIUS. — En quoi cela me regarde-t-il ?

THÉNARDIER. — Monsieur le Baron, j'ai un secret à vous vendre.

MARIUS. — Un secret !

THÉNARDIER. — Un secret.

MARIUS. — Qui me concerne ?

THÉNARDIER. — Un peu.

MARIUS. — Quel est ce secret ?

THÉNARDIER, *après un léger temps.* — Je commence gratis. Vous allez voir que je suis intéressant.

MARIUS. — Parlez.

THÉNARDIER. — Monsieur le Baron, vous avez chez vous un voleur et un assassin.

MARIUS, *tressaillant.* — Chez moi ?

THÉNARDIER. — Assassin et voleur. Remarquez, monsieur le Baron, que je ne parle pas ici de faits anciens, arriérés, caducs. Je parle de faits récents, de faits actuels, encore ignorés de la justice à cette heure. Cet homme s'est glissé dans votre famille sous un faux nom. Je vais vous dire son vrai nom et vous le dire pour rien.

MARIUS. — J'écoute.

THÉNARDIER. — Il s'appelle Jean Valjean.

MARIUS. — Je le sais.

THÉNARDIER. — Je vais vous dire également pour rien qui il est.

MARIUS. — Dites.

THÉNARDIER. — C'est un ancien forçat.

MARIUS. — Je le sais.

THÉNARDIER. — Vous le savez depuis que j'ai eu l'honneur de vous le dire.

MARIUS. — Non. Je le savais auparavant.

(*Un temps. Thénardier, décontenancé, se ressaisit.*)

THÉNARDIER. — Je ne me permets pas de démentir Monsieur le Baron. Dans tous les cas, vous devez savoir que je suis renseigné. Maintenant ce que j'ai à vous apprendre n'est connu que de moi seul. C'est un secret extraordinaire. Il est à vendre. C'est à vous que je l'offre d'abord. Bon marché. Vingt mille francs.

MARIUS. — Je sais ce secret-là comme je sais les autres.

THÉNARDIER, *un temps.* — Monsieur le Baron, mettez dix mille francs et je parle.

MARIUS. — Je vous répète que vous n'avez rien à m'apprendre. Je sais ce que vous voulez me dire.

THÉNARDIER. — Il faut pourtant que je dîne aujourd'hui. C'est un secret extraordinaire, vous dis-je. Monsieur le Baron, je vais parler. Je parle. Donnez-moi vingt francs.

MARIUS. — Je sais votre secret extraordinaire, de même que je sais votre nom.

THÉNARDIER. — Mon nom ?

MARIUS. — Oui.

THÉNARDIER. — Ce n'est pas difficile, Monsieur le Baron, j'ai eu l'honneur de vous l'écrire et de vous le dire : Thénard...

MARIUS. — ... dier.

THÉNARDIER. — Hein ?

MARIUS. — Thénardier.

THÉNARDIER. — Qui ça ?

MARIUS. — Vous êtes aussi l'ouvrier Jondrette, le comédien Fabantou, le poète Genflot, l'Espagnol don Alvarès et la femme Balizard.

THÉNARDIER. — La femme quoi ?

MARIUS. — Et vous avez tenu une gargote à Montfermeil.

THÉNARDIER. — Une gargote ! Jamais.

MARIUS. — Et je vous dis que vous êtes Thénardier.

THÉNARDIER. — Je le nie.

MARIUS. — Et que vous êtes un gueux. Tenez. (*Il tire de sa poche un billet de cinq cent francs et le lui jette à la face.*)

THÉNARDIER. — Merci! Pardon! Cinq cents francs! Monsieur le Baron ! Un fafiot sérieux ! (*Un temps.*) Eh bien, soit. Mettons-nous à notre aise. Monsieur le Baron est infaillible. Je suis Thénardier.

MARIUS. — Je vous ai dit votre nom. A présent, je vais vous dire votre secret. Vous allez voir que j'en sais plus long que vous. Jean Valjean, comme vous l'avez dit, est un assassin et un voleur. Un voleur, parce qu'il a volé un riche manufacturier M. Madeleine. Un assassin, parce qu'il a assassiné l'agent de police Javert.

THÉNARDIER. — Je ne comprends pas, Monsieur le Baron.

MARIUS. — Jean Valjean a tué l'agent Javert ; il l'a tué d'un coup de pistolet. Moi qui vous parle, j'étais présent.

THÉNARDIER. — Monsieur le Baron, nous faisons fausse route.

MARIUS. — Ce sont des faits.

THÉNARDIER. — Ce sont des chimères. La confiance dont Monsieur le Baron m'honore me fait un devoir de le lui dire. Avant tout, la vérité et la justice. Monsieur le Baron, Jean Valjean n'a point volé M. Madeleine et Jean Valjean n'a point tué Javert.

MARIUS. — Comment cela ?

THÉNARDIER. — Pour deux raisons.

MARIUS. — Lesquelles ? Parlez.

THÉNARDIER. — Il n'a pas volé M. Madeleine, attendu que c'est lui-même Jean Valjean qui est M. Madeleine.

MARIUS. — Quoi ?

THÉNARDIER. — Il n'a pas assassiné Javert, attendu que celui qui a tué Javert, c'est Javert.

MARIUS. — Que voulez-vous dire ?

THÉNARDIER. — Javert s'est suicidé.

MARIUS, *hors de lui.* — Prouvez ! Prouvez !

THÉNARDIER, *détachant les syllabes.* — L'a-gent-de-po-lice-Javert-a-été-trouvé-noyé-sous-un-bateau-du-Pont-au-Change.

MARIUS. — Mais prouvez donc !

THÉNARDIER. — J'ai mon dossier. (*Il sort une enveloppe.*) Deux faits, deux preuves. Voici la première. Un numéro du *Drapeau blanc* du 25 juillet 1823 établissant l'identité de M. Madeleine et de M. Jean Valjean.

MARIUS, *parcourt très vite le journal, puis.* — Vite ! l'autre journal !... Javert...

(*Thénardier lui tend l'autre journal.*)

(*Marius lit.*) « ... Dans un rapport verbal fait au préfet, l'inspecteur Javert a déclaré vouloir mettre fin à ses jours parce que, fait prisonnier dans la barricade de la rue de la Chanvrerie, il avait dû la vie à un insurgé qui avait tiré en l'air au lieu de l'exécuter. » Eh bien, alors, ce malheureux est un homme admirable ! Toute cette fortune était vraiment à lui, c'est un héros, c'est un saint !

THÉNARDIER. — C'est un assassin et un voleur !

MARIUS. — Comment ?

THÉNARDIER. — Monsieur le Baron, je vais tout vous dire, laissant la récompense à votre générosité. Mon secret vaut de l'or massif. Vous me direz : Pourquoi ne t'es-tu pas adressé à Jean Valjean ? Pour une raison toute simple : je sais qu'il s'est dessaisi et dessaisi en votre faveur. Il me montrerait ses mains vides. J'ai besoin de quelque argent pour mon voyage en Amérique, je vous préfère, vous qui avez tout, à lui qui n'a rien. Je suis un peu fatigué, permettez-moi de prendre un siège. (*Marius lui fait signe de s'asseoir et s'assied lui-même.*) Monsieur le Baron, le 5 juin 1832, le jour de l'émeute, un homme était dans le grand égout de Paris. (*Marius sursaute et rapproche sa chaise.*) Cet homme, forcé de se cacher pour des raisons du reste étrangères à la politique, avait pris l'égout pour domicile et en avait une clef. Il pouvait être huit heures du soir. L'homme entendit du bruit. Très surpris, il constata la présence d'un autre homme. Cet homme portait un lourd fardeau et marchait courbé. L'homme qui marchait courbé était un ancien forçat et ce qu'il traînait sur son dos était un cadavre. Flagrant délit d'assassinat s'il en fut. Quant au vol, il va de soi. On ne tue pas un homme gratis. Monsieur le Baron, un égout n'est pas le Champ-de-Mars, on y manque de tout, même de place. Quand deux hommes sont là, il faut qu'ils se rencontrent. C'est ce qui arriva. Le domicilié et le passant furent forcés de se dire bonjour. Le forçat était un homme d'une force terrible. Il n'y avait pas à lui refuser la clef de l'égout. Pourtant celui qui avait cette clef parlementa, uniquement, pour gagner du temps. Il examina le mort qui était tout défiguré par le sang et, tout en causant, il trouva moyen de déchirer et d'arracher par derrière, sans que l'assassin s'en aperçût, un morceau de l'habit de l'homme assassiné. Pièce à conviction. Vous comprenez à présent : celui qui portait le cadavre, c'est Jean Valjean ; celui qui avait la clef vous parle en ce moment ; et voici le morceau d'habit... (*Il le tire de sa poche, Marius se lève, bouleversé.*) ... Monsieur le Baron, j'ai les plus fortes raisons de croire que le jeune homme assassiné était un opulent étranger attiré par Jean Valjean dans un piège et porteur d'une somme énorme.

MARIUS, *qui a été rapidement chercher son habit dans un tiroir.* — Le jeune homme était moi, et voici l'habit. Vous êtes un infâme, un menteur et un scélérat ! Vous veniez accuser cet homme, vous l'avez justifié ; vous vouliez le perdre, vous n'avez réussi qu'à le glorifier. C'est vous qui êtes un voleur ! Et c'est vous qui êtes un assassin ! J'en sais assez sur vous pour vous envoyer au bagne, et plus loin, si je voulais. Tenez, voilà mille francs, sacripant que vous êtes... Ah ! Jondrette Thénardier, vil coquin ! Que ceci vous serve de leçon, misérable ! Prenez cet argent et sortez d'ici ! Waterloo vous protège.

THÉNARDIER. — Waterloo !...

MARIUS. — Oui, assassin ! Vous y avez sauvé la vie à un colonel !

THÉNARDIER. — A un général !

MARIUS. — A un colonel ! Je ne donnerais pas un liard pour un général. Voilà encore trois mille francs, prenez-les. Je vous compterai vingt mille francs quand vous partirez pour l'Amérique. Allez ! Partez ! Disparaissez !

THÉNARDIER, *abasourdi.* — Monsieur le Baron, reconnaissance éternelle. (*Il salue jusqu'à terre et sort.*)

(*Marius court à l'autre porte, comme un fou.*)

MARIUS. — Cosette ! Cosette ! Viens ! Viens vite ! Partons ! (*Il court à l'autre porte, appelle.*) Basque ! un fiacre ! (*A Cosette qui entre.*) Cosette, viens. Ah ! mon Dieu ! C'est lui qui m'avait sauvé la vie ! Ne perdons pas une minute. Mets ton châle.

COSETTE. — Quel bonheur ! Nous allons revoir M. Jean ?

MARIUS. — Ton père, Cosette ! Ton père plus que jamais. Cosette, il est allé à la barricade, il a sauvé Javert. Il m'a tiré de ce gouffre pour me donner à toi. Cosette, après avoir été ta providence, il a été la mienne. J'étais évanoui ; je ne voyais rien, je n'entendais rien, je ne pouvais rien savoir, de ma propre aventure. Nous allons le ramener, le prendre avec nous ; qu'il le veuille ou non, il ne nous quittera plus. Je passerai le reste de ma vie à le vénérer. C'est à lui que Gavroche aura remis ma lettre. Tout s'explique. Tu comprends...

COSETTE, *qui ne comprend rien.* — Tu as raison ! (*Ils sortent.*)

RIDEAU.

Tableau XX

(*Début 1833, aussitôt après le précédent.*)

JEAN VALJEAN

TOUSSAINT. — Vous obéirez à M. le Docteur ? Vous mangerez quelque chose ?

JEAN VALJEAN. — Je vous le promets.

TOUSSAINT. — Vous allez vous reposer ?

JEAN VALJEAN. — C'est cela. (*Toussaint sort.*) Cosette, je te bénis... Je ne la verrai plus. C'est un sourire qui a passé sur moi. Oh ! une minute, enten-

dre sa voix, toucher sa robe, la regarder... Mon Dieu, mon Dieu !

(*Presque aussitôt entrent Marius et Cosette. Marius reste à l'écart. Cosette se précipite vers Jean Valjean.*)

JEAN VALJEAN. — Cosette !

COSETTE, *l'embrassant.* — Père !

JEAN VALJEAN. — Cosette, vous ! Madame ! C'est toi ! Ah ! mon Dieu !... C'est toi, tu es là ! Tu me pardonnes donc !

MARIUS, *très ému.* — Mon père...

JEAN VALJEAN. — Et vous aussi, vous me pardonnez. (*Marius est incapable de parler.*) Merci... (*Tandis que Cosette s'installe à ses genoux.*) Comme on est bête ! Je croyais que je ne la verrais plus ! On compte sans le Bon Dieu ! On se dit : « C'est fini ! » Et le Bon Dieu dit : « Tu t'imagines qu'on va t'abandonner ? Bêta ! Non ! Il y a un pauvre bonhomme qui a besoin d'un ange. » Et l'ange vient. Et l'on revoit sa Cosette... (*A Marius.*) J'avais tellement besoin de voir Cosette une petite fois de temps en temps.

COSETTE. — Marius, tâte sa main, comme elle est froide !

JEAN VALJEAN. — Ainsi vous voilà ! Monsieur Pontmercy, vous me pardonnez !

MARIUS, *éclatant.* — Vous pardonner ? Cosette, tu as entendu ? A moi, l'ingrat, moi l'oublieux, à moi l'impitoyable, à moi le coupable, il dit : merci !

JEAN VALJEAN, *tout bas.* — Pourquoi dire tout cela ?

MARIUS. — Mais vous, pourquoi ne l'avez-vous pas dit ? C'est votre faute aussi ! Vous sauvez la vie aux gens et vous le leur cachez !

JEAN VALJEAN. — J'ai dit la vérité.

MARIUS. — Non, la vérité, c'est toute la vérité, et vous ne l'avez pas dite. Vous étiez M. Madeleine, pourquoi ne pas l'avoir dit ? Vous aviez sauvé Javert alors que je croyais que vous l'aviez tué, pourquoi ne pas l'avoir dit ? Je vous devais la vie, pourquoi ne pas l'avoir dit ? Ah ! mon Dieu ! quand je pense que c'est par hasard que j'ai appris tout cela : nous vous emmenons. Vous faites partie de nous-mêmes. Vous êtes son père et vous êtes le mien. Vous ne passerez pas un jour de plus dans cette maison. Ne vous figurez pas que vous serez demain ici.

JEAN VALJEAN. — Demain je ne serai pas ici, mais je ne serai pas chez vous. La preuve que Dieu est bon, c'est que la voilà.

COSETTE, *lui prenant les mains.* — Mon père... Mon Dieu, vos mains sont encore plus froides. Est-ce que vous souffrez ?

JEAN VALJEAN. — Moi ? Non. Je suis très bien. Seulement...

COSETTE. — Seulement quoi ?

JEAN VALJEAN. — Je vais mourir tout à l'heure.

MARIUS, *sursautant.* — Mourir !

JEAN VALJEAN. — Oui, mais ce n'est rien. (*Souriant.*) Cosette, tu me parlais, continue, parle encore... parle, que j'entende ta voix...

COSETTE, *un cri.* — Père ! Mon père ! Vous vivrez ! Vous allez vivre ! Je veux que vous viviez, entendez-vous !

JEAN VALJEAN. — Oh ! oui, défends-moi de mourir ! Qui sait ? J'obéirai peut-être. Mais non, il est utile que je m'en aille. La mort est un bon arrangement. Que vous soyez heureux, que vous ayez Cosette, que la jeunesse épouse le matin, que moi, qui ne suis bon à rien et qui ai fait ma besogne, je meure, il est sûr que tout cela est très bien. Dieu sait mieux que nous ce qu'il nous faut. C'est lui le grand martyr.

TOUSSAINT, *bas, à Marius.* — Faut-il appeler un prêtre ?

JEAN VALJEAN, *désignant un point au-dessus de sa tête.* — J'en ai un. Un grand. (*Il fait signe à Cosette et à Marius.*) Nous avons été bien heureux. C'est fini. Mes enfants, ne pleurez pas, je ne vais pas très loin. Je vous verrai de là. Vous n'aurez qu'à regarder quand il fera nuit, vous me verrez sourire... Cosette, te rappelles-tu Montfermeil ?... Et la grande poupée, te rappelles-tu ? Tu regrettais de ne pas l'avoir emmenée au couvent. Comme tu m'as fait rire des fois ; tu étais si espiègle, toute petite ! Tu te mettais des cerises aux oreilles... Ce sont là les choses du passé... les jeux, les bons rires de l'enfance... C'est de l'ombre... Je m'imaginais que tout cela m'appartenait, et j'étais heureux... et bête... (*Silence.*) Cosette, voici le moment venu de te dire le nom de ta mère. Elle s'appelait Fantine. Retiens ce nom-là : Fantine. Mets-toi à genoux toutes les fois que tu le prononceras. Elle a bien souffert. Elle t'a bien aimée. Elle a eu en malheur tout ce que tu as eu en bonheur. Ce sont les partages de Dieu. Il est là-haut Il nous voit tous, et Il sait ce qu'Il fait, au milieu de ses grandes étoiles... Aimez-vous bien toujours : il n'y a guère autre chose dans la vie : s'aimer. Mes enfants... Je ne sais ce que j'ai... Je vois de la lumière. Approchez encore. Donnez-moi vos chères têtes bien-aimées, que je mette mes mains dessus.

FIN.

Ont prêté également leur concours au spectacle des « Misérables » :

des Elèves du Conservatoire : MM. BALARD, *Bahorel;* COCHET, *Lègle;* DELLA TORRE, *Prouvaire;* ETCHEVERRY, *Marius ;* LAMOLE, *un Colporteur ;* RIO, *un Roulier ;* SOUCHÈRE, *Courfeyrac;* TISOT, *Grantaire.* M[lles] Régine BLAESS, *Azelma;* Michèle DORIAN.

des Elèves du Centre d'Art dramatique : GIRAUD, MONSARRAT, VOLLARD, FEY, WENTZEL, FLORENT, SANS-NAHORT, DELMAS, MENAUD, BRINCOURT, CHARRIER, EHNI, PAILLON.

Le petit Yves-Marie MAURIN, *Gavroche* ✱ La petite Claire DIAMANT, *Cosette*

Le rideau de « La Liberté sur les Barricades » a été exécuté d'après le tableau d'Eugène DELACROIX

« Patate »

de *MARCEL ACHARD* (THEATRE SAINT-GEORGES)

Après avoir écrit tant de charmantes et poétiques pièces sur l'amour, Marcel Achard a voulu écrire une pièce sur la haine. Traitant le même sujet, Jean Anouilh en eût fait une pièce noire, désespérante et désespérée. Marcel Achard, lui, a écrit une délicieuse comédie dans laquelle les invectives s'achèvent en bons mots et la tendresse affleure constamment sous les paroles blessantes. Ainsi, lorsque les deux ennemis intimes, Léon et Noël, qui, depuis les bancs du lycée, ont tant de choses en commun (jusqu'aux quatre lettres de leurs prénoms !) se jettent les pires injures à la figure, il suffit que l'un d'eux change de ton en disant « Tu blagues ! » pour qu'aussitôt la part de jeu reprenne le dessus.

Léon Rollo est un petit inventeur qui connaîtrait souvent des fins de mois difficiles s'il n'avait la possibilité, dont il use sans ménagement, de se faire prêter, à fonds perdus, de l'argent par le riche, l'opulent Noël Carradine. Noël est riche parce qu'il a épousé Véronique, laquelle a aimé, autrefois, Léon, et a failli en mourir. Il n'en faut pas davantage pour que Léon croie que Noël l'a dépouillé d'une fortune qui aurait pu lui revenir. Aussi, plus Carradine lui avance-t-il de l'argent, plus lui en veut-il. De son côté, Carradine, qui n'est pas un très joli monsieur, se complaît à abaisser son ami, à l'écraser de sa réussite et à l'affubler de ce sobriquet ridicule et vexatoire de « Patate ».

C'est pourquoi — alors qu'il vient encore de soutirer cinq cent mille francs à Carradine, sur une invention à laquelle il ne croit guère lui-même — Rollo rêve d'une vengeance terrible, éclatante, qui amènerait son adversaire à l'implorer à genoux. Sa fille adoptive, Alexa, va lui en fournir le prétexte. Des lettres qu'elle a laissées traîner prouvent, avec éloquence, que cette jeune fille, apparemment si moderne et si peu sentimentale, est la maîtresse de Carradine. Surmontant la douleur que lui apporte cette révélation, Léon y voit l'occasion tant attendue, inespérée, de se venger de son rival. Il n'aura qu'à montrer ces lettres à Véronique et celle-ci rejettera sans hésiter son mari dans le néant d'où elle l'a tiré. Mais Carradine est beau joueur. Il ne perdra pas la face devant sa femme, car, avant que Léon ait pu lui remettre les lettres, il se sera tué. L'on assiste, alors, à un revirement où l'on retrouve toute la gentillesse congénitale de Marcel Achard. Carradine ne bluffe pas et Rollo, tout à coup, est effrayé par sa propre vengeance. Elle est trop complète, elle ne lui apporte pas la joie qu'il en attendait. Il préfère y renoncer et détruire ces lettres que son ennemi était prêt à lui acheter à prix d'or.

Sur ce thème tragique qui agite constamment les masques horribles de la haine et de la jalousie, Marcel Achard a brodé des arabesques éblouissantes et la soirée est un véritable enchantement. Il faut dire que l'interprétation est pour beaucoup dans le succès commun. Pierre Dux incarne de magistrale façon le personnage, qui pourrait être si déplaisant, de Léon Rollo et il fait de ce raté, obsédé par la supériorité de son camarade, un doux maniaque dont la bonté foncière anéantit les plus sombres desseins. Même le personnage de Carradine, qui devrait être antipathique, est sauvé de l'abjection par une allure, une sorte de noblesse, que Maurice Teynac rehausse encore de sa prestance.

Quant aux deux épouses, si elles ont moins de relief, ce n'est nullement la faute de Simone Renant, plus délicieuse que jamais dans le rôle sacrifié d'Edith Rollo, et de Jandeline, d'une autorité impressionnante dans celui de Véronique Carradine. Comme dans tout spectacle de ce genre, il faut une révélation : elle est apportée, cette fois, par la jeune Sophie Daumier, vivante, cynique, mais sensible Alexa.

Patate s'affirme, sans conteste, comme l'une des meilleures pièces de Marcel Achard et constitue le digne pendant de son inoubliable *Jean de la Lune*. Au fond, son héros d'aujourd'hui, Léon Rollo, n'est-il pas un Jean de la Lune parvenu à l'âge mûr ? Un Jean de la Lune aigri par vingt années de déceptions et de camouflets, un Jean de la Lune qui en aurait gros... sur la patate ?

« Hibernatus »

de *JEAN BERNARD-LUC* (ATHÉNÉE-LOUIS-JOUVET)

Continuant d'exploiter plaisamment les travers et les nouveautés de notre époque, Jean Bernard-Luc nous propose maintenant une aimable comédie sur l'hibernation, pratique médicale de plus en plus à la mode et qui consiste à endormir le malade pendant un temps plus ou moins long, afin de faire subir à son organisme délabré une véritable cure de rajeunissement. Dans *Hibernatus*, Jean Bernard-Luc imagine la réapparition, au sein de sa famille, d'un jeune homme de 82 ans qui, pendant plus d'un demi-siècle, serait resté en état d'hibernation involontaire dans les glaces du pôle nord.

Evidemment, le jeune vieillard en question paraît toujours l'âge qu'il avait lors de son accident et s'imagine que sa léthargie n'a duré que quelques semaines. Aussi les psychiatres traitant ce cas exceptionnel, qui suscite la curiosité mondiale, demandent-ils à ses descendants — eux-mêmes chargés d'ans et de progéniture — de reconstituer le décor familial de l'année 1900 et de jouer les rôles de leurs propres arrière-grands-parents.

L'hiberné, la mémoire quand même nébuleuse, ne s'aperçoit de rien. Et cela provoque une série de quiproquos et de scènes vaudevillesques dont l'auteur tire un excellent parti. Mais, l'hiberné tombe amoureux de la gracieuse Evelyne, la maîtresse de son petit-fils (par alliance), dans laquelle il croit reconnaître sa fiancée d'autrefois. Et c'est l'amour qui le ramènera sur notre terre, tandis que les efforts des médecins et de la famille seront restés inopérants. Telle est la conclusion que l'on pourrait tirer de cette agréable pièce, qui est appelée à connaître le succès de ses devancières, *Le Complexe de Philémon* ou *La Feuille de vigne*.

Jean Parédès fait un étourdissant numéro comique en Hubert de Tartas, cinéaste ridicule brusquement affublé d'un fils inconnu et qui n'est autre que son grand-père (par alliance). Germaine Auger incarne toujours à ravir les mères de famille distraites mais jamais dépassées par les événements, Nelly Vignon (Evelyne) et François Guérin (l'hiberné) forment un charmant couple quelle que soit l'époque à laquelle l'auteur les condamne à vivre.

Bref, la bonne humeur que dispensent *Hibernatus* et ses interprètes est capable de dégeler les spectateurs les plus frigides...

Comédie de Provence

Intermède de Cervantes
Adapté par Paul Delon
Musique de René Lafforgue

LE RETABLE DES MERVEILLES

PERSONNAGES

Le Nescio, guitariste	*J.-P. Fremont*
L'Alcade Rappolo	*Marcel Champel*
Le Gouverneur	*Jacques Gripel*
Le boucher Carpacho	*René Lafforgue*
Le greffier Castrado	*Guy Moatty*
Benito, le danseur	*Roger Bret*
Le Farsente	*Paul Delon*
Le Fourrier	*Robert Bousquet*
Juanita Carpacho	*Luce Bunet*
Teresa Rappolo	*Claude Cartoux*
La Chirinos	*Odette Barrois*

Le Retable des Merveilles a été créé par les Comédiens de Grenoble le 7 avril 1946, sous la direction de Jean Dasté et repris, en spectacle régulier, par la Comédie de Provence, le 4 août 1956.

La place d'un petit village espagnol.

Le Nescio s'accroupit sur une pierre et gratte sa guitare, le gouverneur s'assoit sur un banc.

Le Nescio. — M. le Gouverneur somnole, assis à l'ombre fraîche d'un platane. Son Excellence l'Alcade marche à pas comptés, en compagnie du senor Carpacho, honorable boucher de notre village.

(*L'Alcade et Carpacho traversent le théâtre.*)

L'Alcade. — Senor Carpacho, mon ami, laissez-moi vous dire avec tout le respect qui lui est dû, que votre fille, Mlle Juanita Carpacho, est ravissante.

Carpacho. — Vous êtes bien bon, Senor Alcade, un père est toujours fier des compliments adressés à son enfant... Mais qui ne remarquerait pas la grâce toute particulière de la señora Rapollo, votre épouse, par bonté divine ?

L'Alcade. — Certes, certes, heureux les pères et les maris de telles femmes !

(*Ils sont sortis.*)

Le Nescio. — La fille du boucher, l'ardente et belle Juanita, accomplit sa promenade quotidienne, les yeux baissés, sous la garde vigilante de l'austère senora Rapollo.

(*La senora Rapollo et Juanita apparaissent.*)

S. Rapollo. — Je te le répète, ma fille, il est fort imprudent d'agir comme tu le fais... Songe à ta réputation... Songe à ma responsabilité.

Juanita. — Je prends tout sur moi, Teresa.

S. Rapollo. — C'est bien ce qui me fait peur... Qu'un accident survienne... Qu'une indiscrétion surgisse, et c'en est fait de notre honneur.

Juanita. — Pense au plaisir, Teresa, pense au plaisir.

(*Elles ont passé.*)

Le Nescio. — Tous ces gens-là vont et viennent, devant le banc où M. le Gouverneur rêve sans doute à des problèmes hautement politiques.

Le gouverneur, *sur un banc.* — Je m'ennuie. Ce petit village est insipide, je ne sais quelle mauvaise fortune, ou quel mauvais plaisant m'a nommé gouverneur de ce pays, dont les habitants sont aussi bêtes que leurs bêtes... Hommes sobres, femmes farouches... O Madrid...

Le Nescio. — Ces deux jeunes gens qui viennent là se nomment l'un Castrado et l'autre Benito. Le premier le petit, le bavard, et le sec est de sa profession greffier.

(*C'est au tour de Castrado et de Benito de passer.*)

Castrado. — Quoique vous en pensiez, Benito, je n'ignore rien de ce qui se passe ici. Je suis pour ainsi dire le receptacle des secrets, des mystères, et des aveux. Je pourrais, si cela n'était contraire aux lois de ma noble profession, révéler sur chacun de nos concitoyens des choses..., des choses... Vous en seriez étonné pour longtemps. Mais je sais me taire... Motus. Je me contente de sourire... Une tombe... Je

suis une tombe. Ironique comme tout ce qui est supérieur.

LE NESCIO. — Le second, Benito, est neveu de l'Alcade. Voilà bientôt un an qu'il est officiellement fiancé avec Juanita Carpacho que nous avons vue tout à l'heure.

BENITO. — Garde tes secrets, Castrado... Je ne m'en soucie guère, seuls m'importent les secrets que chaque femme recèle en son cœur.

CASTRADO. — Heureux futur possesseur de la plus belle.

BENITO. — La plus belle ne me suffit pas, Castrado...

CASTRADO. — Je sais... Je sais...

BENITO. — Comment tu sais cela aussi ?

CASTRADO. — Quand je vous dis que rien ne m'échappe... Ainsi l'autre soir...
(*Ils ont disparu.*)

NESCIO. — Pour moi, je gratte ma guitare dans l'espoir d'attirer l'attention de ces gracieuses personnalités, de leur faire prendre compassion sur mon sort et de soutirer ainsi quelques menues monnaies afin que je puisse m'acheter le pain nécessaire à ma subsistance.

LE GOUVERNEUR. — Ce guitariste est insupportable... Je devrais faire interdire les musiciens ambulants. Celui-ci m'écorche les oreille. J'en parlerai au prochain Conseil.

NESIO. — Laissons faire le temps, ma patience et mon talent. Je me tais. Mon instrument parle pour moi, il faut laisser mes promeneurs vivre sans embarras et s'expliquer eux-mêmes.
(*L'Alcade et Carpacho reviennent.*)

L'ALCADE. — Votre attitude dans toute cette affaire, senor Carpacho, mon ami, est absolument claire... Je dirai plus : Logique. Qu'aurait-on pu faire d'autre en vérité ?

CARPACHO. — N'est-ce pas ? C'est ce que j'ai déjà expliqué à Son Excellence M. le Gouverneur.

L'ALCADE. — Votre métier est de vendre de la viande... C'est bien... c'est très bien... Que vous la vendiez dix fois son prix de revient, et malgré les apparences premières, une sorte de nécessité à laquelle sont contraints les honorables commerçants de notre cité... Qu'adviendrait-il d'eux s'ils se laissaient aller au plaisir de commercer les règles ?

CARPACHO. — Qu'adviendrait-il d'eux, je vous le demande, senor Alcade ?

L'ALCADE. — Je vous réponds, senor et ami Carpacho : les commerçants de notre cité qui sont de par leur essence même les piliers, les soutiens de notre communauté, doivent savoir regarder plus loin que l'immédiat.

CARPACHO. — Sans doute.

L'ALCADE. — L'immédiat, c'est la famine, c'est la pauvreté où nous ont réduits ces troupes de malheur qui nous occupèrent... Mais qu'importe l'immédiat ? Bagatelle... On doit avoir le souci de l'avenir... Les commerçants doivent d'abord penser à leur avenir qui est l'avenir même de la ville, la continuation dans le temps, de notre vieille et solide civilisation.

CARPACHO. — Je ne suis pas docteur et ne saurais m'exprimer aussi bien que vous, senor Alcade, mais ce sont là justement les mots qu'il faut dire.

L'ALCADE. — Je n'ai certes pas attendu pour les penser et les prononcer devant qui voulait les entendre. Je sais m'élever au-dessus des contingences. On l'a bien vu dernièrement. Rappelez-vous, Carpacho.

CARPACHO. — Vous faites allusion sans doute à cette horrible campagne de dénigrement...

L'ALCADE. — On m'accuse, moi, de complaisance !... Me soutenir que j'avais touché des pots de vin.

CARPACHO. — Quelle honte !... Quel siècle!... J'ose espérer que le mouton que je vous fis tenir vous a aidé à supporter ces misères.

L'ALCADE. — Oui, grâce à Dieu, et je vous en remercie. L'amitié, voyez-vous, Carpacho, c'est encore le seul sentiment sur lequel on puisse s'appuyer... La pure, la transparente amitié...
(*Sur leur sortie, Juanita et Teresa réapparaissent.*)

JUANITA. — Papa semble avoir des ennuis.

TERESA. — En effet, je ne sais trop ce qui se passe, mais il se concerte tous les soirs avec mon époux, deux ou trois autres de ces messieurs, et tiennent de longs conciliabules.

JUANITA. — Tant mieux, Teresa, tant mieux. La cage est ouverte et nous pouvons voler.

TERESA. — Voler ! Ne prononce pas ce mot, Juanita, il sent la corde.

JUANITA. — Tu préfères les mots d'amour que Pedro chante tous les soirs au bas de ta fenêtre.

TERESA. — Et toi ceux de Vicente...

JUANITA. — Vicente n'est pas bavard. Il se fait entendre bouche cousue.

TERESA. — Tu vas me faire rougir, fille perdue.

JUANITA. — C'est le diable alors qui a peur de devenir rouge.

TERESA. — Et que fais-tu de Benito... Juanita... De ton fiancé ?

JUANITA. — Oh ! j'aurai bien le temps de m'ennuyer, avec lui, une fois la messe dite.
(*Elles sortent.*)

LE GOUVERNEUR. — Je ne sais si cela tient à ma solitude présente, mais je suis assailli de mille pensées, qui ne cessent de me tourmenter. Souvenirs... Souvenirs, charmants. Ah ! et aussi, pourquoi ne pas l'avouer, souvenirs hauts en couleurs... rouges et noirs. Non, soyons plus exact, blonds et bruns. Cette petite Pepita, la danseuse au regard si chaste, aux jambes si voluptueuses... et cette belle rousse arrivée toute neuve des brumes polonaises... Quelles heures, mon Dieu ! Quelles heures ai-je passé là ! Le sang m'en monte encore à la tête. Du calme, du calme ! (*Il sort.*)

(*On voit de nouveau Castrado et Benito passer.*)

CASTRADO. — Et ce n'est pas tout... J'ai pu m'introduire l'autre jour par mon habileté, à l'intérieur du jardin de maître Tomas, ce vieillard à l'apparence si tranquille... Je vous en donne en cent ce que j'ai pu y voir... Non, je ne vous le dirai pas... C'est trop grave et cela pourrait amener des complications... J'ai un bœuf sur la langue... Rien ne pourrait m'arracher ce secret.

BENITO. — Castrado, je bous d'impatience.

CASTRADO. — Vous ne le répéterez pas au moins.

BENITO. — Parole de Benito.

CASTRADO. — Eh bien figurez-vous...

(*Et sa voix se perd dans les coulisses.*)

LE NESCIO. — Je ne sais vraiment pas ce que tous

ces gens-là peuvent se confier l'un à l'autre. Sans doute parlent-ils des moissons qui poussent, des chansons nouvelles et de cet ineffable amour qu'il y a dans l'âme de chacun de nous pour son prochain. Ils ont l'air heureux et sans soucis. Qui ne serait pur ici sous le ciel lavé des Asturies ? Je suis bien content pour eux. Mais je vois venir par là un couple étrange. Ils ne sont pas de ce pays, j'en mettrais ma main au feu... Ne serait-ce que leur accoutrement bizarre ? Quelques pèlerins sans doute... Que veulent-ils ?... Que viennent-il faire en ce pays perdu ?

Le farsente. — Salut, garçon, que toutes les grâces soient avec toi.

La Chirinos. — Et que le ciel te préserve des aventures.

Le Nescio. — Soyez entendus, Senor et Senora.

La Chirinos. — Je te le souhaite, mon joli, mais je n'en suis pas sûre. Je lis dans tes yeux la marque de grands voyages et de tristes retours.

Le Nescio. — Qui êtes-vous donc, Senor, vous qui semblez savoir lire ce qui n'est pas écrit ?

Le Farsente. — Bien naïf petit celui qui ne devine pas qui nous sommes. Avons-nous l'air d'autre chose que de comédiens errants qui vont de ville en village et de montagne en plaine, vendre aux badauds le souffle de l'illusion et l'apparence du plaisir ?

Le Nescio. — Sont-ce là choses qui se monnaient ?

La Chirinos. — Plus que tu ne le crois et plus cher qu'il n'est raisonnable.

Le Farsente. — Mais, dis-moi, petit, puisque la Chirinos avec sa double vue paraît avoir confiance en toi ; je ne vais pas hésiter à te confier mes secrets ; quelle est ton occupation dans ce village ?

Le Nescio. — Jouer de la guitare.

Le Farsente. — Pourquoi faire ?

Le Nescio. — Plaire aux oreilles fortunées.

La Chirinos. — Et cela te rapporte ?

Le Nescio. — Guère. Je me nourris plus souvent de rêves que de pain cuit.

Le Farsente. — J'en étais sûr. Ecoute. Je puis faire ta fortune. Si tu crois assez en moi pour faire aveuglément ce que je vais te demander, je promets à ton escarcelle d'être ce soir lourde de quelques bon repas.

Le Nescio. — A votre disposition, Senor... En dehors du mal, il n'est rien que je ne fasse pour remplir ma bedaine.

La Chirinos. — Le bambino me plaît.

Le Farsente. — Tope là, mon garçon, nous allons nous entendre. Dis-moi d'abord : Par qui ce village est-il habité ? Quelles en sont les notabilités ? Que s'y passe-t-il enfin d'extraordinaire.

Le Nescio. — Ce village, Senor, est un village comme tous les villages espagnols. La vie s'y écoule tranquille et sans histoire ? Tout le monde va à la messe et M. le Gouverneur dans sa grande sagesse semble apprécier la musique.

La Chirinos. — Cela est fort bon... Et je n'attendais guère d'autre réponse d'un petit garçon comme toi. Nous connaissons les hommes et nous savons ce qu'en vaut l'aune quels que soient les lieux où ils vivent.

Le Farsente. — Ce qui nous intéresse en effet particulièrement, c'est de savoir s'il ne se trouverait pas dans ce pays par miracle un spécimen de cette race étonnante d'individus qui, répugnant à la vie normale et voulant se distinguer, se cantonnent dans une honnêteté, une chasteté, bien ennuyeuses... Une sorte de saint pour mieux dire qui ferait une tache claire par ici.

Le Nescio. — Non, Senor... Il n'est point de saint au village, je vous ai dit qu'il était tout comme les autres.

Le Farsente. — Fort bien, point de gêneurs. Nous pourrons donc travailler. Préparons-nous. Chirinos, ma belle, n'oublie surtout pas les instructions que je t'ai données. Aie bien présentes à la mémoire les belles leçons que je t'ai serinées. Et sois sincère, ma belle, ou fais semblant de l'être, ce qui revient au même. Pour toi, enfant, nous allons te sortir de nos paquets des accoutrements magnifiques qui feront de toi l'Orphée de ce pays barbare. Pour ma part je vais endosser ma défroque de magicien et préparer ma langue aux mensonges les plus mirobolants. Tandis que tu aideras l'aimable Chirinos à monter le décor, je vais taper du tambour afin d'ameuter la population.

Le Nescio. — Vous n'aurez pas grand mal.

La Chirinos. — On vit toujours dans l'attente du merveilleux. Un roulement de tambour dans le silence et c'est peut-être l'annonce de quelque vie nouvelle.

Le Nescio. — Peut-être, Senora.

La Chirinos. — Idiot, ce n'est qu'une peau d'âne qui vibre.

Le Farsente, *tapant du tambour.* — Holà !... holà !... holà !... Habitants de ce noble village... Seigneurs de ce glorieux pays, accourez, accourez, accourez... Les plus belles, les plus pures entre toutes les femmes... Les meilleurs, les plus forts et les plus justes hommes. Venez... Venez... Venez... Vous allez voir ce soir, ce que vous n'avez jamais vu, entendre ce que vous n'avez jamais ouï... Le merveilleux, le fantastique, l'extraordinaire s'installent chez vous. Préparez vos yeux et vos oreilles..., ils n'auront jamais été à pareille fête... Préparez aussi votre âme et votre cœur... Jamais de telles émotions n'auront imprégné leur essence... Holà !... Holà !... Holà !...

(*Castrado, Benito, Juanita, Teresa, l'Alcade et Carpacho entrent rapidement les uns après les autres.*)

Castrado. — Quel est ce bruit ? Qui êtes-vous ?

Le Farsente. — Approchez... Approchez, Senor, Je vais vous l'apprendre.

Benito. — Comment, Castrado, comment se fait-il que tu ne sois pas déjà au courant ?

Castrado. — J'avoue que, pour cette fois, ma perspicacité est en défaut... Mais je me doute bien de ce que cela peut être.

Juanita. — Teresa, Teresa ; je te le disais bien qu'il y avait du nouveau sur la place. Viens voir.

Teresa. — Sainte Vierge, quels sont ces inconnus ?

L'Alcade. — Madame ma femme, je vous prie, ne vous approchez pas si près. De la décence, Teresa, de la décence dans votre curiosité.

Carpacho. — Ecoute, Juanita, ma blanche colombe, écoute les conseils de Son Excellence.

Juanita. — Mais, papa...

Castrado. — C'est inouï.

L'Alcade. — Cette arrivée inopinée me semble extrêmement intéressante.

Benito. — Juanita approche donc avec moi.

Carpacho. — Voilà bien vingt ans que pareil spectacle...

Le Farsente. — C'est cela... Que le cercle se forme... Venez autour de moi et soyez prêts à tous les miracles. Venez !... Venez !... Venez !

Le gouverneur, *entrant*. — Qu'est-ce, Messieurs... Qu'est-ce donc ?... Du calme je vous prie... Laissez-moi passer.

L'Alcade. — Place à Son Excellence le Gouverneur.

Castrado. — Place ! Place !...

Le gouverneur. — Messieurs, que signifie tout ceci. Senor Alcade, veuillez avoir l'obligeance de me mettre au courant.

L'Alcade. — Que Votre Excellence me pardonne, mais seul cet homme...

Le gouverneur. — Cet homme!... Quel homme ?...

Castrado. — Cet individu, oui, Votre Excellence... Cet individu vêtu d'une façon aussi superbe que bizarre pourra mettre Votre Excellence au courant de ses intentions.

Le gouverneur. — J'écoute donc... Parlez, noble inconnu.

Le Farsente. — Ainsi, fais-je, Seigneur... Ecoutez donc ceci ; je m'appelle Montiel et dans toute l'Espagne et même au-delà des monts je colporte pour le bonheur de tous, le retable des merveilles... Cela ne vous dit rien, ce nom ?... Sa renommée n'a pas encore frappé vos oreilles ? Faut-il donc que votre cité soit si perdue au bout de toutes les sierras... Retable magnifique... Retable universel, devant qui chaque jour défilent des foules admiratives et s'agenouillent des fanatiques.

Le gouverneur. — Quel est ce retable dont je n'ai jamais ouï parler ?

La Chirinos. — L'illustrissime savant Tontonello en est l'auteur.

Le Farsente. — Tontonello, Tontonello.

Le gouverneur. — Tontonello ?

La Chirinos. — Oui Seigneur, Tontonello, dont la renommée s'envolant de Tontonella, sa ville natale, plane aujourd'hui sur le monde.

Castrano. — Tontonello a en effet fort bonne réputation.

Le gouverneur. — Vous le connaissez ?

Castrado. — Euh... Cela m'est venu aux oreilles.

Le gouverneur. — Vraiment ?

Le Farsente. — Cet esprit éclairé travaillant au bonheur de l'humanité dans le silence de son cabinet a composé, après bien des recherches, bien des calculs, bien des traverses, ce retable que vous voyez là sous cette humble toile. Mais je soulèverai tout à l'heure cette toile, et vous verrez alors... Ah ! mes Seigneurs !... Je ne sais trop comment exprimer les merveilles que vous y découvrirez. Devant vos yeux naîtront les événements les plus extraordinaires, les personnages les plus fabuleux, les scènes les plus charmantes qu'on puisse rêver... Vous y croirez être, vous y serez... Vous serez transportés loin de ce terre-à-terre quotidien et stupide. Vous serez les compagnons des héros et des demi-dieux. Vous y vivrez les événements surnaturels ou historiques qui chantent dans toutes les mémoires, et tout cela, Messeigneurs, sous l'humble ciel de votre village.

L'Alcade. — Est-ce vraiment possible ?

La Chirinos. — Le senor Alcade demande si c'est possible !!! Allez vous informer aux capitales que nous venons de traverser... Renseignez-vous auprès de ceux qui eurent l'heur de nous rencontrer.

Le Farsente. — Mais ! Mais ! Mais ! le savant et très magnifique Tontonello dans sa puissance et dans sa foi n'a pas voulu que ces merveilles soient à la portée des mécréants, des méchants et des impurs. Il a par des passes miraculeuses et en tenant bien compte de l'emplacement des astres et de la couleur des étoiles, il a obtenu ce prodige, que tout ce qui se montrera dans ce retable, ne sera visible que par ceux qui auront conservé dans leur cœur la pureté de leur enfance et la loyauté de leur confession.

La Chirinos. — Et c'est justement pour cela que nous sommes venus ici et non point ailleurs. Nous savons qu'il n'y a parmi vous ni voleurs ni parjures.

Le Farsente. — Nous savons que nul homme parmi vous n'a trompé sa femme.

La Chirinos. — Que toutes vos jeunes filles sont intactes !

Le Farsente. — Que vous préféreriez la mort à l'idée de posséder un sou qui ne vous appartienne pas !

La Chirinos. — Ou de divulguer un secret déposé au sanctuaire de votre confiance !

Le Farsente. — Ainsi donc, tous et toutes, vous serez les spectateurs bien heureux de ces merveilles et une fois la toile retombée, vous me remercierez à genoux des instants prestigieux auxquels je vous aurai conviés.

La Chirinos. — Une âme pure et des mains nettes...

Le Farsente. — Dix sous par-dessus le marché...

La Chirinos. — Et le spectacle commence.
(*Un temps.*)

Le gouverneur. — Une âme pure ?

Caracho. — Des mains nettes ?

Castrado. — Dites-moi, senor Montiel, si par un malheur imprévisible, il se trouvait parmi nous un spectateur qui ne corresponde pas exactement à telles conditions, qu'adviendrait-il ?

Le Farsente. — Malheur sur lui, Senor... Il se trouverait parmi nous comme poisson hors de l'eau ou renard pris au piège. Chacun s'émerveillerait, lui, les yeux obscurcis par ses fautes, ne pouvant prendre part au miracle commun démasquerait par son inertie l'horreur où son âme est plongée.

La Chirinos. — Mais telle éventualité n'est point à craindre ici.

Carpacho. — Il fait bien froid, ma fille, rentrons.

Le Farsente. — Holà !... Holà !... Je n'en puis croire mes oreilles... Ce départ me semble bien précipité... Ce seigneur aurait-il eu des ennuis avec son honneur ?

Carpacho. — Que non pas !... Que non pas !... Je ne crains nulle chose ni personne.

Le gouverneur. — J'ose l'espérer, Senor Carpacho.

Benito. — Tu n'as pas envie de t'en aller, Juanita ?

Juanita. — Moi, je paierai plutôt deux fois ma place.

BENITO. — A la bonne heure.

L'ALCADE. — Pour moi, rien ne me ferait bouger d'ici... Cependant tout à l'heure j'ai...

LE GOUVERNEUR. — Je vous en prie, Senor Alcade... Il faut que vous restiez... Ne serait-ce que pour l'exemple.

L'ALCADE. — Je ne pensais point m'en aller, Votre Excellence.

TERESA, *bas à l'Alcade.* — Ma soupe est sur le feu.

L'ALCADE. — Elle attendra.

CASTRADO. — Je me réjouis par avance, de ce que je vais pouvoir contempler.

LE FARSENTE. — Pour agrémenter la représentation et afin que tous vos sens soient satisfaits, nous avons engagé spécialement au cours de notre voyage aux Indes Orientales le plus extraordinaire instrumentiste de notre planète. Je l'ai vu par la puissance et la séduction de ses accords faire se coucher devant lui les bêtes les plus féroces et Sa Majesté Abdul Ephraïm Sultan de la Sublime Porte a pour la première fois de sa vie senti ses larmes couler à l'audition d'une symphonie que notre compagnon eut la permission de jouer dans son harem.

LE GOUVERNEUR. — Je suis vraiment fort satisfait de cette représentation. (*A part à Chirinos.*) Belle enfant, savez-vous que je suis poète à mes heures. J'ai composé certaines petites odelettes que je serais heureux de pouvoir vous lire en particulier. Peut-être pourriez-vous les lancer dans le public. Votre voix et vos yeux en feraient tout le charme.

LA CHIRINOS. — Votre Excellence a bien des bontés pour moi. Mais je dois aller derrière le théâtre... Veuillez m'excuser, Monseigneur, il y aura temps pour tout après la représentation.

LE GOUVERNEUR. — C'est cela... C'est cela... Après la représentation.

LE FARSENTE. — Attention, bonnes gens, chacun a payé son écot. Je vais soulever le voile. Mais pensez bien aux conditions premières... Pensez à l'état de vos âmes... Songez... Songez aussi à ce que vous avez fait de vos corps mortels.

L'ALCADE. — Pour moi, je suis tranquille là-dessus et répondrai tout aussi bien de la pureté de mon épouse. N'est-il pas vrai, excellente et fidèle Teresa ?

TERESA. — Mon ami...

CARPACHO. — Quant à cela et si c'en était le moment je pourrais dormir sur mes deux oreilles... Mon sommeil serait aussi candide que celui de ma Juanita.

JUANITA. — Mon bon père...

BENITO. — Vive Dieu, l'amour unique qui m'anime pour la plus respectée des fiancées est bien fait pour me mettre en état de goûter le spectacle.

CASTRADO. — Et qui pourrait se dire plus honnête et plus discret que Castrado ? Qui le pourrait ?

LE FARSENTE. — Commençons donc... Musicien, fais vibrer tes cordes et berce-nous sur des flots d'harmonie.

(*Le Nescio commence à jouer.*)

LE GOUVERNEUR. — Un connaisseur est toujours sensible devant une bonne interprétation... Et celle-ci me paraît remarquable.

LE FARSENTE. — Monsieur le Gouverneur est-il prêt ?

LE GOUVERNEUR. — *Mens sana in corpore sano...* Depuis le berceau la conscience et les devoirs de ma charge eurent seuls de l'intérêt pour moi.

LE FARSENTE. — Voilà qui est parfait. Ainsi donc Tontonello, créateur génial de ce rétable, je te conjure aujourd'hui de faire en sorte que ton œuvre produise une fois de plus son miracle ordinaire. Spectateurs parfaits ils attendent de toi dans la clarté de leur vertu les prodiges que ce retable enfante de mon appel... Et déjà je sens qu'ils arrivent... Du plus lointain des âges ils accourent en foule et dans le cadre sombre révélé sous la toile je vois... Oui... Oui... je vois. Et vous tous honnêtes gens vous voyez comme moi Samson, le terrible Samson, à l'herculéenne puissance qui vient vers nous de son pas pesant... N'est-il pas redoutable ? Devant lui ne vous sentez-vous pas envahis d'un émoi sacré ? Allons, allons, les justes, ne le voyez-vous pas ?

CASTRADO. — Mais oui, mais oui, je le vois, je le vois..., même que mon échine en frissonne.

L'ALCADE. — Je le vois aussi. Apparition fantastique. Ne voyez-vous rien, Carpacho ?

CARPACHO. — Si fait, si fait... Comment ne le verrais-je pas, aurais-je les yeux derrière la tête ?

LE FARSENTE. — Le serviteur de Dieu est pris d'une terrible colère. Attention. Attention !... Le voilà dans le temple et de ses bras puissants il pèse de toutes ses forces sur les colonnes massives.

BENITO, *criant.* — Il va les abattre.

CARPACHO, *de même.* — Sauve qui peut !

LE GOUVERNEUR. — Je ne distingue pas très bien toutes ces choses, mais pour un peu la peur me tenaillerait.

LE FARSENTE. — Elles s'écartent les colonnes, elles se craquellent, elles font entendre un bruit sinistre. L'arche du temple va tomber, elle va écraser les Philistins... Horreur, horreur...

CARPACHO. — Je vous en prie, senor Samson, modérez votre bras.

CASTRADO. — La sueur de l'agonie me mouille.

L'ALCADE. — Par grâce, senor Montiel, arrêtez cette vision. Notre honnêteté s'épouvante et je ne saurais contempler plus longtemps pareille catastrophe.

CASTRADO. — Il serait en effet navrant qu'étant venus ici pour nous divertir, nous soyons par la grâce de nos vertus ordinaires exposés aux dangers séculaires.

CARPACHO. — Qui risquerait de réduire nos honneurs en omelette.

LA CHIRINOS. — Quel est donc cet animal fantastique qui vient vers nous maintenant soufflant du feu, lançant des éclairs ? N'est-ce point le fameux taureau père extrêmement illégitime du minotaure et dont les cornes redoutables tracent dans l'air des cercles lumineux. N'est-ce point lui ?

CASTRADO. — Oui, oui, je le reconnais... Il n'y a pas d'erreur.

TERESA. — Quelle bête horrible, Juanita.

JUANITA. — Quel poitrail, mon père.

CARPACHO. — Jamais de ma vie de boucher je n'ai rencontré pareil taureau !

L'ALCADE. — Couchez-vous, couchez-vous ! Il va nous écraser !

LA CHIRINOS. — Holà !... Oh !... Laissez passer le monstre crétois.

Le gouverneur. — Faut-il vraiment s'aplatir ?

L'Alcade. — Point de témérité, Monseigneur.

Le Farsente. — Holà !... Oh !... Enfuyez-vous, les filles.

Teresa. — Juanita, Juanita ! Pense à ta mère.

Juanita. — Benito, viens me protéger.

Le Farsente. — Il s'éloigne... Laissant dans son sillage la vapeur rouge de ses flancs

Le gouverneur. — C'est une aventure invraisemblable. Je ne saurais à présent concilier la dignité de ma charge à la respectabilité de ma personne.

L'Alcade. — Le manteau de Son Excellence a été frôlé par le monstre.

Le gouverneur. — Croyez-vous ?

L'Alcade. — J'en suis sûr.

Le gouverneur, *après avoir senti son manteau.* — Parbleu il sent encore... Ne vous serait-il pas possible, senor Montiel, de faire sortir ce retable des bêtes moins remuantes ? Je ne parle pas pour moi, mais pour ces dames que vous mettez en émoi.

Juanita. — Je me croyais déjà sur ses cornes.

Teresa. — Oh ! oui, oui ! ses cornes..., ses cornes pointues.

Carpacho. — Que de vertus chez ma fille, pour avoir vu cela, senor Alcade.

L'Alcade, *vexé.* — La senora Rapollo l'a vu aussi.

Carpacho. — Sans doute... Sans doute... Je vous le dis... Deux trésors.
(*Guitare.*)

Le gouverneur. — Il est heureux que votre guitariste nous apaise avec ses harmonies.

Le Farsente. — Et ce n'est pas tout... Voilà que du fond du retable sortent en rangs serrés des milliers et des milliers de souris. Souris grises, vertes, bleues, rouges et violettes... Courtes, longues, insinuantes, et diaprées, elles vont et viennent, ondulent, chatoient et se glissent... Leurs yeux sont vifs ; et leurs queues se tortillent... Elles descendent en ligne directe des souris élevées dans l'arche de Noé et dans ce moutonnement, ce tapis mouvant, ce fleuve en marche, voyez, voyez, voyez ! Ce sont toutes les souris du monde.

Juanita. — Teresa, Teresa !... Au nom du ciel, une chaise, un escabeau.

Teresa. — Mes jambes se dérobent... Je me meurs.

Juanita. — Benito ! une souris me grimpe dans les jambes... Par pitié je la sens à mes genoux.

Teresa. — J'ai beau serrer mes jupes elles m'envahissent.

Carpacho. — J'ai par bonheur mes culottes bien fermées.

Le gouverneur. — Ce grouillement autour de mes pieds est insupportable.

Benito. — Je pense en avoir une sous mon chapeau.

L'Alcade. — En faisant des moulinets avec ma canne, je les tiens en respect.

Castrado. — J'avais entendu parler de migration pareille, mais je n'aurais jamais pu croire qu'il y avait tant de souris de par le monde.

Le gouverneur. — C'est une véritable inondation.

La Chirinos. — Quel mot n'avez-vous pas prononcé là. Inondation ! Inondation ! La troupe rongeuse s'éloigne pour laisser place aux cataractes d'une eau bienfaisante et légère... Elle coule rapide et claire, jaillissant à gros bouillons de sa source miraculeuse. Eau du Jourdain, eau sainte et merveilleuse... Les nuages la déversent sur nous... Elle s'échappe de ses cavernes souterraines... Elle nous cerne... Nous lave et nous emporte... Eau du Jourdain, eau sainte du Jourdain qui possède la faculté de donner au visage féminin le ton clair des aurores et de changer la barbe des hommes en une mousse soyeuse étincelante et dorée.

Carpacho. — Juanita, fais attention à ne pas te noyer.

Juanita. — Benito, mon visage n'a-t-il pas été lavé par cette pluie divine ? Ne vois-tu pas mon teint changer.

Benito. — Il me semble amour de ma vie. Mais quel malheur que je n'ai point de barbe !

Castrado. — Je deviens blond, n'est-ce pas ? Je deviens blond.

L'Alcade. — J'ai mes habits tout trempés.

Teresa. — Epoux de mon cœur, ma peau n'a-t-elle pas repris la chaleur de ses vingt ans ?

Le gouverneur. — Encore un coup comme celui-ci et je m'enrhume.

Le farsante. — Mais l'eau s'écoule... Ah ! pour le coup, musicien, montre-toi à la hauteur. Ne vois-tu pas venir celle-ci ? C'est la plus belle. Que tes doigts agiles, pincent les cordes, qu'ils sautillent gaillardement de l'une à l'autre. Des oiseaux... Qu'ils soient des oiseaux. En haut, en bas, à droite, à gauche... Et que dans cette course légère, ils fassent vibrer ta guitare. Des danses..., des danses, musicien, pour la plus belle. Ne l'avez-vous pas déjà reconnue, Messeigneurs ? Sous ses voiles transparents, les anneaux d'or aux pieds... Mais oui, c'est elle. O ! Salomé... Son talon frappe le sol, son ventre ondule comme la mer, ses bras serpentent et s'élèvent. Des danses !... Des danses !... Guitare !... N'est-ce point une garce magnifique et qui d'entre vous, Senors, n'aurait compris le vieil Hérode !

Le gouverneur. — Superbe créature, je l'avoue.

Carpacho. — Un beau morceau.

Castrado. — Et quelle grâce dans ses attitudes.

L'Alcade. — Benito, qu'attends-tu, mon garçon, pour l'inviter à danser ?

Benito. — Mais... avec joie, mon oncle...

L'Alcade. — Allons, mon garçon.
(*Benito danse avec l'ombre illusoire de Salomé.*)

Le gouverneur. — J'ai rarement vu couple de danseurs aussi gracieux.

Carpacho. — Vite, vite, et le jarret tendu...

Castrado. — A fond, à fond !

Le gouverneur. — Comme elle se trémousse.

Le Farsente. — C'est cela, c'est cela... Tournoyez dans le soleil, faites lever la poussière. Que la sueur colle vos cheveux, coule à vos tempes, un arrêt brusque... Des tourbillons... Un autre arrêt. Approchez-vous, et reculez. Dansez, dansez. Elle en vaut la peine, n'est-ce pas ?

Benito. — Je n'en puis plus. A votre tour, Excellence.

Le gouverneur. — Mais...

Benito. — Salomé vous en prie.

Le gouverneur, *après avoir dansé, à l'Alcade.* — A vous !

L'Alcade, *même jeu à Carpacho.* — A vous !

CARPACHO, *même jeu à Castrado.* — A vous !

(*On entend des trompettes en coulisse.*)

LE FOURRIER, *en entrant.* — Le senor Gouverneur n'est-il point parmi vous ?

LE GOUVERNEUR, *essoufflé.* — C'est moi, mon garçon, c'est moi... Que voulez-vous encore ? Quel miracle m'apportez-vous ?

LE FOURRIER. — Miracle ? Après tout, appelez ça comme vous l'entendrez. Ce qu'il faut pour l'instant, c'est que vous vous débrouilliez pour faire préparer le logement et la pitance pour ma troupe.

LE GOUVERNEUR. — Votre troupe ?... Quelle troupe ?...

LE FOURRIER. — Ah çà, vous êtes dans la lune ? Redescendez sur terre, je vous prie. Il me faut, m'entendez-vous et sur l'heure, de quoi loger et nourrir mes cent hommes.

LE GOUVERNEUR. — Mais...

LE FOURRIER. — Il n'y a pas de « mais » C'est un ordre... Faites diligence... Je reviens tout à l'heure. (*Il sort.*)

LE GOUVERNEUR. — Senor Montiel, je trouve pour le coup cette nouvelle merveille un peu trop amère. Que votre génial Tontonello rengaine cette plaisanterie de mauvais goût.

LE FARSENTE. — Hélas ! Excellence, ce n'est point une plaisanterie et mon retable n'a rien à faire dans cette histoire.

LA CHIRINOS. — C'est bel et bien une vraie troupe de vrais soldats qui vous tombe sur le dos. Nous l'avions rencontrée en venant.

L'ALCADE. — Allons donc, ce n'est pas possible ? Ces coquins ont partie liée avec Tontonello et conspirent sans doute notre ruine.

CARPACHO. — A n'en pas douter ils veulent m'enlever mon bétail.

CASTRADO. — Piller nos maisons.

BENITO. — Suborner nos fiancées.

LE FARSENTE. — Je vous assure que nous n'y sommes pour rien.

LE GOUVERNEUR. — Messieurs... Messieurs... Du calme je vous prie. Remettons nos esprits en place. Nous venons d'assister à trop d'événements extraordinaires pour que nous nous laissions aller à la première impression venue... Voyons, Messieurs, voyons... Nous étions là... Nous étions tous là en train de prendre un certain plaisir aux danses d'une nommée Salomé quand nous tombe de je ne sais où un butor qui demande... Laissez-moi sourire, Messieurs. Cela est vraiment incroyable... Qui nous demande, à nous, de nourrir et loger cent hommes de troupe... Une bagatelle pour ainsi dire... Mais le déluge, Messieurs, serait préférable.

CASTRADO. — En effet, et je suis d'avis que cet homme était « Tontonellisé » tout comme ce que nous venons de voir ici.

LE GOUVERNEUR. — Voulez-vous mon avis ? Nous allons demander au senor Montiel de faire paraître à nouveau cette Salomé qui dansait si bien. Nous la présenterons à l'homme s'il revient. De deux choses l'une, ou c'est un honnête homme, tout comme nous, Messieurs, et qui peut alors douter qu'il ne soit ensorcelé par le charme étrange de cette fille qui l'emmènera loin de notre village et même au diable, s'il le désire... Ou... Et la chose alors s'aggraverait, c'est en dépit de ses apparences militaires un voleur ou un parjure... Ses yeux resteront aveugles aux merveilles... Que devons-nous faire alors ?

L'ALCADE. — Montrer notre indignation de sa conduite.

CASTRADO. — Le honnir de toute la puissance de notre verbe.

TERESA. — L'écraser sous le mépris de notre regard.

CARPACHO. — Prendre un bâton et le chasser d'ici.

LE GOUVERNEUR. — Voilà, Messieurs, ce que je voulais vous entendre dire.

L'ALCADE. — Votre Excellence montre dans tout ceci une clarté de vue supérieure.

JUANITA. — M. le Gouverneur nous évite bien des dangers.

CARPACHO. — Allons, senor Montiel, rappelez vite votre danseuse.

CASTRADO. — Et reprenons où nous en étions arrivés comme si rien n'était.

LE FARSENTE. — Bien volontiers, Messieurs... Je n'ai d'ailleurs aucun mal à faire revenir notre belle. Elle semble en vérité se plaire en votre compagnie. La voilà.

BENITO. — Dansons, dansons !...

LA CHIRINOS. — Ne vous fait-elle pas signe, beau jeune homme ? Ne tournoie-t-elle pas comme une flamme autour de vous ?

L'ALCADE. — Mon neveu, mon neveu ! Quel plaisir de te voir danser ainsi.

JUANITA. — Oh ! Benito, je n'ose être jalouse.

CARPACHO. — Voilà bien le rythme qu'il nous faut.

LE FOURRIER, *entrant.* — Allons. Les voilà encore qui s'amusent... Avez-vous pensé à mon ordre, Gouverneur.

LE GOUVERNEUR. — Senor Militaire, comment pouvez-vous penser à votre service, à vos ordres, et à vos devoirs quand un spectacle comme celui-ci s'offre à vos yeux ?

LE FOURRIER. — Quel spectacle ?

CASTRADO. — N'avez-vous pas l'heur de voir en ce moment mademoiselle Salomé danser superbement autour de vous en compagnie de ce beau jeune homme ?

LE FOURRIER. — Ah çà, vous êtes fou ? Ou vous moquez-vous de moi ? Gouverneur, Gouverneur, je suis pressé... A mes ordres, je vous prie, ou craignez les représailles.

LE GOUVERNEUR. — Vous ne voyez donc rien ici de merveilleux ?

LE FOURRIER. — Je ne vois qu'imbéciles qui se trémoussent, qu'idiots qui prennent d'étranges poses et tiennent d'incohérents propos.

LE GOUVERNEUR. — Messieurs, Messieurs, il n'en faut plus douter, cet homme est un méchant... Un traître... Un effroyable individu.

LE FOURRIER. — Dites donc, dites donc, allez-vous vous taire ?

L'ALCADE. — Osez-vous vous montrer, parjure ?

CARPACHO. — N'avez-vous point de honte, mécréant.

TERESA. — *Vade retro, satanas.*

LE FOURRIER. — Ah ! Mais en voilà assez... Vous m'échauffez les oreilles. Je vais vous apprendre à respecter mon habit. (*Il les frappe.*)

JUANITA. — Au secours ! Au secours ! Il nous frappe.

CASTRADO. — Il nous tue.

LE GOUVERNEUR. — Sus..., sus... Messieurs, du courage.

L'ALCADE. — C'est peut-être la fin du monde.

JUANITA. — Il tire son épée, sainte Vierge !

TERESA. — Il va nous embrocher comme des poulets, envolons-nous.

LE GOUVERNEUR. — Il est de certains moments où le véritable courage est dans la fuite.

LE FOURRIER. — Manants !!! Paltoquets !!! Polissons !!! Que je vous attrape !

(Ils sortent tous poursuivis par le fourrier.)

LE FARSENTE. — Chirinos, ma belle, j'ai conscience que notre représentation se termine, grâce à l'arrivée inopinée de cet officier, le retable des merveilles peut fermer ses volets sans trop de honte. On en parlera longtemps ici, et qui pourra dire en certitude ce qu'il en était. Plions nos bagages, allons porter nos illusions ailleurs. Espérons qu'elles y seront aussi bien reçues que dans ce village. Quant à toi musicien, nous te remercions de tes bons offices, voilà pour toi. N'en use pas pour t'enivrer au moins.

LE NESCIO. — Soyez tranquille, Senor, l'eau claire est bonne pour moi.

LA CHIRINOS. — Allons, dépouille-toi de ces guenilles.

LE NESCIO. — Guenilles, Senora, ces étoffes et ce chapeau qui m'ont fait pour un soir égal aux plus habiles.

LE FARSENTE. — Tout rentre dans l'ordre, tu reprendras ta place sur la pierre où nous t'avons trouvé et tu continueras à gratter ta guitare. Pour nous qui peut dire de quoi demain sera fait ? Il est possible qu'à force de vendre du rêve nous soyons un jour tout absorbés par lui.

LA CHIRINOS. — Bulles de savon, petit, bulles de savon qui crèveront dans l'air.

LE FARSENTE. — Adieu mon enfant ! Il me semble que tout s'apaise.

(Bruit.)

Déjà j'entends des bruits de conversations qui se rapprochent... Il ne faut pas qu'on nous retrouve ici.

(Le Farsente et la Chirinos s'en vont.)

LE NESCIO. — Adieu, Senor et Senora, que le ciel vous accompagne !

(L'Alcade et Carpacho passent.)

L'ALCADE. — J'ai pu enfin m'entendre avec cet officier. Il est, croyez-moi, fort compréhensif. Vous fournirez les bœufs et les moutons.

CARPACHO. — A un prix raisonnable ?

L'ALCADE. — Nous nous entendrons toujours, soyez tranquille.

(Ils sortent tandis que Castrado et Benito arrivent.)

CASTRADO. — Vous comprenez que je me suis mis à leur disposition. Je n'ai rien à cacher. La vérité..., l'entière, l'exacte vérité. Ils sauront tout. N'est-ce point mon devoir ?

BENITO. — Certes, certes, Castrado ? Mais ne crains-tu pas qu'ils imposent à nos femmes certaine sorte d'évidence ?

(Ils ont disparu. Teresa et Juanita traversent.)

TERESA. — Juanita, je t'en supplie, la nuit tombe. Il faut rentrer. Ne restons pas à tourner par ici. Que dirait-on de nous ?

(On entend en coulisse une chanson de soldats.)

JUANITA. — Tu ne la trouves pas plaisante, cette chanson, Teresà ?... Laisse-moi l'écouter... Laisse-moi l'écouter encore.

(Elles sortent lentement.)

LE GOUVERNEUR, *entrant*. — J'ai fait mon devoir, tout est rentré dans l'ordre. Les soldats vont être nourris et couchés. Tout va bien. La population est calme. Je vais pouvoir aller dormir. Hélas ! ce lamentable guitariste est toujours là. Quelle misère... Cette crécelle après tant d'harmonie. Je ne m'y habituerai jamais. Bonsoir. *(Il est parti.)*

LE NESCIO, *resté seul*. — Ainsi le village reprend son visage ordinaire. Il ne se passera plus rien ici... Tout sera clair... Tout sera lumineux et pur comme le soleil quotidien... Mais moi je penserai à mon chapeau.

RIDEAU.

ABONNEMENT ANNUEL

(23 numéros, 50 pièces.) **France et Union Française** (couverture cartonnée) : **2.600 fr. Etranger : 3.200 fr. français** réglables par chèque libellé dans la monnaie nationale

L'AVANT SCENE - FEMINA THEATRE
75, rue Saint-Lazare, PARIS (IXe) - Tél. TRI. 86-82
C. C. P. PARIS 7353-00

BELGIQUE, GRAND-DUCHE ET CONGO BELGE
M. H. VAN SCHENDEL,
5, rue Brialmont, Bruxelles
Un an : **390 fr. B.**
C.C.P. 2364-99

SUISSE
Roger HAEFELI,
11, avenue Jolimont, Genève
Un an : **40 fr.** C.C.P. 1.6390

MAROC
LE MEUR,
7, cours Lyautey, Rabat
C.C.P. Maroc 374-32 Rabat

Tout changement d'adresse doit être accompagné d'une somme de quarante-cinq francs en timbres et d'une bande d'expédition

Le Directeur-Gérant : Jacques CHARRIE

QUELQUES SCÈNES DE "LES MISÉRABLES"

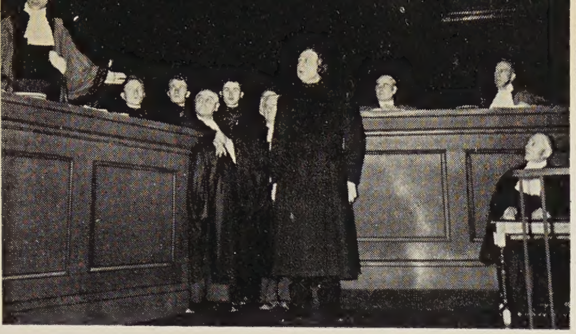


Tableau II. — *La Cour d'Assises*

Jean Valjean : Monsieur l'Avocat général faites-moi arrêter. Vous voyez bien que je suis Jean Valjean.



Tableau IV. — *La chambre de Fantine*

Fantine (Louise Conte) : Mon enfant ! Cosette !... Je veux mon enfant !...



Tableau VI. — *L'auberge de Montfermeil*

Thénardier : Monsieur-dont-je-ne-sais-pas-le-nom, je reprendrai Cosette ou vous me donnerez mille écus.



Tableau XVIII. — *Chez Gillenormand*

Gillenormand : Oui, c'est entendu, tu l'auras, Cosette.

SPECTACLES DE PARIS

François Guérin, l'hiberné de Jean Bernard-Luc, après un demi-siècle passé dans les glaces du Pôle se réchauffe aux feux de l'amour que lui voue la délicieuse Nelly Vignon. *Hibernatus*, au Théâtre de l'Athénée, doit durer plus d'un hiver...

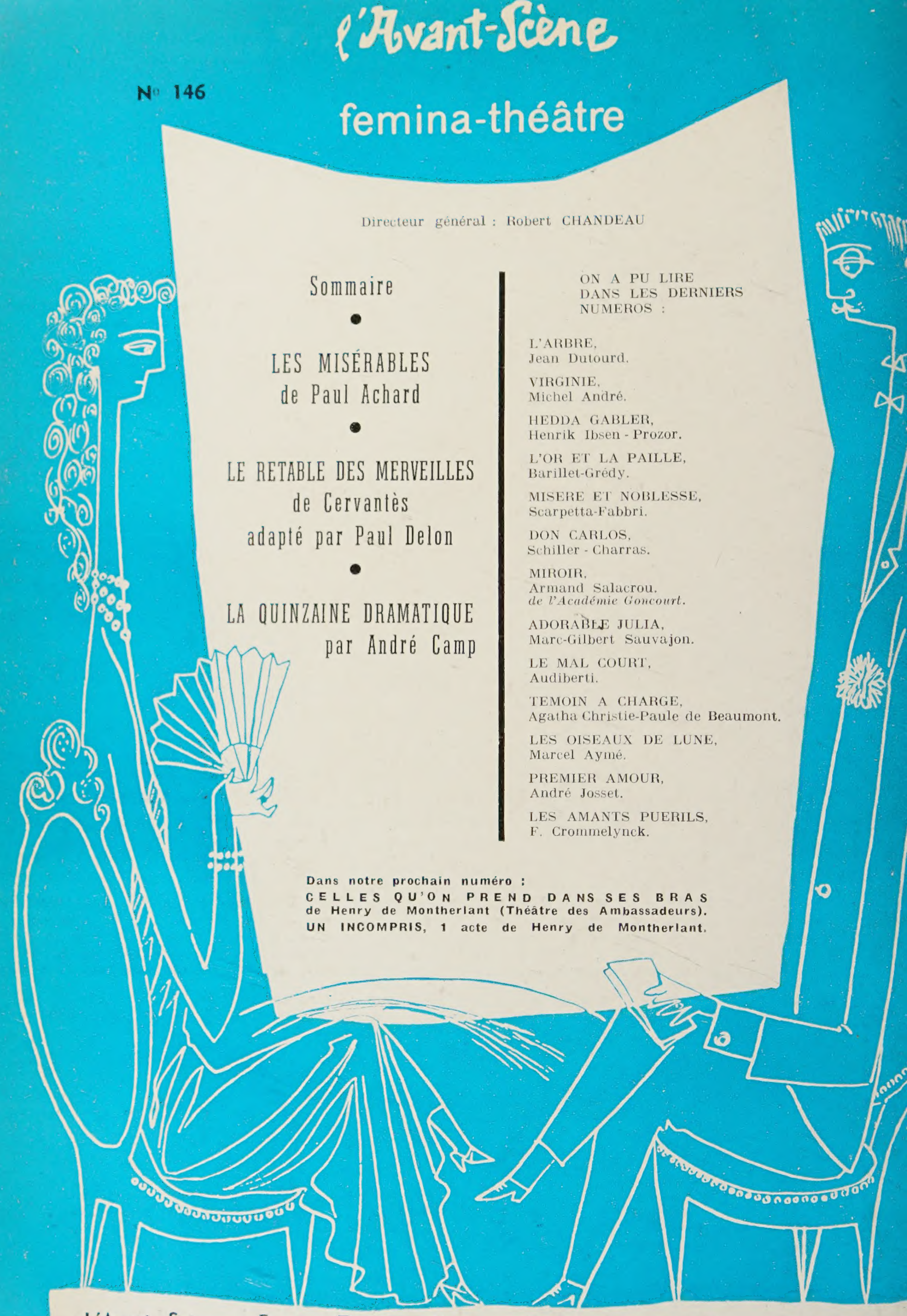
Pierre Dux, alias « Patate », tient enfin s ennemi intime, Maurice Teynac (*à genoux*) sa merci. Est-ce le triomphe d'une haine tena ou celui d'une charmante comédie de Marc Achard, au Théâtre Saint-Georges ? Les deu

(Voir la Quinzaine dramatique d'André Camp, p. 32.)





(Photos Bernand.)



l'Avant-Scène

No 146

femina-théâtre

Directeur général : Robert CHANDEAU

Sommaire

ON A PU LIRE DANS LES DERNIERS NUMEROS :

L'ARBRE, Jean Dutourd.

VIRGINIE, Michel André.

HEDDA GABLER, Henrik Ibsen - Prozor.

L'OR ET LA PAILLE, Barillet-Grédy.

MISERE ET NOBLESSE, Scarpetta-Fabbri.

DON CARLOS, Schiller - Charras.

MIROIR, Armand Salacrou. *de l'Académie Goncourt.*

ADORABLE JULIA, Marc-Gilbert Sauvajon.

LE MAL COURT, Audiberti.

TEMOIN A CHARGE, Agatha Christie-Paule de Beaumont.

LES OISEAUX DE LUNE, Marcel Aymé.

PREMIER AMOUR, André Josset.

LES AMANTS PUERILS, F. Crommelynck.

Dans notre prochain numéro :
CELLES QU'ON PREND DANS SES BRAS
de Henry de Montherlant (Théâtre des Ambassadeurs).
UN INCOMPRIS, 1 acte de Henry de Montherlant.

L'Avant Scène - Fémina Théâtre, 75, rue Saint-Lazare, Paris-9e - Tri. 86-82

Prix : France, 150 fr. ● Etranger, 180 fr.